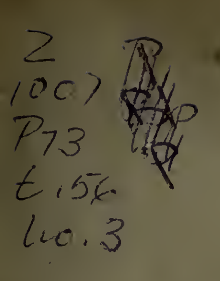


POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTIÈME. — LVIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON — SEPTEMBRE



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

Fernandez de Castro (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1889

OUVRAGES SUR L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE DES BEAUX-ARTS

ALLONGÉ. **Le Fusain.** In-8.. 1 fr. 50
CARDON. **L'Art au foyer domestique.** In-18 illustré.............. 2 fr.
DESTREMAU. **Manuel de l'histoire de l'art.** In-18, 40 grav......... 2 fr.
KARL ROBERT. **Traité de peinture à l'huile (Paysage).** In-8, gr. 3 fr.
— **L'Aquarelle (Paysage).** In-8, grav. en noir et chromos.......... 6 fr.
— **L'Aquarelle** (abrégé).. 1 fr. 50
— **Le Fusain sans maître.** In-8, grav............................. 6 fr.
— **Le Fusain sur faïence.** In-8.................................. 2 fr.
— **Le Pastel.** In-8, grav.. 3 fr.
— **Traité pratique de l'enluminure.** In-4, gravures. Prix : 4 fr. 50. Avec 10 chromos-modèles : 5 fr. 50.
— **Traité pratique de modelage et de sculpture.** In-8 gravures.. 6 fr.
RIS-PAQUOT. **Traité pratique de peinture sur faïence et porcelaine.** In-8, gravures et chromos.................................. 2 fr.
— **Manière de restaurer soi-même les faïences**, porcelaines, etc. 1 vol. in-18, chromos, etc.. 7 fr.
L'art de restaurer soi-même les tableaux, estampes, livres, etc. 1 vol. in-8, grav. tailles-douces, etc.............................. 10 fr.
ROCHET (Ch.). **Traité d'anatomie appliquée aux beaux-arts.** In-8, 60 gravures.. 6 fr.
Avec planches en couleurs.. 8 fr.
Tapisserie (La Peinture). Guide pratique pour son exécution...... 1 fr.
Vernis-Martin (La Peinture). Guide pratique pour son exécution. In-8.. 1 fr.

AGENDA DE LA CURIOSITÉ, DES ARTISTES ET DES AMATEURS, POUR 1889

Par A. DALLIGNY

1 vol. in-18, de poche, relié toile .... **3** fr.

Cet ouvrage renferme une foule de renseignements utiles aux artistes, amateurs, etc., tels que : dates des expositions annoncées pour 1889, conditions pour y prendre part, statuts des sociétés des beaux-arts, liste des musées de la France et de l'étranger, nom de leurs conservateurs, programme des écoles spéciales, noms et adresses de tout le personnel touchant à l'art et à la curiosité, etc., etc. ; nomenclature et prix des objets dans les grandes ventes de 1888, jurisprudence artistique en 1888, etc., etc.

OUVRAGES DIVERS

Céramique (La), enseignée par la vue de ses différents produits, par Ris-Paquot. 46 chromos, 353 vignettes. 1 vol. in-8.................. 30 fr.

Daumier (Honoré). L'homme et l'œuvre, par Ars. Alexandre. 1 vol. in-8, eau-forte, héliograv., 47 illust. 20 fr.

Esthétique du sculpteur, par Henri Jouin. In-8.................. 6 fr.

Grammaire des Arts décoratifs, par Ch. Blanc. 3e édit. 1 vol. in-8 jés., 160 gravures et 11 chromos.. 30 fr.

Grammaire des Arts du dessin. Architecture, sculpture, peinture, gravure, eau-forte, etc., etc., par M. Ch. Blanc, de l'Académie française. 7e édition. 1 vol. in-8 jésus, 300 gravures................ 20 fr.

EAUX-FORTES

GRAND CHOIX D'EAUX-FORTES, d'après les maîtres contemporains : Meissonier, Diaz, Millet, Detaille, Van Marcke, Daubigny, Worms, Leloir, Troyon, Th. Rousseau, Jules Dupré, etc. DEMANDER le CATALOGUE SPÉCIAL.

Envoi franco contre mandat-poste.

3122-89. — Corbeil. Imprimerie Crété.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES MÉDICALES

1. *Histoire générale des races humaines, introduction à l'étude des races humaines,* par A. de Quatrefages. T. II. *Classification des races humaines. Introduction à l'étude des races humaines.* Paris, Hennuyer, 1889, in-4 de xxxiii-285 p., illustré, 15 fr. — 2. *Le Transformisme et la Discussion libre, suivi d'une notice sur « l'Origine du monde d'après la tradition »* de feu l'abbé Mottais, par J. d'Estienne (C. de Kirwan). Bruxelles, Polleunis, 1889, in-8 de 128 p. — 3. *Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale,* par Abel Hovelacque. Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, in-8 de 468 p., 8 fr. — 4. *Traité d'ostéologie comparée*, par Pouchet et Beauregard. Paris, Masson, 1889, in-8 de 464 p., avec 331 fig., 12 fr. — 5. *Anatomie et Physiologie animales,* par Ernest Belzung. Paris, Alcan, 1889, in-8 de 459 p., 6 fr. — 6. *Atlas schématique du système nerveux* de Flower, traduit par A. Duprat, avec préface de Déjerine. Paris, Masson, s. d., in-4 de viii-20 p., 8 fr. — 7. *Comment on fait parler les sourds-muets,* par L. Goguillot, avec préface du Dr Ladreit de la Charrière. Paris, Masson, 1889, in-8 de 352 p., avec 76 fig., 8 fr. — 8. *La Chaleur animale,* par Ch. Richet. Paris, Alcan, 1889, in-8 de 307 p., 6 fr. — 9. *Du Traitement des aliénés dans les familles,* par Ch. Féré. Paris, Alcan, 1889, in-12 de vii-168 p., 2 fr. 50. — 10. *L'Inconscient, étude sur l'hypnotisme,* par le Dr Coste. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-12 de 158 p. — 11. *L'Ivrognerie (alcoolisme), ses causes et son traitement*, par Kovalevsky, traduit par Woldmar de Holstein. Paris, Alcan, 1889, petit in-16 cartonné de 113 p., 1 fr. 50. — 12. *Manuel d'hydrothérapie,* leçons professées à l'École pratique de médecine de Paris, suivies d'une *Instruction sur les bains de mer,* par Macario. Paris, Alcan, 1889, in-12 de 212 p., 2 fr. 50. — 13. *Phtisie laryngée,* par Gougenheim et P. Tissier. Paris, Masson, 1889, in-8 de 339 p., avec 13 fig., 8 fr. — 14. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*, publiée sous la direction de J. Rochart, 1re et 2e livr. Paris, Lecrosnier et Babé, 1888, gr. in-8, 10 fr. — 15. *Précis de microbie médicale et vétérinaire*, par Thoinot et Masselin. Paris, Masson, 1889, in-12 de 416 p., avec 75 fig., 6 fr. — 16. *Les Parasites de l'homme, animaux et végétaux,* par le Dr Moniez. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-12 de vii-307 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Anomalies de la vision,* par le Dr Imbert. Introduction par le Dr Javal. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-12 de vii-365 p., 3 fr. 50. — 18. *Traité élémentaire d'hygiène et de thérapeutique de l'hystérie,* par le Dr Thermes. Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, in-12 de 480 p., 6 fr. — 19. *Les Difformes et les Malades dans l'art,* par les prof. Charcot et Paul Richer. Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, in-folio de 160 p., 20 fr. — 20. *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale,* par Bouchut et Desprès. Paris, Alcan, 1889, in-4 de 1570 p. à 2 col., avec fig., 25 fr. — 21. *Traité d'homœopathie, ou les Médicaments réunis par séries et groupes physiologiques,* par le Dr Conan Mériadec. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-8 de 602 p., 10 fr. — 22. *Ecole de médecine de Séville. Travaux pratiques effectués dans l'amphithéâtre d'anatomie, dans les laboratoires, dans les cliniques,* etc. Séville, 1888, in-8. — 23. *La Tisis tuberculosa bajo el concepto social*, conferencia de D. Jose Moreno Fernandez. Séville, Dias y Carballo, in-8 cart. de 191 p. — 24. *École de médecine de Séville. Conférences scientifiques* faites par les professeurs de l'École. Séville, 1888, in-8.

Parmi les livres que nous avons à signaler aujourd'hui aux lecteurs du *Polybiblion,* ceux qui ont trait à l'anthropologie occupent une place assez considérable. Les monographies, qui sont faites pour attirer l'attention de ceux que j'appellerai les spécialistes, ont d'ailleurs la faveur à notre époque. Pour ceux qui s'intéressent à ces diverses branches de la

science, sans s'arrêter à une d'elles en particulier, les dictionnaires et encyclopédies peuvent rendre plus de services. Or, si le temps des dictionnaires généraux semble passé, nous voyons encore naître et se multiplier les dictionnaires spéciaux à telle ou telle branche de la science. C'est, je crois, ce que peut montrer la revue actuelle.

1. — « Des déplacements un peu considérables, qu'ils s'effectuent brusquement et par masse, ou lentement et par infiltration, ne peuvent avoir lieu sans amener le contact et le mélange de tribus, de hordes, de peuples, souvent de races différentes. Le « métissage » est le résultat inévitable des « migrations. » Aussi, l'avons-nous vu à l'œuvre, presque dès les plus anciens temps des âges préhistoriques, et en avons-nous trouvé les traces à peu près partout... Les races se mêleront, se fusionneront de plus en plus ; un moment viendra où toutes les populations humaines auront reçu leur part du sang des trois types fondamentaux et des principaux types secondaires. Serres avait déjà compris cette conséquence de l'impulsion qui pousse les peuples les uns vers les autres... Il admettait qu'une fusion complète en serait le résultat, et qu'une race unique, homogène, possédant les mêmes caractères physiques, intellectuels et moraux, remplacerait dans toutes les régions du globe, nos races si multiples, si diverses. Mais, d'une part, le mélange des sangs ne peut se faire partout dans des proportions identiques, par suite de la distribution actuelle des races... D'autre part, Serres oubliait le « milieu » et son action inévitable, dont nous avons vu tant de preuves. Pour si bien que l'homme perfectionne ses moyens de défense contre ce grand modificateur, il en subira toujours l'influence. Par conséquent, tant que notre globe restera ce qu'il est, les caractères ethniques pourront se rapprocher, ils ne sauraient s'identifier ; et il existera des races distinctes. L'unification des populations humaines se fera néanmoins, mais seulement dans l'ordre des faits sociaux...... On sait comment ont grandi et se sont progressivement étendues les aires de civilisation commune que l'on a appelées le monde grec, le monde romain, le monde moderne. Le monde futur sera bien autrement vaste ; il embrassera le globe entier. »

Le lecteur me pardonnera la longueur de cette citation. Elle est empruntée aux quelques lignes dont, en forme d'épilogue, M. de Quatrefages fait suivre son dernier volume, attribué à la *Classification des races humaines.* C'est le tome second de cette *Introduction à l'étude des races humaines* qui n'est elle-même que le premier morceau d'une sorte d'encyclopédie, laquelle, sous le nom d'*Histoire générale des races humaines*, et sous le titre de : *Bibliothèque ethnologique*, est publiée par MM. de Quatrefages et Hamy. Cette citation est d'ailleurs capable de donner une bonne idée de la hauteur de vues de son auteur, qui est et demeure le défenseur le plus éminent et le plus convaincu de la thèse

traditionnelle, contre les hypothèses plus ou moins séduisantes des transformistes. Ce qu'elle ne peut montrer, c'est tout à la fois, la rigueur d'observation qui se révèle à chaque page de ce gros volume, la conscience sévère avec laquelle sont pesés tous les faits qu'il rapporte, la forme claire et toujours distinguée qu'il sait donner à ses raisonnements et la puissance de son argumentation. Quelle n'est pas, par exemple, la portée de ce fait que les deux branches de nègres africains ou occidentaux et milanésiens ou orientaux attestent leur communauté d'origine par la façon presque identique dont elles se sont subdivisées? Mais comment suivre notre savant auteur dans la description de ses quarante-deux groupes de la race nègre, ses trente-six groupes au moins de la race jaune et ses innombrables races mixtes, océaniennes ou américaines, sans compter la race blanche. Les amateurs d'exégèse trouveront dans ce livre de précieux renseignements, inspirés par le seul amour de la vérité, recueillis et appréciés avec toute la rigueur de la science. Tel, par exemple, ce passage (p. 315) : « *Tout est comme si* il s'était formé jadis, dans les régions occidentales de l'Asie centrale, un grand centre ethnique de type blanc assez étendu du nord au sud pour donner naissance successivement à trois centres secondaires. » Quant à l'érudition dont témoigne ce travail, elle est à la hauteur du sujet, ainsi que les connaissances des diverses sciences naturelles qu'il implique ; surtout dans l'ordre de la géologie, des fossiles et de la linguistique. C'est donc là un beau livre ; il ne l'est pas moins par son impression fort correcte et par les nombreuses gravures dont il est seme. Nombre de types sont ici reproduits avec une exactitude dont la photographie à laquelle on les doit est un sûr garant. Des planches et des cartes complètent cette illustration. Ce luxe typographique est digne de la science au service de laquelle il est mis et lui rend de bien grands services.

2. — Après le beau livre de M. de Quatrefages, rien ne saurait être plus agréable que de lire le mémoire de M. Jean d'Estienne (C. de Kirwan). M. de Quatrefages fait un magnifique plaidoyer contre le transformisme, M. Jean d'Estienne, lui, serait volontiers partisan d'un certain transformisme. Ce qu'il plaide surtout, c'est que la thèse transformiste n'est nullement en opposition avec la saine philosophie et les croyances chrétiennes, et il en donne de nombreuses preuves. Avec un grand discernement, il montre qu'aucune preuve sérieuse ne peut être tirée de l'époque géologique actuelle, en faveur de l'évolution transformiste, et que tout ce que nous voyons dans ce cycle est en contradiction avec cette hypothèse. Quant aux âges paléontologiques, c'est autre chose : bien des faits probants militent en faveur du transformisme, quoique de graves objections, provenant d'autres faits, le combattent encore. Des citations, heureusement et loyalement choi-

sies, mettent en lumière la partialité et la passion avec laquelle les incroyants se sont jetés sur cette théorie, croyant y voir une doctrine à opposer aux dogmes des croyants ; avec quel feu ils ont lancé contre notre cosmogonie biblique cette machine de guerre, avec laquelle ils se flattaient de la réduire en poussière. Mais ici, comme il est souvent arrivé d'ailleurs, le premier mouvement de surprise passé, on s'est aperçu que leur machine était déjà caduque, et que, si tant est qu'elle ne soit qu'une vaine apparence, elle pourrait bien servir à tout autre chose qu'à démolir la foi. Notre auteur appuie cette opinion de nombreuses autorités, dont toutes n'ont pas été inventées pour les besoins de la cause, car il en est qui sont plus anciennes que le darwinisme ; et les autres sont empruntées aussi bien à des savants incontestés, qu'à des ecclésiastiques autorisés, entre autres aux communications et aux discussions qui ont eu lieu au sein du Congrès des savants catholiques et de celui de la Société bibliographique. Enfin une discussion philosophique intéressante et solidement conduite se fait fort d'établir que la thèse transformiste ne conduit pas du tout nécessairement au matérialisme et à l'athéisme, mais que ces écueils peuvent être facilement évités par les transformistes que n'aveugle pas la passion de l'irréligion. L'auteur de ce travail, qui a été publié dans la *Revue scientifique de Bruxelles*, conclurait volontiers à un certain transformisme limité. Pour moi, qui ne me déclare nullement convaincu en ce sens, je suis heureux d'être en accord absolu avec lui, sur cette conclusion : « Non, le transformisme, réduit à ses limites naturelles et légitimes, n'est en opposition ni avec la saine philosophie, ni avec l'esprit chrétien et la tradition catholique, ni avec l'Écriture sainte. Non, la théorie de l'évolution, dépouillée des hypothèses matérialistes qui y ont été surajoutées et qu'elle n'explique pas logiquement, ne peut être démontrée fausse *a priori*, comme opposée à la saine philosophie et aux objets de la foi. »

3. — Mettez à côté de ce livre celui de M. Hovelacque sur les *Nègres de l'Afrique sus-équatoriale*, et vous verrez tout de suite quelle différence sépare la science sereine, solide et sage, de celle qui, comme l'enfant perdu du drapeau, se lance dans le champ de l'observation sans se soucier des procédés de la guerre régulière, sans se préoccuper des alliés dont il contrarie les opérations, ni des obstacles qu'il rencontre ; tenté, par cela même, de croire que c'est lui qui fait tout le succès de la campagne. Le livre de M. Hovelacque, le neuvième volume de la *Bibliothèque anthropologique*, ne réunit pas moins de soixante variétés de nègres qu'il étudie successivement, l'espace de deux cent cinquante pages environ. La seconde partie du volume est consacrée à une ethnographie générale et à un tableau d'ensemble des documents analysés dans la première partie. C'est, on le voit, une sorte de monogra-

phie des nègres africains, dans laquelle sont accumulés des renseignements de provenances diverses, avec un luxe de détails qui ne laisse regretter qu'une chose, c'est le peu de criterium qui a présidé à l'appréciation et au choix des documents cités et rapportés par l'auteur. — Par exemple, emprunter à un congrès de protestants d'Angleterre leur opinion sur les missions catholiques parmi les nègres, pour en faire la base de son jugement sur l'inutilité de ces missions, est un procédé dont il est superflu de relever la partialité ou la naïveté. — Confondre à plaisir les pratiques d'une superstition ignorante et brutale, avec celles d'une religion éclairée et moralisatrice, c'est se faciliter beaucoup le dénigrement de cette dernière ; c'est vouloir pêcher en eau trouble les arguments qu'on lui objecte. Le parti pris anti-religieux de cette étude est d'ailleurs nettement formulé dans ses conclusions : l'auteur s'y décerne le témoignage qu'il est demeuré un juge impartial du « frère noir, » dont l'infériorité incontestable tient selon lui à des causes qui relèvent de l'organisation de sa race, et de la nature du milieu qu'il habite. Et les missions chrétiennes, là où elles ont pénétré, n'auraient produit que l'hypocrisie et un raffinement de séparation ! C'est à quoi la ligue anti-esclavagiste est en train de préparer le meilleur démenti, nous en avons la confiance. Car le nègre est, par son caractère et par la plupart de ses aptitudes, un homme arrêté à la période de l'enfance ; M. Hovelacque en donne d'ailleurs d'excellentes preuves. Cette enfance est-elle celle d'une race neuve et aspirant à la civilisation ? Elle est alors susceptible d'éducation et pourra bénéficier de ce qu'on fera pour elle en ce sens ; cette enfance est-elle, au contraire, comme le cachet d'une race déchue tombée dans la décrépitude ? La tâche sera plus difficile, sans doute ; mais elle n'est pas faite pour décourager ceux qui savent que les nations, comme les hommes, sont guérissables, ceux qui peuvent puiser dans leur conscience propre cette conviction que la fatalité n'est qu'un mot vide, un terme auquel la science se rencontrant avec l'ignorance, devrait regarder avec effroi derrière elle, en se demandant du moins si elle n'a pas fait fausse route.

4. — Voici un livre de science pure, dont toute déclamation systématique est absolument absente, dont on a même écarté toute appréciation tendant à favoriser tel ou tel système, à appuyer telle ou telle école. C'est assez dire le service qu'il peut rendre à ceux qui, chercheurs avant tout de la vérité, ne craignent point de demander les éléments de leur savoir à l'observation sagement et patiemment enregistrée, convaincus qu'ils sont que le fait bien observé ne peut se trouver en contradiction définitive avec la vérité. Le *Traité d'ostéologie comparée,* de M. Pouchet, est un fort volume illustré de nombreuses figures (330) qui comprend l'étude du squelette de tous les vertébrés,

depuis celui de l'homme jusqu'à celui des poissons et des ichthyopsides. L'auteur y a fait rentrer aussi l'étude des vertébrés fossiles. La paléontologie, nous dit-il, se préoccupe de l'existence et de la relation des êtres dans le passé de notre planète, l'anatomie n'envisage que l'organisation de ces êtres, directement étudiés sur les débris qui en restent, ou indirectement rétablis, grâce à la connaissance qu'elle a des lois générales de l'organisme. Pour la même raison, une collection d'anatomie comparée bien comprise devra, autant que possible, offrir toutes les pièces propres à éclairer dans leurs traits principaux la structure des types sans représentants dans le monde actuel. Ennemi des conceptions systématiques, si peu qu'elles le soient, l'auteur n'a pas voulu suivre cette marche qui consiste à prendre un organe donné et à l'envisager successivement dans les différents types d'animaux, en montrant les perfectionnements ou les déchéances qu'il présente le long de la série. Il pense que si l'on peut comparer avec fruit des systèmes, voire même des appareils, cette comparaison ne peut devenir que puérile ou dangereuse quand on descend dans l'analyse des organes. L'organe, dit-il encore, ne vaut que par l'ensemble auquel il appartient, par la place qu'il occupe, par ses rapports avec les organes voisins. Aussi, trouverons-nous dans ce livre, après un chapitre d'anatomie générale du système osseux, d'abord, l'ostéologie de l'homme, que l'auteur met en tête des mammifères, et successivement l'étude du squelette des principaux groupes de vertébrés. Un index bibliographique comprenant quatre-vingt-douze numéros complète ce volume. « En offrant au public laborieux des écoles ce *Traité d'ostéologie comparée,* les auteurs ne sauraient espérer d'avoir atteint du premier coup la perfection. Ils allégueront pour excuse que la voie où ils s'engagent était assez peu fréquentée. En effet, les *Ossements fossiles,* de Cuvier, l'*Ostéographie,* de Blainville, ne pouvaient nous guider pour un traité élémentaire. L'ouvrage de Flower est consacré aux seuls mammifères. D'autre part, les traités classiques d'anatomie comparée sont tous conçus d'après un plan qui n'était pas le nôtre... » Ces difficultés, le savant professeur du Muséum les plaide comme des circonstances atténuantes ; nous n'y voyons, nous, qu'un nouveau gage de succès pour son livre.

5. — Les nouveaux programmes de l'enseignement secondaire ont semblé obéir à cette tendance qui nous porte aujourd'hui à donner le pas aux choses susceptibles d'une application immédiate, sur celles qui se contentent d'assouplir et de développer les aptitudes diverses de l'esprit. C'est ainsi que les sciences, et en particulier les sciences d'observation, ont pris dans cet enseignement une part que je ne saurais regretter, bien qu'il y ait prudence à marcher prudemment en ce sens. L'*Anatomie et la Physiologie animales* sont entrées ainsi dans

le plan d'études attribuées à la classe de philosophie des lycées. C'est pour répondre à cette partie du programme que M. Belzung, docteur ès sciences et agrégé des sciences naturelles, vient de publier les cours qu'il fait, sur ces matières et en raison de ce programme, au lycée Charlemagne. Ce volume, illustré de plus de cinq cents gravures dans le texte, mérite d'être mis entre les mains des jeunes philosophes et des vieux aussi, de tous ceux que préoccupe ou intéresse l'économie des organes de notre corps et de leurs fonctions. Une étude générale des tissus forme la première partie; la seconde est consacrée à l'anatomie et à la physiologie de l'homme; la troisième comprend les vertébrés et la quatrième les invertébrés. Sur les quatre cent cinquante pages du volume, trois cent vingt-cinq sont consacrées à l'homme, à ses fonctions de nutrition, et de relation, aux sens et au système nerveux. Ces leçons sont rédigées en un style sobre et clair, et l'auteur semble s'être préoccupé d'écarter soigneusement de son texte toute tendance philosophique et même toute interprétation psychologique. C'est à peine si deux ou trois expressions malheureuses, dans son chapitre des fonctions du cerveau, peuvent le faire suspecter de matérialisme. Sans doute le mot d'âme n'est nulle part prononcé, et rien ne suppose que l'auteur admette la chose; mais, à part, je le répète, un passage où il parle de la spiritualisation de la sensation dans son élaboration à travers les centres cérébraux, et deux ou trois expressions analogues, on ne peut guère le regarder que comme un abstentionniste. Pour le reste, ce livre est bien conçu, clairement exposé, suffisamment illustré pour la facile compréhension du texte, et l'auteur s'est attaché intelligemment à la description de certains organes qui, dans l'ordre animal, sont d'une importance fonctionnelle considérable et jouent le rôle de caractères spécifiques.

6. — L'importance qu'a prise en médecine l'étude des maladies du système nerveux justifie amplement les publications qui ont ce système pour objet. L'atlas de Flower justifie de tous points cette remarque. Ses planches nous donnent une excellente reproduction des centres nerveux et des nerfs périphériques. Ces planches sont en partie schématiques; autant qu'il était nécessaire pour donner une idée précise des divers éléments qui entrent dans une structure aussi complexe que celle des plexus nerveux par exemple; mais ces dessins n'en sont pas moins d'une exactitude parfaite (Préface du Dr Déjerine) « et trahissent la main d'un anatomiste consommé. » L'atlas est imprimé avec une correction et une netteté qui font honneur à la maison G. Masson; il comprend une première planche dans laquelle sont clairement tracés les rapports des diverses circonvolutions cérébrales entre elles et avec les sutures des os du crâne, et sur une coupe médiane, les rapports des divers ganglions nerveux que renferme la base

du cerveau et la moelle allongée. La répartition des nerfs crâniaux vient ensuite, notamment celle des nerfs sensoriels, olfactifs, optiques, etc. La distribution si complexe du nerf pneumogastrique, les nerfs vertébraux et leurs plexus, enfin l'ensemble du grand sympathique, tout s'y trouve clairement et minutieusement dessiné. Une planche résume fort heureusement toutes les régions de la surface du corps avec l'indication des filets nerveux qui animent chacune de ces régions de la peau. Un atlas ainsi conçu n'avait pas besoin d'un long texte pour être expliqué ; ses planches, avec leurs désignations nettement tracées, s'expliquent d'elles-mêmes. Le texte n'est là que comme un simple résumé anatomique et une exposition d'ensemble des caractères communs à tel ou tel groupe des éléments dont les planches nous montrent le détail et les divisions de plus en plus élémentaires. C'est là un livre qui ne sera pas seulement utile aux anatomistes et aux médecins, mais qui peut rendre les plus grands services aux amateurs de sciences naturelles et à ceux qui scrutent les problèmes délicats de la psychologie physiologique.

7. — « Ce sera l'honneur de notre siècle d'avoir cherché avec plus d'ardeur à remédier aux infirmités humaines, et à replacer dans les conditions sociales ordinaires les aveugles et les sourds-muets, ces deux grandes classes des déshérités de la vie. » Avec ardeur ? oui certes, avec plus d'ardeur ? C'est ce qu'il faudrait démontrer. A part cette restriction, on ne peut que souscrire à ces lignes par lesquelles débute la préface que M. Ladreit de la Charrière, l'éminent médecin des Sourds-Muets, a écrite en tête du livre de M. Goguillot, un des professeurs de cet institut. *Comment on fait parler les sourds-muets :* tel est le titre de ce livre, bien fait pour piquer la curiosité de tous, et en particulier celle des gens qui s'intéressent aux problèmes si attachants du langage et de la parole ; et plus d'un physiologiste gagnera certainement à la lecture de cet intéressant volume. La parole s'apprend par imitation ; or, le sourd-muet ne pouvant l'entendre ni chez celui qui parle ni chez lui-même, au moment où il parle, ne peut la reproduire. C'est ainsi qu'on a été conduit à substituer pour lui le geste à la parole, et que l'abbé de l'Épée a eu le génie charitable de créer pour lui un alphabet mimique qui a été un grand progrès dans l'éducation de ces pauvres déshérités. Depuis huit à dix ans, on a trouvé mieux encore ; et si la nouvelle méthode est moins généralement applicable que l'ancienne, elle permet de réaliser une éducation plus avancée et plus élevée, chez les sujets qui s'en montrent capables. Elle consiste à prononcer correctement en face du sourd-muet une lettre déterminée, et à lui faire répéter le même mouvement par imitation mimique sans doute, mais par la mimique des organes de l'articulation. Le toucher combiné avec la vue permet d'arriver ainsi à

un degré d'éducation extraordinaire ; le sourd-muet voit parler et comprend, à la vue, le mot que l'on prononce devant lui, il parle lui-même, et peut atteindre, par l'exercice, une liberté d'élocution des plus satisfaisantes. D'abord, quelques données sur l'éducation des sourds-muets en France et à l'étranger, et aussi sur la physique du son et sur la physiologie de la voix, puis l'auteur nous initie aux divers mouvements que les lèvres, la langue, la bouche toute entière exécutent pour l'articulation du langage. Un grand nombre de figures schématiques au trait, très claires, permettent de se rendre un compte précis de ces mouvements. Après une période d'éducation préparatoire de la vue, du toucher et de l'appareil vocal, on passe de l'articulation des voyelles et des consonnes à la syllabation, puis aux mots et aux propositions. C'est une progression fort intéressante dont on suit l'évolution toute entière dans le livre de M. Goguillot, avec un véritable charme.

8. — Il vient de paraître un nouveau volume de la *Bibliothèque scientifique internationale* d'Alcan, lequel est l'œuvre du professeur de physiologie de la Faculté de médecine de Paris, et contient, avec développements et figures, le cours qu'il a fait récemment sur *la Chaleur animale*. Ce problème, dont l'histoire remonte à Lavoisier, est un des plus fondamentaux de la physiologie ; il a été l'occasion des théories les plus variées. M. Ch. Richet les expose avec l'historique de son sujet ; mais c'est surtout l'état actuel de cette question, assez neuve d'ailleurs, qu'il présente avec un grand luxe de démonstrations et d'expériences originales. La température dans l'état de santé chez divers animaux, ceux à température constante et ceux à température variable, la température chez l'homme, les variations de la température dans la maladie, variations si importantes qu'elles peuvent suffire à caractériser une espèce morbide, et, qu'à voir le tracé graphique d'une de ces évolutions thermiques, on peut nommer la maladie à laquelle il appartient ; la température dans les empoisonnements ; le rôle que jouent dans la production de chaleur, l'action musculaire et la respiration ; la part, plus considérable qu'on ne le croyait jadis, que prend à ces fonctions le système nerveux : tel est le résumé des questions successivement traitées par l'auteur. Un fait curieux entre beaucoup d'autres, que M. Richet fait ressortir dans ses conclusions, c'est la proportionnalité qui existe entre les actions chimiques interstitielles, productrices de la chaleur, et la surface extérieure de l'individu. En vertu de cette loi, les animaux les plus petits, le moineau par exemple, présentant une surface énorme proportionnellement à leur volume, doivent, pour se maintenir en équilibre de température, faire beaucoup plus de chaleur qu'un gros animal. D'où il suit qu'un poids donné de moineau doit produire quarante fois plus de chaleur

que le même poids de cheval. C'est dans ces sortes de recherches intéressantes, sans doute, et susceptibles des applications pratiques les plus fécondes, que le professeur dirige surtout son enseignement. Je n'affirmerai pas qu'il ne tombe parfois dans quelque exagération. Quand il dit, par exemple, rappelant le mot de Lavoisier : La vie est une fonction chimique ; et quand il cherche à démontrer dans l'économie vivante l'équivalence du travail mécanique et de la chaleur, ce problème que l'ordre physique tend à peine à résoudre, je ne saurais souscrire à toutes les conséquences qu'il semble indiquer plus qu'il ne les formule. Mais sur le terrain de l'observation et de l'expérimentation, on peut le suivre sans réserve comme un maître qui sait instruire et intéresser en même temps.

9. — Autres déshérités, plus tristes encore que les sourds-muets, ces malheureux pour lesquels la raison a disparu et qui sont frappés d'aliénation mentale. Les médecins ont fort à faire avec toutes ces défaillances de l'humanité ; c'est leur honneur de travailler à les combattre, avec d'autant plus d'ardeur qu'elles sont plus graves et plus nombreuses. On les a souvent accusés d'agir d'une façon un peu trop expéditive avec les aliénés, ou avec les malades en passe de le devenir, et de conclure avec un trop facile empressement à l'isolement et à l'internement du malade. Voilà du moins un livre fait pour protester contre une semblable accusation. Non pas que ce soit là un plaidoyer rédigé dans une semblable intention. Le livre de M. Féré ne semble nullement répondre à une préoccupation de ce genre, et la réflexion qui me vient ici résulte plutôt indirectement de sa lecture. Médecin de Bicêtre, admirablement placé pour connaître des faits qui touchent à la question, ayant fait ses preuves au point de vue de l'observation scientifique, le docteur Féré est doublement autorisé à nous montrer, qu'il est toute une catégorie d'aliénés, lesquels, n'étant dangereux ni pour les autres ni pour eux-mêmes, n'ayant pas besoin d'un traitement actif et n'en pouvant bénéficier d'ailleurs, peuvent être avec avantage conservés dans les familles, dans lesquelles une organisation intérieure assez large assure une installation matérielle et une surveillance suffisante, ou mieux encore, peuvent être placés dans des asiles ouverts, surtout à la campagne. L'auteur s'attache d'abord à bien distinguer l' « isolement » de l' « internement. » Il montre en quoi consiste le premier terme, comment l'isolement peut être pratiqué hors des asiles, et comment il est effectué dans des sortes de colonies curales, en Belgique notamment, à Gheel et à Lierneux, en Écosse et en Amérique. Après avoir rappelé d'ailleurs les dangers qu'il y aurait à conserver dans les familles des aliénés à impulsions criminelles, M. Féré nous donne tous les conseils que lui dicte son expérience, sur les moyens de conserver et de soigner l'aliéné dans la famille : choix de

l'habitation, garde-malades, surveillance de la santé générale, soins exceptionnels, tout est succinctement résumé et forme un petit volume qui pourra rendre de grands services à ceux à qui incombe l'épreuve douloureuse ou à qui est inspirée la charitable inspiration de soigner un malade frappé d'aliénation mentale.

10. — Parmi les nombreuses publications, nombreuses jusqu'à l'excès, qu'a suscitées l'étude de l'hypnotisme, celle du Dr Coste mérite une mention à part. C'est une incursion sur le domaine de l'*Inconscient* à propos de l'hypnotisme ; incursion, je l'ai dit, et j'y insiste, car c'est une course d'explorateur, curieuse, suggestive, comme on dit encore, mais qui laisse souvent le regret que l'on éprouve en chemin de fer, où les panoramas les plus séduisants passent devant vos yeux, mais n'ont pas plus tôt été entrevus qu'ils disparaissent. Ce domaine de l'inconscience est tout à la fois si vaste et si mal défini, qu'on lui attribue facilement des territoires qui ne lui appartiennent pas ; et notre auteur n'a pas échappé à cet écueil : lorsqu'il attribue à l'être inconscient, par exemple, la production des névralgies, lorsqu'il avance que l'injection de morphine s'adresse à l'être inconscient pour l'empêcher d'être impressionné par la douleur, je ne puis souscrire à cette interprétation, qui me semble être l'opposé de la vérité. Que la cause de la douleur naisse dans le domaine de l'inconscience, ceci me paraît vrai ; mais que la douleur n'existe que pour la conscience, c'est ce qu'il y a de plus probable ; et que la morphine impressionne d'abord et avant tout l'être conscient, c'est ce que prouve l'observation. Ces phénomènes sont bien délicats et demandent une étude aussi sévère que perspicace. Elles offrent encore un danger : leur domaine étant, comme je le disais, mal limité et fort étendu, ceux qui le parcourent en respectent peu les limites et se laissent aller facilement à y faire rentrer beaucoup de choses qui sont en dehors de lui, ou n'y tiennent que fort indirectement. L'éducation, la thérapeutique, l'hygiène, doivent sans doute se préoccuper de ces faits nouveaux et s'attacher à ces données qui pourront devenir fécondes ; mais l'hypnotisme n'est pas tout. La bonne aventure, les mascottes, les porte-bonheurs, les tables tournantes, la divination par les cartes, les amulettes et les augures, tout cela ne saurait au même titre rentrer dans l'hypnotisme. Là où M. Coste a bien fait, c'est en appelant notre attention sur les rapports que ces différents faits peuvent affecter avec l'hypnose.

11. — Si nous en croyions le professeur Kovalesky, l'alcoolisme ne serait pas ce qu'un vain peuple pense, c'est-à-dire une maladie résultant d'abus dans lesquels la santé et la raison subissent de tels assauts, que l'une et l'autre finissent par s'altérer, au point de fournir à la fois les altérations organiques les plus profondes et la perte plus ou moins complète, plus ou moins permanente, du libre arbitre. Le pro-

fesseur de Kharkoff va plus loin : l'ivrognerie est un fait, un fait universel, dit-il, et c'est déjà une maladie, une maladie transmissible, qui doit prendre son rang dans la classification des maladies nerveuses, de telle sorte qu'à une première génération d'excentriques, succéderait une génération d'alcooliques et de fous, puis une autre d'idiots et d'épileptiques. On le voit, la systématisation est complète. Elle ne l'est pourtant pas à ce point que ce petit livre ne soit des plus intéressants et même des plus profitables ; car, si l'alcoolisme y est étudié comme une maladie, dans ses causes prédisposantes et provocatrices, dans ses prodromes et ses signes, l'auteur a du moins rassemblé là, en quelques pages, un tableau très net des divers éléments de la question. Il ne méconnaît pas d'ailleurs que la maladie peut commencer par une habitude vicieuse et conduire ensuite à la dypsomanie ou folie de la boisson.

Enfin le traitement est exposé d'après la même conception : les lois et règlements paraissent être à l'auteur sans effet utile, il les taxe même, d'accord avec l'opinion générale, de pharisaïsme achevé. Sans doute il recommande de propager et de faire connaître les fléaux qu'engendre l'alcoolisme et quel fléau il est lui-même ; mais le moyen qu'il juge le seul vraiment efficace, et en cela il est conséquent avec lui-même, étant donnée l'idée qu'il se fait de l'alcoolisme, ce moyen, c'est l'internement dans des asiles spéciaux, comme ceux que possèdent à cet effet l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, et surtout l'Amérique et l'Australie. Et en effet, à quelle autre conclusion arriver, quand on refuse à la conscience et au libre arbitre toute influence efficace contre le déterminisme du milieu intérieur et extérieur ? — A ce titre, ce petit livre, fort bien fait d'ailleurs, nous paraît être d'un réel enseignement, et quant à l'alcoolisme, dont il traite, et quant à l'état d'esprit de certains savants, par la façon dont il en traite.

12. — Un *Manuel d'hydrothérapie* court, substantiel, contenant tous les renseignements pratiques qu'il est indispensable de connaître pour employer ce mode de traitement, et un résumé de données physiologiques qui permettent d'en comprendre l'action et d'en apprécier la portée : ce n'est pas un livre facile à faire. L'expérience de M. Macario le mettait en situation de concevoir et d'exécuter ce livre, qui n'est d'ailleurs que la reproduction des Leçons d'hydrothérapie données par l'auteur à l'École pratique de médecine. La 4e édition, qui vient de paraître chez Alcan, témoigne que l'auteur a réussi, dans la mesure du moins où il était possible de réussir. Son livre est réellement fait pour populariser l'usage de l'eau froide, tant comme moyen thérapeutique que comme moyen hygiénique. Je ne lui reprocherai pas le dédain qu'il réserve à l'eau chaude, dans l'usage de l'hydrothérapie ; la plupart des hydropathes le partagent et traitent l'usage de l'eau chaude,

de traitement de complaisance, dont le tort serait, à tout le moins, d'être inefficace. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en discuter. A cette nouvelle édition a été ajoutée une *Instruction sur les bains de mer,* instruction fort utile, car nombre de gens prennent des bains à la mer, avec l'insouciance que l'on met à se laver les mains. Et cependant l'efficacité bien reconnue, dans de nombreuses circonstances, de ce moyen de traitement, ne peut laisser douter de sa puissance et par conséquent du danger qu'il peut y avoir à l'employer à contre-temps. Une étude succincte de l'action physiologique du bain de mer, des propriétés spéciales de l'eau de mer et de l'atmosphère maritime, des conditions qui doivent régler l'usage de l'hydrothérapie maritime, joints à d'excellents conseils pratiques, font de ce petit livre un bon guide du baigneur, que les gens spéciaux pourront aussi feuilleter avec avantage et agrément.

13. — Tout le monde aujourd'hui connaît de près ou de loin la maladie tuberculeuse, aussi bien en raison du grand nombre de travaux qu'elle suscite, qu'en raison du grand nombre de sujets qu'elle atteint. Parmi ces derniers, il n'en est guère de plus à plaindre que ceux chez lesquels la maladie envahissant le larynx, altère ou détruit les appareils de la voix et prive le malade de la parole avant de le priver de l'existence. Telle est la phtisie laryngée, maladie dès longtemps connue, mais que les applications du laryngoscope ont permis de mieux connaître et de mieux soigner. Cette affection semble être faite pour bénéficier des données récentes de la science, car l'éclairage électrique n'a pas été sans lui être utile, et la galvanocaustique, autrement dit la cautérisation par l'électricité, a fourni là aussi de précieuses applications. Le livre que publie M. le D[r] Gougenheim avec la collaboration de son interne, M. Paul Tissier, enregistre ces divers progrès et en tire lui-même de nouvelles applications. C'est une monographie nouvelle de l'affection, avec addition de planches au noir et en chromo, lesquelles donnent une très bonne idée des lésions observées dans la phtisie laryngée.

14. — Une grande publication nouvelle et sur un sujet assez nouveau vient de commencer à paraître, chez Lecrosnier et Babé, sous ce titre : *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique.* « L'hygiène a pris, depuis quelques années, une importance et une extension considérables. Ce n'est plus une annexe de l'art de guérir, c'est une science à part, qui a pour objet tout ce qui intéresse la santé publique, et pour représentants tous ceux qui sont chargés de la sauvegarder. En élargissant son terrain, elle a développé ses moyens d'action. Elle a maintenant ses sociétés et ses congrès, ses journaux et ses revues. Chacune de ses branches a été l'objet de traités spéciaux ; mais nous n'avons pas de livres embrassant l'hygiène dans son ensemble, avec

tous les développements qu'elle comporte aujourd'hui. Un pareil ouvrage ne peut guère être rédigé par un seul homme. Le sujet est trop vaste et le terrain trop changeant. Le travail collectif et simultané permet seul de présenter un tableau complet de l'hygiène contemporaine, dans un temps assez court, pour que les différentes parties concordent entre elles. » C'est en ces termes que s'annonce cet ouvrage qui promet d'être considérable. Deux livraisons ont déjà paru. Elles ont trait à l'hygiène générale, et comprennent un vaste résumé monographique de l'anthropologie par M. de Quatrefages; un article de démographie hérissé de chiffres et plein de renseignements de M. Bertillon. La climatologie, la pathogénie et l'épidémiologie compléteront l'hygiène générale. Puis viendront l'hygiène alimentaire, l'hygiène urbaine et rurale, l'hygiène hospitalière et les questions d'assistance publique, les hygiènes industrielle, militaire, navale, l'hygiène de l'enfance, enfin l'hygiène internationale et administrative. En ajoutant quelques mots sur les livraisons parues, je ne ferai pas l'éloge de la méthode sûre et sévère que M. de Quatrefages met au service de la science. Un autre numéro de cette revue dit à ce sujet ce que l'on ne se lasse pas de répéter d'ailleurs. Mais on peut dire que ce grand savant s'est ici surpassé par la clarté et la concision de ce résumé, qu'il intitule : Introduction anthropologique, et où les données de cette science sont classées et mises dans un ordre aussi séduisant qu'utile. L'article de M. Bertillon brille de même par la clarté et par l'accumulation des matériaux qui y sont réunis. Les questions de population, de natalité, de mortalité, de matrimonialité et de divorce, de nuptialité et de fécondité, de criminalité et de migrations sont l'objet des statistiques les plus intéressantes. Les articles de cette encyclopédie sont d'ailleurs entrepris par des auteurs dont le nom répond de leur valeur. Aux noms que je viens de citer, j'ajouterai ceux de MM. Brouardel, Proust, Bergeron, A. Gauthier, L. Colin, Leroy de Méricourt, Arnould, etc., pour en donner une idée. L'œuvre est précédée d'une préface, dans laquelle son directeur, M. J. Rochard, après avoir résumé à grands traits l'histoire de l'hygiène, depuis la Bible jusqu'à nos jours, après avoir montré l'importance qu'elle a prise dans la vie publique des peuples et dans les relations internationales, les conseils administratifs qui la soutiennent, le mouvement scientifique qui la porte, justifie l'entreprise de cette encyclopédie, expose son programme et les limites dans lesquelles il pense le circonscrire. Le succès de cette entreprise est assuré par l'utilité qu'elle présente en effet; mais aussi par les noms de ses collaborateurs aussi distingués que laborieux; et surtout par les hautes qualités qui distinguent son directeur, qualités de méthode et de science, d'urbanité et d'activité, si nécessaires pour mener à bien une telle œuvre collective.

15. — La « microbie » n'est que d'hier et déjà elle a donné lieu à nombre de publications; plusieurs d'entre elles sont des traductions d'ouvrages dont les laboratoires de l'étranger ont été le berceau. Déjà, sans doute, la France compte des microbiologistes nombreux et distingués ; le traité de MM. Cornil et Babès, sans compter les autres, en fait foi. Nous n'avions pas cependant un précis court et substantiel renfermant l'histoire succincte des principaux microbes connus. La façon de recueillir les microbes, de les connaître, non seulement dans leurs produits, mais en nature, et sous le champ du microscope, la technique des cultures microbiennes, les instruments et les réactifs appropriés à ces sortes d'études, en même temps que la description d'ensemble des microbes pathogènes et non pathogènes, voilà ce que nous offre le *Précis de microbie médicale et vétérinaire,* de MM. Thoinot et Masselin. Née des travaux et sortie du laboratoire de M. Pasteur, la microbie a trouvé là une technique qui n'a pas été assez vulgarisée tout d'abord. Il en est résulté que l'étranger a fait valoir tout à son aise des procédés différents et dont la plupart ne valent pas les nôtres, auxquels il se garde bien de rendre justice. C'est de l'Allemagne que je veux parler, et je la nomme pour ceux qui ne sont pas au courant de la façon habituelle d'agir de ses savants, parce que pour les autres, ils l'auraient suffisamment reconnue à ce reproche qu'elle mérite si souvent. C'est donc ici un livre pratique, dont la première partie est réservée à la technique microbienne et la seconde aux microbes spéciaux, aux principales maladies qui les reconnaissent pour leur cause. C'est aussi un livre coquet, non seulement par sa justification et son enveloppe, mais par les figures qu'il renferme, et surtout par les figures en couleur, ce que l'on voit pour la première fois dans un livre de ce prix et de ce format. Aussi, les auteurs adressent-ils, à ce sujet, leurs remerciements à leur intelligent éditeur, M. G. Masson, et aussi à leur habile dessinateur, M. Nicolet. L'École d'Alfort a sa large part dans l'exécution de ce travail et c'est justice de lui en renvoyer l'honneur. Nous ferons comme les auteurs, et ceux qui liront ce livre en feront autant que nous.

16. — Le parasitisme envahit la médecine. Ce n'est pas que ce soit là un fait absolument nouveau ; mais il est certain que dans l'histoire des systèmes divers qui se sont partagés les honneurs des grandes théories médicales, le système qu'elle attribuera à notre époque sera celui du parasitisme. Mais en dehors de toute question de système, il est toute une pléiade d'animaux et de végétaux, qui n'ont pas attendu l'ère des microbes, pour vivre à nos dépens, et se montrer attachés à notre organisme, et plus ou moins profondément fixés dans nos viscères. Ce sont ceux-là que M. le docteur Moniez a réunis en un volume de la *Bibliothèque scientifique contemporaine* de J.-B. Baillière. Les pa-

rasites de l'homme sont nombreux : on en trouve dans ce volume la nomenclature, dûment cataloguée, et chacune des variétés de ce catalogue décrite et reproduite, les principales, du moins, au moyen de figures intercalées dans le texte. Douves du foie, ténias divers, ascarides, oxyures, trichines, filaires, jusqu'à la gale, aux poux, aux teignes et au muguet, tout un monde plus intéressant que séduisant, et qu'il est bon de connaître pour ne le pas fréquenter. Un premier chapitre, sur le parasitisme en général, est largement conçu et présente sur l'origine des parasites, sur leurs migrations, sur l'influence qu'exercent les parasites sur le sujet qui les porte, et sur celle que le parasitisme exerce sur le parasite lui-même, des considérations vraiment curieuses. Partisan convaincu du transformisme, et croyant en trouver une preuve de plus dans la versatilité au moins apparente de ce monde parasitaire, l'auteur s'efforce de montrer, par exemple, que « le parasitisme dégrade les animaux qui l'exercent, et peut les réduire au minimum d'organes, tandis que d'autre part, et par une sorte de balancement organique, leurs facultés reproductives sont exagérées. » Or, pour le dire en passant, il ne me semble pas que ce balancement, qui est une loi bien certaine et facile à constater aussi chez les animaux non parasites, soit de nature à faire triompher la thèse transformiste pure, au contraire. Cette loi peut, il est vrai, expliquer comment les espèces inférieures se conservent et suppléent à leur infériorité par leur fécondité. Resterait encore à étudier comment font ces deux conditions pour varier ainsi dans un sens inverse.

17. — L'art de conserver la vue, tel pourrait être encore le titre du livre que MM. Imbert et Javal publient dans la *Bibliothèque scientifique contemporaine* de J.-B. Baillière, sous le titre : *Les Anomalies de la vision*. Après avoir défini ce titre, donné une description sommaire de l'œil, en avoir apprécié les éléments dioptriques, ainsi que la faculté d'accommodation, qui permet à l'œil de voir à des distances fort différentes, les auteurs passent en revue tous les troubles que peut présenter la faculté visuelle, les altérations organiques et fonctionnelles qui s'y rattachent et les moyens de les corriger. Je ne les suivrai pas dans cette description dont la clarté est sans doute extraordinaire, vu les termes un peu bien spéciaux dont ils doivent se servir, et les calculs quelquefois minutieux qu'ils ont à faire intervenir. Sans doute, de nombreuses figures aident beaucoup à l'intelligence du texte; mais c'est néanmoins à des hommes spéciaux que s'adresse ce volume. Le Dr Javal qui, lui, a toute compétence pour en juger, peut dire qu'il a lu ce livre « sans en manquer un mot et avec le plus grand plaisir. » C'est même un précieux témoignage que celui qu'il ajoute en disant que « dans tout le livre de M. Imbert, il n'a pas rencontré une seule de ces erreurs dont fourmillent la plupart des traités analogues. » C'est

assez pour le recommander à tous ceux que l'oculistique intéresse, à un titre et à un degré quelconque.

18. — Les mots ont leur sort, comme les livres. Il en est qui, imposés à telle catégorie de phénomènes, sous l'influence d'une conception plus ou moins erronée, demeurent cependant acquis à cette catégorie, alors même qu'une appréciation plus juste des faits a montré ce que l'appellation a d'imparfait ou de faux. Il en est ainsi du mot *Hystérie*. Le nouveau traité que vient de nous donner le docteur Thermes sur ce sujet, et qu'éditent Lecrosnier et Babé, est de ceux qui peuvent le mieux faire comprendre comment ce mot ne convient plus aux états maladifs auxquels on l'impose encore, par la force de la routine. Depuis dix ans, dit-il avec raison, l'étude de l'hystérie a été approfondie, et avec non moins de raison, il en rapporte le principal mérite au professeur Charcot et à ses élèves. Mais ce qu'il prouve mieux qu'il ne le dit, c'est que cette étude a fait considérablement changer l'acception autrefois attribuée à ce mot. Une conception plus large de la maladie a fait reconnaître en elle non pas seulement la perturbation d'un appareil sensoriel particulier, d'où résulterait le trouble de l'ensemble, mais bien une altération de tout le système nerveux et comme une sorte de renversement de ses aptitudes et de ses relations fonctionnelles normales ; une tendance à rapprocher l'individu des êtres sensitifs et automatiques et à le découronner de la puissance volitive qui fait tout à la fois sa prérogative et l'honneur de ses actes. Les « stigmates » hystériques, ces points d'insensibilité nerveuse, et les zones « hysterogènes, » ces régions où la sensibilité est morbidement accrue, sont les indices de cet état de perturbation nerveuse. Enfin, toutes les anomalies que l'on peut imaginer dans un système nerveux qui, privé de toute direction et de tout frein supérieur, voit en même temps accroître d'autant ses aptitudes réactionnelles et automatiques, crises convulsives, cris, attitudes passionnelles, imitations animales, actions inhibitrices ou suspensives de mouvement et de toute autre fonction, tels sont les principaux éléments de cette étrange maladie. Ainsi envisagée, l'hystérie est toujours sans doute, comme toute maladie, le triste témoin d'une déviation et d'une déchéance organique, mais elle n'a pas ce caractère de bestiale immoralité qu'on s'est trop plu à lui reconnaître et dont on l'avait caractérisée. Ceci n'est presque pas une digression, car, si le livre de M. Thermes n'est pas le seul qui puisse provoquer ces réflexions, il est bien fait pour les réveiller dans l'esprit de celui qui le lit sérieusement. C'est vraiment un traité scientifique, tout élémentaire qu'il soit. Toute la première partie est consacrée à l'hygiène qui convient aux hystériques, à ceux qui sont menacés de le devenir, à tous ceux qui peuvent avoir quelque crainte de verser dans cette ornière. Il y a là sur l'hygiène physique et intellectuelle,

sur l'éducation, des pages auxquelles je ne trouve que bien peu de chose à redire, et dont beaucoup de médecins et beaucoup de chefs de familles gagneraient à s'inspirer; j'en dirai autant de ce qui regarde le traitement moral de l'hystérie confirmée. L'influence des pèlerinages envisagée à un point de vue purement naturel, est appréciée, sous ce rapport, comme il convient, abstraction faite de toute interprétation d'ordre surnaturel et avec la plus grande réserve dans le langage. Quant au traitement médical, il est détaillé avec une érudition plus que suffisante, et, ce qui vaut mieux, il est apprécié dans ses moyens d'action avec une sagesse qui trahit la compétence de l'auteur. L'hydrothérapie y tient la plus large place ; l'électrothérapie, la gymnastique, la métallothérapie, les agents thérapeutiques divers, voire même quelques pratiques chirurgicales, tout est passé en revue. L'hypnotisme n'est pas oublié, et peut-être est-il jugé avec trop peu de discernement ou trop d'indulgence. Mais c'est là une mine si nouvellement ouverte à l'observation qu'il est facile de se méprendre sur la valeur et la portée des produits qu'on en peut tirer.

19. — Il y a trois ans, M. le professeur Charcot publiait, en collaboration avec M. Paul Richer, un volume des plus curieux sous ce titre : *Des Démoniaques dans l'art.* Avec plus d'érudition que de critique, les auteurs avaient rassemblé, dans les soixante-sept figures de ce livre, toutes les représentations que l'esthétique s'est appliquée à reproduire, relativement aux faits du surnaturel diabolique. Et par une confusion voulue et systématique de tous ces faits entre eux et avec la maladie hystérique, dont ils ont considérablement agrandi le champ et élargi le sens, ils avaient groupé dans un ensemble chronologique les types divers que la peinture ou la statuaire se sont appliqués à reproduire, dans l'ordre de la possession diabolique, et des maladies convulsives. Ce travail, conçu dans un esprit auquel tout sentiment religieux est demeuré étranger, a pu paraître pour cela presque blasphématoire, en tous cas fort peu respectueux de nos croyances. L'intention n'y est pas, je le veux bien ; mais il faut avouer que les faits et leurs interprétations sont pour y faire penser, sinon pour y faire croire. Le nouveau volume dû aux mêmes auteurs est conçu de même, mais ne prête plus guère à des considérations irrespectueuses pour la religion. *Les Difformes et les Malades dans l'art* constitue une collection de reproductions empruntées aux types divers de l'esthétique, statuaire, peinture, dessin, gravure, mosaïque, études diverses, et qui ont pour sujet, « les grotesques, les nains, bouffons et idiots, les infirmes, (paralytiques, boiteux, culs de jatte, mutilés), les aveugles, les teigneux et les pouilleux, les syphilitiques, les lépreux, les pestiférés, les malades, les morts. » C'est là sans doute une triste collection, mais elle montre comment « les artistes ont su allier au culte du beau, la re-

cherche scrupuleuse de la nature, » et c'est une observation intéressante, par ce temps de réalisme brutal et grossier. Toute difformité entraîne pour le sujet qui la porte, une manière d'être qui se traduit dans l'ensemble de sa physionomie, et modifie corrélativement la plupart de ses organes ; et, en étudiant les arts plastiques, l'anatomiste et le médecin peuvent se demander si l'artiste a su comprendre cette loi de l'unité de la personne humaine, alors même qu'elle est dégénérée et mutilée. L'art n'a rien à craindre de ce contrôle, ajoute M. Charcot, s'appuyant de l'opinion de M. Taine : c'est une gloire pour elle (la science) de fournir à la beauté ses principaux supports. C'est une gloire pour lui (l'art) que d'appuyer ses plus hautes constructions sur la vérité. Je n'y contredis pas, et je vous engage à feuilleter le pandémonium de l'art du grotesque ou du difforme. Ses éléments sont empruntés aux artistes les plus divers ; ils ont été recueillis dans les sculptures de nos monuments du moyen âge, parmi les terres cuites du Louvre, et appartiennent à l'art latin, grec ou égyptien. Les reproductions sont exécutées avec une scrupuleuse exactitude, scrupuleuse à ce point qu'il conviendra de ne les point montrer aux jeunes filles, pour quelques-unes du moins. Quelques-unes sont de grandes compositions, comme celle des noces de Cana de Paul Véronèse, celle d'un compartiment d'une porte du baptistère de Florence, ou de grandes œuvres empruntées à Raphaël, à Poussin, à Mignard, à Murillo et tirées des musées de France, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne. Plusieurs gravures au trait sont de véritables reproductions artistiques ; je note aussi en passant des statues tombales parfaitement rendues. Tout le volume est d'ailleurs admirablement soigné, tiré sur parchemin ou papier parcheminé, ce qui est très propice à la gravure ; et comme le texte est imprimé tout entier sur ce même papier, ce livre mérite d'attirer l'attention des bibliophiles et de figurer dans leurs collections. L'éditeur Lecrosnier a sa part dans ce mérite, je me plais à le reconnaître.

20. — Qui pourrait supputer le nombre de renseignements que contient un volume de près de seize cents pages in-quarto, imprimé sur deux colonnes d'un texte assez fin ? — J'y renonce pour ma part ; mais si vous ouvrez le *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique* de MM. Bouchut et Desprès, vous pourrez en avoir une idée. Pour qui connaît l'œuvre considérable qu'a produite M. Bouchut, ses livres sur l'histoire de la médecine, sur la médecine des enfants, ses études sur la pathologie générale et ses travaux spéciaux sur les maladies des yeux et sur celles du larynx, il y a moins de surprise à voir conduite à bonne fin une entreprise aussi considérable que celle de ce dictionnaire. Il est vrai que, pour cette œuvre, il s'est adjoint un homme que le labeur n'effraie pas non plus, et qui possède un bagage chirurgical dans le-

quel on peut citer, outre sa réédition d'une partie des œuvres de Nélaton, ses leçons cliniques (chirurgie journalière) et beaucoup de travaux spéciaux. Un dictionnaire ne s'analyse pas ; mais on peut dire que le caractère de celui-ci, c'est d'avoir visé avant tout la pratique. Laissant de côté les questions de pure doctrine, et même ne donnant des faits anatomo-physiologiques que ce qu'il importe d'en savoir pour comprendre le reste, il s'est attaché à tracer les linéaments essentiels de chaque maladie, et à les mettre en relief dans la mesure où ils sont susceptibles de servir de base à quelque indication utile, et surtout à quelque indication thérapeutique. Si donc on trouve ici résumées toute la médecine et toute la chirurgie, on trouve surtout, avec l'hygiène, les indications thérapeutiques clairement posées, un formulaire spécial pour chacune des principales maladies, la médecine opératoire, les données spéciales de l'obstétrique, de l'oculistique, de l'odontotechnie, les applications les plus récentes de l'électricité et des renseignements fort précis sur les eaux minérales. —Essentiellement pratique, ce livre est pour le médecin un excellent memento, auquel il se reportera souvent avec fruit; et, bien que je n'aime pas à exposer les gens auxquels la profession médicale n'est pas légitimement familière à la tentation de l'exercer, je crois cependant ce livre utile à tous ceux qui peuvent être appelés, à un moment donné, à suppléer, par quelques secours immédiats, à l'absence du médecin. Dans une cinquième édition d'un livre aussi considérable, et qu'on souhaiterait de voir s'alléger un peu, sans rien retrancher des précieux renseignements qu'il contient, j'aurais compris la suppression de quelques répétitions de formules et de figures, qui pourraient être remplacées par des renvois. Près de mille figures en effet sont encadrées dans le texte de ce volume, sans oublier les cartes et tableaux; la plupart de ces figures, dont quelques-unes sont bien un peu schématiques, donnent une excellente idée du sujet qu'elles reproduisent : ce qui était bien nécessaire dans un ouvrage de ce genre.

21. — Qu'est-ce que l'homéopathie ? Qu'est-ce que la doctrine des signatures ? Qu'est-ce que la similitude apparente et la similitude organique des symptômes ? — Ceux qu'intéressent ces questions pourront en demander la solution au livre de M. Conan Mériadec, livre d'ailleurs qui semble plus fait pour des praticiens que pour le vulgaire. Tous les médicaments sont ici réunis en séries et, dit le titre, par groupes physiologiques. C'est un compendium édité presque avec luxe, et d'une belle justification, comme on dit à l'imprimerie.

22, 23 et 24. — Nous n'avons pas accoutumé de recevoir souvent d'Espagne des travaux scientifiques. Et cependant celui qui jugerait ce pays comme inapte au progrès des sciences se tromperait grossièrement. Les sciences philosophiques et théologiques, par exemple, n'ont

pas cessé d'y être en grand honneur ; et les publications que je signale aujourd'hui prouvent que les sciences naturelles n'y sont nullement dédaignées. L'École de médecine de Séville paraît être un centre d'enseignement, dont les maîtres déploient une véritable activité, ainsi qu'on en peut juger par le *Compte rendu des travaux pratiques* effectués dans l'amphithéâtre d'anatomie, dans les laboratoires, dans les cliniques et à la polyclinique. Cette brochure nous donne le personnel scientifique de l'école, le sommaire et l'analyse des cours et des travaux de laboratoire pour l'année scolaire 1887-1888. — La seconde de ces brochures, sous ce titre : *La Phtisie tuberculeuse étudiée sous le rapport social,* reproduit une conférence qui a été donnée sur ce sujet en présence des professeurs et des élèves par le professeur-directeur de l'école, D. José Moreno Fernandez. On y a annexé une ordonnance royale relative à la prophylaxie de cette maladie, laquelle, on le voit, n'est pas seulement l'apanage de nos climats, et sévit dans toutes les latitudes, là où l'encombrement s'ajoute aux autres défauts des nations civilisées. — Enfin un troisième volume renferme les conférences scientifiques données par les divers professeurs de l'École de médecine de Séville pendant l'année 1888. On peut juger, rien que par les titres de ces conférences, que l'actualité scientifique ne leur est nullement étrangère : 1° *Des Moyens d'appliquer à l'étude de la médecine la méthode expérimentale ;* 2° *Trois Cas de croup traités par le tubage du larynx ;* 3° *Deux Cas d'ovariotomie ;* 4° *Études cliniques sur le pouls ;* 5° *Une Vue d'ensemble sur le parasitisme ;* 6°, 7° *La Tuberculose ; L'Électricité* font l'objet de ces deux conférences ; 8° *Sur la nécessité d'établir une alliance étroite entre la médecine traditionnelle et les systèmes modernes et d'investigation.* On voit que l'École de Séville semble s'être imposé la tâche de concilier ensemble le progrès scientifique et la tradition. Tel semble être aussi le but de la publication d'une nouvelle revue espagnole qui paraît depuis quelque temps à Barcelone, sous ce titre : *La Science médico-scolastique,* et qui contient les mémoires les plus intéressants sur la philosophie médicale et scientifique.

Novi veteribus non opponendi sed perpetuo jungendi fœdere.

Dr A. Ferrand,
Médecin des hôpitaux.

POÉSIE

1. *Cromwell,* par Victor Hugo, Paris, Hetzel et Quantin, 1889, in-18 de 404 p., 2 fr. — 2. *Hernani,* par Victor Hugo. Paris, Hetzel et Quantin, 1889, in-18 de 200 p., 2 fr. — 3. *En famille,* par Achille Paysant. Paris, Alphonse Lemerre, 1888, in-18 de 214 p., 3 fr. — 4. *Les Pipeaux,* par Rosemonde Gérard. Paris, Alphonse Lemerre, 1889, in-18 de 140 p., 3 fr. — 5. *De l'atome au firmament,* par A. Laurent du Fa-

GET. Paris, Dentu, 1889, in-12 de 301 p., 3 fr. 50. — 6. *Toute la comédie*, par ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. Paris, Léon Vanier, 1889, in-12 carré, 3 fr. 50. — 7. *Fleurs et Chardons*, par JULES DE VORYS. Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, in-18 de 212 p., avec eaux-fortes, 10 fr. — 8. *Premières Fables*, par CLOVIS LAMARRE. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 244 p., 3 fr. 50. — 9. *Nouveaux Accès*, par JEAN ROUSSEAU. Paris, Léon Vanier, in-18, 196 p., 2 fr. — 10. *Baisers et Morsures*, par PIERRE BERRISSET. Paris, Auguste Ghio, 1889, 158 p., 3 fr. — 11. *Rimes d'amour et d'épée*, par LUCIEN HUBERT. Paris, Léon Vanier, 1889, in-12 carré, 70 p., 1 fr. — 12. *Sans alliage*, par L. DE ROUVROY. Paris, Perrin, 1889, in-12 carré de 114 p., 3 fr. — 13. *Poèmes bibliques et évangéliques*, par J.-E. DE BEAUVERIE, avec dessins de C. Beauverie. Lyon, Mougin-Rusand, 1889, in-12 de 514 p. — 14. *Poésies*, par ÉMILE GUIARD, avec une notice de René Vallery-Radot et un portrait dessiné par Bramtôt. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 carré de XLIII-74 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Parnasse breton contemporain*, publié par LOUIS TIERCELIN et J.-GUY ROPARTZ. Paris, Alphonse Lemerre. Rennes, H. Caillière, 1889, in-8 de 320 p., 6 fr. — 16. *Garcia Moreno*, drame en cinq actes et en vers, par HENRI TRICARD, S. J. Paris, 1889, Retaux-Bray, in-18 de 126 p., 2 fr. — 17. *Vercingétorix*, drame historique en quatre actes, en prose, par GEO. TRUCHON. Épernay, typ. Raphaël Bonnedame, 1889, 70 p., 2 fr. — 18. *Saint-Raphaël*. Nîmes, Gervais-Bedot, s. d., in-8 de 4 p. — 18. *Bazaine*, par ALEXANDRE HURÉ. Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, in-8 de 40 p., 2 fr. — 19. *L'Archiduc Rodolphe*, par le même. Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, in-8 de 15 p., 1 fr. — 20. *Pierre et Madeleine*, idylle, par PAULE-MARIE. Nîmes, Gervais-Bedot, in-8, 14 p. — 21. *Ode pour le quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France*. Paris, Lavialle, imprimeur du félibrige, 1887. — 22. *Sagesse*, nouvelle édition revue et corrigée, par PAUL VERLAINE. Paris, 1889, Léon Vanier, in-18 de 133 p., 3 fr. — 23. *Parallèlement*, par le même. Paris, 1889, in-18 de 146 p., 3 fr.

1 et 2. — L'édition nouvelle et populaire, que publie en ce moment la maison Hetzel, des œuvres complètes de Victor Hugo, vient s'augmenter de deux nouveaux volumes en vers : *Cromwell* et *Hernani*. Œuvres fameuses, légendaires, dans l'histoire du grand mouvement romantique, dont elles furent à la fois la règle et l'application, la formule et l'exemple. Que n'a-t-on pas écrit sur la fameuse préface de *Cromwell*, révélant une poétique complète sous la forme d'un manifeste !... Mais comment l'exécution répondait-elle à la théorie? Victor Hugo affirmait que *Cromwell* est une œuvre essentiellement dramatique. Illusion d'auteur. Le drame ne fut jamais joué, à cause de son étendue. D'ailleurs eût-il été réduit de quelques milliers de vers qu'il n'eût pas encore offert les conditions scéniques indispensables au succès. *Cromwell*, comme on l'a justement remarqué, est plutôt un roman historique en vers qu'une véritable pièce. Ce sont de brillants épisodes détachés, sans noyau résistant. L'unité cherchée est toute psychologique ; on la trouverait dans le caractère de *Cromwell*, caractère bien effacé, du reste, bien amoindri, peu ressemblant à l'histoire. Les individualités nombreuses que le poète a rassemblées à dessein gravitent autour du lord Protecteur. *Cromwell* est le centre du tableau qui doit nous représenter, avec plus ou moins de fidélité, l'Angleterre au XVIIe siècle, à ce moment décisif où le vainqueur de Naseby se flatta de toucher au trône et ne se sentit point le courage ou dédaigna d'y monter. Dans le développement de cette donnée, il y a de la puissance, de l'ampleur;

ce qui constitue la vie théâtrale : la logique et l'action en sont absentes. Les beautés de détails, du moins, sont nombreuses. La force et la vigueur du vers révélaient une poésie nouvelle. Tels morceaux, comme le monologue de *Cromwell,* sont admirables de lyrisme. C'est assez pour sauver la mémoire de ce grand effort de dramaturgie doctrinaire.

Hernani fut joué trente-six fois sous Charles X, soixante-neuf fois sous Louis-Philippe, eut, sous la seconde République, six représentations, et fut l'objet de deux éclatantes reprises en 1867 et en 1878. Ce drame célèbre, qui avait été pour la génération romantique ce que *le Cid* fut pour les contemporains de Corneille, est définitivement entré dans la postérité. Nous sommes loin du temps batailleur où chaque mot tombant de la scène dans une salle enfiévrée provoquait un tumulte, où certains vers étaient pris et repris comme des redoutes disputées, tandis que les cris, les huées, les sifflets, les ouragans de bravos et les tonnerres d'applaudissements s'entre-croisaient de tous les points de l'amphithéâtre. L'acclamation simple et universelle s'est imposée. L'admiration paisible d'aujourd'hui ne comprend même plus le dénigrement du passé. Ce n'est pas que l'œuvre soit reconnue de tous les points parfaite et ne provoque encore, du moins au point de vue d'un art rigoureux, plus d'une grave critique. Si les diverses parties qui la composent éclatent de beautés, de mouvements et de traits l'aspect d'ensemble est disparate ; la réflexion s'y heurte à des invraisemblances, à des exagérations voulues, à des contre-sens historiques. Qu'on entende ou qu'on lise *Hernani,* c'est l'imagination que le poète saisit et passionne. Les émotions successives que vous apportent un magnifique langage et des scènes superbes vous empêchent de voir les impossibilités inouïes de l'action. Quel charme étrange et mystérieux dans ces scènes d'amour et de mort où l'on voit s'évanouir, pareilles à des ombres, ces figures parées de toutes les grâces du printemps et de la vie, et qui n'ont fait que passer. Visions enchanteresses, s'appelant Ophélie, Juliette, Desdémone, doña Sol, visions immortelles ! Ponsard et les néo-classiques ont appelé Victor Hugo le « Campistron de Shakespeare. » En dépit de quelques imitations plus ou moins superficielles, l'œuvre dramatique du poète de *Hernani* et de *Ruy-Blas* restera comme l'œuvre indépendante d'un génie puissant.

3. —

J'étais nymphe des bois au printemps de Cybèle.
Pan nous avait donné la jeunesse éternelle ;
Et quand, par les forêts courant avec mes sœurs
Nous lancions le chevreuil aux meutes des chasseurs,
Ou que, riant du faune emporté sur nos traces,
Nous dépassions des vents les rapides audaces,
Pour s'unir à nos cœurs les dieux mêmes, les dieux
Désertaient leurs autels et s'exilaient des cieux.

C'est par cette invocation mythologique que s'ouvre le très remarquable recueil de M. Achille Paysant : *En famille.* Le poète est profondément chrétien. Il le prouvera tout à l'heure dans des pièces d'une inspiration grave et sereine. Il n'en est pas moins aussi, par éducation spirituelle, un dilettante des choses antiques, un fervent des traditions de l'Hellade. Ils sont ainsi toute une élite de poètes délicats qui, désireux d'échapper à l'obsession des réalités présentes, se replongent avec amour au sein des lumineuses fictions. Tantôt ils célèbrent sur le ton antique, en y joignant le sentiment, l'émotion moderne, les grandes forces de la nature, tantôt ils s'animent à renouveler par d'ingénieuses variations les thèmes gracieux d'une poésie continuellement souriante : une fois encore ils repeuplent les campagnes de faunes, de satyres, de nymphes, de sylvains; ils s'imaginent entendre la voix de Pan dans le vaste murmure des bois ou les soupirs de la Naïade cachée aux palpitations de la source; une fois encore ils nous montrent, passant dans la forêt de chênes, Diane avec son écharpe volante et ses brodequins aux bandes entrelacées. Tel, M. Achille Paysant nous offre de savoureuses restitutions : *le Chêne, Marsyas, Biblis.* Ces réminiscences mythologiques ne tiennent pourtant qu'une faible place dans son œuvre où la persistance du souvenir classique réside surtout dans la perfection de la forme. Il s'abandonne de préférence à des impressions plus intimes et plus pénétrantes, celles qu'il a vécues, ressenties en famille; il évoque les heures passées dans le trouble, l'inquiétude ou la joie; il dit ses effusions de bonheur, ses sentiments tendres ou tristes, ses aspirations vers le bien et le beau, ses prières, ses élans vers Dieu; — il le dit avec autant d'art que de sincérité. M. Paysant est universitaire, nous apprend un de ses confrères en Apollon. « Professeur dans l'un de nos lycées, professeur ami de sa profession, et même amoureux d'elle, il ne consacre à l'art que de fugaces loisirs. Le soin, après la correction des versions latines, des thèmes grecs ou des compositions françaises, sous la lampe, dans l'étroit cabinet de travail où les parnassiens coudoient les classiques, le soir, et tard dans la nuit, le poète se réveille en notre universitaire. Ce n'est pas avec fougue qu'il écrit, ni avec la sonorité des mots, ni avec l'imprévu de l'inspiration : il fait œuvre moins désordonnée, moins précipitée surtout. Il lime, il achève, il parachève : la liqueur jaillit goutte à goutte. Et c'est ainsi qu'est né son livre, dans le seul, le rare épanouissement de ces heures où chante l'oiseau bleu, — après les thèmes grecs et les versions latines! » La poésie de M. Achille Paysant n'est pas assez connue. Elle est à la fois pleine de science et de nature. De grands noms en signeraient plus d'une page. L'expression en est irréprochable; et, ce style pur, concis, sonore, c'est l'âme qui le vivifie.

4. — Je n'ouvre presque jamais un livre de femme, soudainement mis à la mode, soit-il prose ou vers, sans me rappeler l'histoire de ce poète du XVIIIe siècle, Desforges-Maillard, qui, tour à tour changeant de sexe et de nom, obtenait ou perdait une réputation éphémère. L'amour et la galanterie ont une grande part à la réputation des auteurs ou des artistes féminins. J'ai donc ouvert avec défiance ce livre des *Pipeaux,* de Mlle Rosemonde Gérard (un pseudonyme) que la presse parisienne vient de couvrir de fleurs. Je savais par ouï-dire qu'il s'agissait d'une jeune personne du monde, doublement favorisée des dons de la fortune et de la nature ; je savais que ses essais, eussent-ils été médiocres, on aurait voulu les trouver excellents, pour la douceur de l'illusion... Je m'armai de vigueur, je cherchai des défauts, à l'aide d'une loupe impitoyable, et je risquai d'être partial par désir excessif d'impartialité. En dépit de moi, je dus reconnaître que ce recueil de poésies courtes, aimables, sans prétention, très soignées pourtant, compose simplement une œuvrette exquise. Des impressions fugitives, toujours délicates et justes ; des trouvailles de sentiment et de grâce tout à fait ravissantes : quel riant assemblage ! La dernière partie (*l'Éternelle Chanson*) a des passages de tendresse adorable, sans mignardise ni fadeur aucune. Est-il rien de plus joli que ceci :

Toi, dont la robuste tendresse
Me soutient, ô doux compagnon
Des jours de joie et de tristesse,
Je viens te demander pardon.

Ami, les femmes sont frivoles
Et parlent sans savoir pourquoi...
Pardon de toutes les paroles
Qui ne s'adressent pas à toi.

Les femmes, pauvres insensées,
Ont l'esprit toujours en émoi...
Pardon de toutes les pensées
Qui ne s'envolent pas vers toi.

Les femmes devraient être nées
Rien que pour aimer ici-bas...
Pardon de toutes les années
Où je ne te connaissais pas !

Le naturel et l'art sont assortis délicieusement dans les vers élégants, très féminins de Mlle « Rosemonde Gérard. »

5. — *De l'atome au firmament!* c'est un grand titre, un haut sujet. Le difficile était de le remplir. Dans une longue préface, l'auteur nous apprend qu'il est spiritualiste, et qu'il a déjà écrit deux volumes pour le prouver. Puis, désireux d'influencer le lecteur, il cite des lettres à lui écrites par Soulary, Coppée, Victor Hugo, et transcrit les autographes de ce dernier, pieusement, « pour rendre hommage, dit-il, à la bienveillance de son génie. » Ce recueil de vers dévoile un noble cœur,

un sincère croyant, un fier patriote. Mais de poésie, peu de nouvelles ! Ce sont des rimes écolières, coulées dans le moule commun. Et que de faiblesses ! Ainsi, l'écrivain dit à la musique :

C'est *par toi* qu'oubliant les humaines douleurs
Nous nous laissons guider *par la philosophie.*

Et ailleurs :

Oui, l'âme est immortelle et la mort la délivre,
Et, quand la tombe s'ouvre, elle se sent mieux vivre !
. . . .
Dieu, c'est l'âme de l'âme, et c'est l'être de l'être.

Ou, dans un autre genre :

Celle qui m'inspire est charmante,
Vous le *croyez,* moi, j'en suis *sûr;*
Son âme fière est caressante,
Ses beaux yeux regardent l'azur.

En effet, ce doit être un passe-temps bien agréable d'aimer une femme dont les yeux, bleus ou bruns, regardent toujours l'azur. *Lui,* peut être *sûr* qu'elle est charmante, mais moi, lecteur, je ne le *crois* qu'à demi.

Le poème sur George Sand est banal. Dans les *Notes viriles* il y a des envolées patriotiques si fortes qu'on est lancé en pleine épopée à propos de grandes manœuvres. Nous le redisons encore, les idées de M. Laurent de Faget sont essentiellement pures, philosophiques, nobles et généreuses. Bravo pour son « œuvre de combat, » comme il l'annonce ; mais il a un mauvais fusil pour aller à la bataille. Que n'a-t-il appliqué à lui-même ses *Conseils à un jeune ami* (p. 255).

Avant de crayonner des vers,
Avez-vous consulté la muse ?
. . . .
Non ? — Pourquoi ne pas dire en prose
Ce qui fait rêver notre cœur.

Voilà. Pourquoi n'avoir pas dit en prose ? Nous aimons mieux les *Poésies intimes* de la fin. On en sort avec une impression de fraîcheur, de repos et de calme.

6. — La comédie fantaisiste et idéale qui se passe en dehors du monde, dans le pays des beaux seigneurs, des fées charmantes, des jolies amoureuses et du printemps éternel, le pays où Shakspeare a placé Ariel, la reine Mab, le pays enchanté de *Comme il vous plaira,* la *Tempête,* — c'est la Muse de ce livre de joie et de lyrisme : *Toute la comédie* par M. Robert de la Villehervé. Le poète fait d'abord parler, chacun pour son propre compte, les personnages de la troupe du *Roman comique* ou du *Capitaine Fracasse,* Cassandre, la Coquette, Polichinelle, Pierrot, Arlequin, la Duègne, la Soubrette, les Valets, le Matamore, la Fée, le Pédant, les Brigands, le Gendarme, les Amants,

et... le Régisseur viennent tour à tour débiter à un public imaginaire leur boniment dans des rythmes légers, faciles, très variés et appropriés à la nature des uns et des autres. Les décors eux-mêmes murmurent leur petit discours. Puis la comédie commence en plein vent. C'est l'histoire très simple et fort aimable de deux jeunes filles, retirées dans un beau parc, et qui ont fait serment de ne jamais aimer.

CYDALISE.

Et nuit et jour ainsi menant des lévriers, —

AGLAURE.

Avec nos carquois d'or et nos arcs meurtriers, —

CYDALISE.

Nous semblerons Diane aux bois de Thessalie !

AGLAURE.

Et si quelque amoureux pâli de sa folie, —

CYDALISE.

Instruit peut-être par le chant joyeux du cor, —

AGLAURE.

Dans les bois chevelus nous poursuivait encor ; —

CYDALISE.

Si même, ô Nymphe Echo, te faisant sa complice,
Il nous criait de loin : Ma Perle ! et Ma Délice ! —

AGLAURE.

Ou poète incongru, comme, hélas ! j'en connais,
Suspendant, aux rameaux des chênes, des sonnets, —

CYDALISE.

Qu'alors le jour pâlisse, —

AGLAURE.

Ou qu'il vienne d'éclore, —

CYDALISE.

Oh ! comme celui-là paierait pour tous, Aglaure !

AGLAURE.

Quand il serait Cyrus lui-même !

CYDALISE.

Ou Clidamant !

AGLAURE.

Et comme nous saurions nous venger méchamment !

Mais deux beaux gentilshommes les font mentir à leurs serments superbes et les épousent ; ce qui clôt la fantaisie par un accident fort simple. C'est la partie la meilleure du livre, car le langage du prologue était un peu artificiel, superficiel et manquant de vérité. Le tout est

écrit sous une forme alerte et imagée, mais trop papillotante. L'auteur a plus de facilité que d'aisance, plus de coloris que de couleur, plus de légèreté que de verve, et plus de grâce que d'esprit. Sachons-lui gré d'avoir su, en notre époque documentaire, nous promener agréablement dans les sentiers fuyants du rêve.

7. — *Fleurs et Chardons,* par M. Jules de Vorys, nous offrent une série de pièces pleines de verve et de jeunesse. Certes, on ne reconnaît là rien de magistral dans la forme, rien de supérieur dans l'idée, rien de très vif dans le sentiment ; du moins ces poésies sont rapides, gracieuses, aimables. On les lit vite ; elles caressent au passage, l'auteur n'appuie jamais, et ses alexandrins mêmes paraissent être de petits vers. De l'esprit, il n'y en a pas surabondance ; une franche gaieté en donne parfois l'illusion. M. de Vorys ne cultive pas les idées moroses ou les sujets troublants. Il s'inquiète peu d'une philosophie abstruse. Les problèmes de la vie future ne tourmentent pas sa vie présente. Il préfère cueillir des baisers, en dépit des pessimistes modernes. Aujourd'hui

> On n'a pas le droit d'être jeune
> Si l'on veut faire son chemin,

dit-il.

> Nous n'avons plus le droit de rire
> Dans le pays de Rabelais....

Signalons, comme nous ayant plu davantage, les *Pantoums de la sœur aimée,* fort remarquables par l'aisance dans cette forme difficile, durant huit pages, et le *Filet d'or.* L'édition des *Fleurs et Chardons,* très luxueuse, est illustrée de cinq eaux-fortes de Pernet, rappelant les gravures du XVIIIe siècle.

8. — En lisant ce titre : *Premières fables,* par M. Clovis Lamarre, je me disais : Pourquoi pas : *Dernières fables?* J'aimerais mieux cela. Comment ! encore des fables ! Puis, j'ai ouvert le volume, non sans humeur. L'impression, heureusement, ne dura pas. Je lus jusqu'au bout, surpris et intéressé. Ces apologues, dont quelques-uns sont de petits contes ou des allégories familières, et d'autres de courts poèmes moralisés, sont charmants. On y trouve de l'ingéniosité, une raison mûre, une grande connaissance du cœur et de la vie, un sens moral irréprochable, une pointe de satire assez fine, et de la bonhomie spirituelle aux bons endroits. Le récit se tient bien, l'idée se développe nettement. On s'y plaît. C'est coulant, facile, alertement enlevé. M. Clovis Lamarre, avant de se livrer à ces délassements poétiques, — le charme d'une longue villégiature, — avait écrit plusieurs ouvrages en prose, de caractère bien différent : *la Milice romaine,* travail tout d'érudition et plusieurs fois réédité ; *Camoens et les Lusiades,* sérieuse étude que l'Académie française a mentionnée comme un véritable monument élevé à la gloire de l'Homère portugais.

9. — Ce ne sont pas des accès de fièvre chaude, les *Nouveaux Accès,* par M. J. Rousseau, ni de désenchantement, ni d'amour emporté, mais simplement les notes rapides d'un esprit gai. Les grands airs, l'affectation, la pose, et l'estime exagérée de soi-même, lui sont choses inconnues. Il fait fi de la perfection ; il écrit comme on parle ! Il gagnerait beaucoup à se surveiller, à s'abandonner moins à la facilité qu'il a de rimer. Réfléchir davantage et serrer un peu plus son vers lui serait un grand bien. Tel qu'il est, il amuse, soit qu'il regarde très légèrement en lui ou au dehors, soit qu'il rime quelques strophes d'amour libertin émaillées de plaisanteries, ou note en style d'atelier les types nocturnes de Paris qu'il voit passer dans la rue, quand le sommeil ne vient pas et qu'il fume tout tranquillement sa pipe « Joséphine. » Son livre est court et se lit vite : qualité. A la première partie, où il effleure la philosophie, nous préférons la seconde qui va mieux à ses cordes. C'est bien peu de chose, au fond, que ce recueil. Mais on n'en saurait dire du mal, parce que tout y est simple, bon enfant, en façon de causerie, comme pour amuser des camarades, entre deux verres et deux pipes.

10. — Le titre l'annonce : *Baisers et Morsures,* et chaque page le dénote, le livre de M. Pierre Berrisset est un livre d'amour écrit par un amoureux vrai, qui ne se perd pas dans le platonisme. Il est de son temps, — trop peut-être. Il aime la chair, les baisers brûlants, les nuits folles, tout le luxe matériel de la femme. Par moment, une note idéale et fraîche se glisse ; cette note est rare. Quelquefois éclate un cri de désespoir ou de pessimisme qui doit être affecté ; car l'auteur semble aimer la vie. En effet, l'œuvre est vivante, bien vivante, vibrante et jeune. Elle est jeune, et par conséquent imparfaite. On sent que le poète ne possède pas encore tout à fait son art. Il donne de sérieuses promesses, et mérite d'être encouragé, car il a de la force et de la sève. Citons comme de bons morceaux : *Le Manteau bleu,* légende charmante ; *Maya,* extase d'amour pleine d'envolée; *la Vigne est morte; Oiseau de passage,* un souvenir ému; *Intus; la Vieille Romance, la Laide; Nous n'irons pas au bois,* sonnet curieusement rythmé; et *Caprice,* poésie légère, gracieusement triste et gaie, dont la première partie est excellente.

11. — Que dire des *Rimes d'amour et d'épée* de M. Lucien Hubert ? Pas grand'chose. Ce sont là de jolis vers, ayant de l'allure, de la fraîcheur, mais ordinaires, comme il en foisonne aujourd'hui. Des sentiments jeunes, tendres et délicats, interprétés dans une forme simple, voilà pour les deux premières parties du volume, intitulées : *Amours et Fantaisies.* Nous regrettons seulement de ne pas sentir assez souvent avec l'auteur. La troisième partie : *Patrie,* est plus forte. Il y a là de la virilité et de l'entrain, de belles aspirations, mêlées de temps à autre,

d'une note gracieuse et coquette. Le vers est plein ; on s'aperçoit que le poète n'ignore pas certains raffinements de rime. Nous signalerons comme une fantaisie ingénieuse et charmante le tout petit morceau de la deuxième partie, intitulé : *Conte jeune*. C'est ravissant. La forme, en général, est bonne, sans avoir rien de personnel ni de particulièrement distinctif.

12. — Se plaçant à un point de vue moral, M. de Rouvray, intitule : *Sans alliage,* la réunion de ses pensées poétiques. Ce serait trop de dire que ce livre est un livre d'or ; mais certainement le métal est pur et sans alliage. Partout de nobles sentiments, des idées fortifiantes, des conceptions hautement philosophiques. On s'y attendait, dès le début, en lisant la dédicace courte et belle :

Dans le pays des rêves est-il douce chimère
Qui vaille ce trésor de la réalité,
Le foyer maternel saintement abrité ?
— Ce livre est tout mon cœur et je l'offre à ma mère.

La langue est correcte, la versification sans défauts, quoique dénuée d'un cachet spécial. Alexandrins ou vers de huit pieds en strophes de quatre vers ; on ne sort guère de ces rythmes. Sont dignes d'être mentionnés élogieusement : *Papillon*, *la Maison, les Roses*, *les Enfants* (une fantaisie spirituelle) : *Toujours-Jamais; le Jardin* (un charmant souvenir d'enfance), *Mon chien,* et *l'Épée et la Plume,* où l'on trouve cette fière strophe :

Si le monde n'a plus d'assez puissante enclume
Pour forger de nouveau quelque glaive fameux,
Il reste aux cœurs vaillants la parole et la plume :
Soyons les chevaliers, et combattons comme eux !

13. — Les livres incomparables connus sous le nom générique de la Bible comprennent tous les genres de poésie, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle et à l'apologue. Après tant d'écrivains, de poètes célèbres ou demeurés inconnus, M. J. Beauverie a voulu aussi puiser à la source sacrée, et demander aux récits de l'Ancien et du Nouveau Testament des sujets inspirateurs pour le seul charme de traduire en vers des impressions vivement ressenties au cours d'une étude incessante. Dès l'âge de sept ou huit ans, nous raconte-t-il, le hasard faisait tomber entre ses mains une sorte de cantique ou de complainte : *Joseph vendu par ses frères.* Il lut avec une curiosité d'enfant, et il y prit plaisir. Longtemps après, il n'avait pas oublié cette pièce naïve, dont il ignorait l'auteur, lorsqu'il la découvrit chez un bouquiniste de la rue Gasparin, à Lyon, dans un volume à cinq sous : *l'Ancien et le Nouveau Testament en cantiques, avec le fruit que l'on en doit tirer,* par l'abbé Pellegrin. Une autre fois, c'était une imitation de la parabole de *l'Enfant prodigue*, qui l'avait frappé, qu'il rechercha vainement, et dont il eut alors la fantaisie de réveiller

l'impression. L'idée lui vint de combler cette lacune de sa mémoire, en recomposant de sa propre inspiration l'évangélique parabole. Les encouragements que cet essai valurent à M. J. Beauverie l'engagèrent à traiter d'autres sujets bibliques, et de ces compositions successives sortit enfin un volume très compact et tout à fait digne d'intérêt. Il y a trois styles principaux dans l'Écriture : le style historique tel que celui de la *Genèse,* du *Deutéronome,* de *Job,* etc.; la poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les psaumes, dans les prophètes et dans les traités moraux; le style évangélique. M. Beauverie a eu la sage prudence de ne pas se heurter à la sublimité des psaumes qui a été l'écueil de tous les traducteurs, dont la majestueuse tranquillité ne peut être rendue que bien difficilement par les plus grands maîtres, et qui désespérait le génie de Racine. Il a choisi de préférence les histoires de l'Écriture sainte, où les faits sont racontés le plus clairement qu'il est possible, sans mélange de raisonnements, et qui portent d'abord l'action sous les yeux par une narration vive. Il débute presque aux origines du monde, avec l'épisode épique de la Tour de Babel, lorsque les peuplades réunies sous l'autorité de Nemrod, le premier des conquérants, dressèrent contre le ciel leurs vains amoncellements de pierres, de colonnes et d'étages, bientôt disjoints et renversés au souffle de la colère divine. Il nous montre tour à tour Agar et son fils Ismaël, traînant leurs pieds endoloris à travers les sables brûlants du désert; la fille de Jephté pleurant sur la montagne sa jeunesse et sa virginité promises en sacrifice; Samson le belliqueux, le puissant, livrant à Dalila sa force et le secret de sa force ; le *Lévite d'Éphraïm*, criant vengeance contre Guiba, la nouvelle Sodome, la cité perdue de vices et de débauches, armant contre Benjamin les bataillons nombreux d'Israël; Ruth glanant dans les champs de Booz; la pythonisse d'Endor évoquant, au désir de Saül, l'ombre irritée de Samuel; Abigaïl, la femme sage et prudente, allant avec ses serviteurs au-devant de David, son roi et son futur époux; puis les traditions à jamais mémorables de Tobie, de Job, de Suzanne, de Balthazar; enfin les apologues simples, familiers, sublimes, où Jésus-Christ, maître de sa doctrine, la distribuait tranquillement, sans nul effort, parlant du royaume et de la gloire céleste comme de la maison de son Père. Les *Poèmes bibliques* de M. Beauverie trahissent des négligences, des faiblesses, des inégalités de ton; on y voit par instants des inversions et des tournures un peu vieillotes. L'ensemble se tient bien, et toute page en est facile à lire, parce que l'expression est claire comme le sujet nourri.

14. — Le 18 novembre 1875, M. Legouvé lisait, avec sa parfaite diction, dans la séance publique de l'Académie française, les vers du lauréat qui avait remporté le prix de poésie : de beaux vers. Et des applaudissements répétés accompagnaient les dernières paroles de cet

éloge de Livingstone, qui n'était pas seulement un digne panégyrique du savant et de l'apôtre mourant pour la science, pour sa foi, pour son pays, mais encore une noble invocation aux sentiments généreux qui créent les grands hommes de bien. Le poète s'appelait Émile Guiard. Il avait vingt-deux ans, et était le neveu d'Émile Augier. Débuts heureux, débuts précoces, et qui semblaient remplis de promesses. Il entrait dans la vie avec un sourire radieux. Dès ce moment, son imagination se nourrit de projets de pièces, qui ne devaient pas tous mûrir. Le théâtre était le but de ses ambitions, le foyer désiré de sa vie littéraire. Trop jeune pour avoir l'expérience du monde, et n'osant pas encore hasarder une grande comédie de mœurs, il comptait débuter par un petit acte destiné au Théâtre-Français. Sur un thème léger, il broda des vers souples et spirituels. *Volte-face* annonçait un bon élève de Molière, de Regnard et d'Augier. Guiard eut, quelque temps après, un second succès, avec le monologue de *la Mouche*. Mais ce n'avait été pour lui que simple amusement de passage. Il voulait élargir son horizon. Un grand sujet se développa sous sa plume. Ce fut une pièce en trois actes et en vers intitulée : *Mon fils*. Peinture saisissante, rappelant la donnée d'un roman célèbre de Balzac (*Un Ménage de garçon*), d'une mère sacrifiant tout à l'un de ses fils, le moindre des hommes par la valeur morale.

Un être défaillant, incomplet et troublé,

et méconnaissant l'autre, qui, plein de vaillance et de vertu, se dévoue pour cette mère. Jouée à l'Odéon, le 3 mars 1882, l'ouvrage eut un beau succès. Au dernier acte, à l'instant où Camille offre de préférence ses biens et sa main à Pierre le laboureur, la salle eut un mouvement d'ovation. Cependant, quelle qu'eût été la fortune de cette œuvre, écrite dans le style de l'ancienne comédie, Guiard avait senti avec tristesse qu'il n'était plus dans le mouvement littéraire, qui, à la fois brutal et raffiné, emportait alors les esprits. Il ne se remit à la tâche qu'avec hésitation, incertitude, défiance de lui-même. Ce n'est qu'avec peine et lenteur que sortirent encore de sa plume : *Feu de paille*, joué un soir de lundi classique, à l'Odéon, en 1885, et deux autres pièces inédites. Atteint, au mois d'octobre 1887, d'une bronchite aiguë, sa maladie prit tout à coup un caractère alarmant. Sa vie était déjà finie pour l'art, ses jours étaient comptés. « Le 1er février de l'année suivante, dit M. René Vallery-Radot, il se leva pour la dernière fois. Entouré de sa mère et de son frère, il regarda de sa fenêtre ce soleil qui ne pouvait plus le réchauffer. Il dut se recoucher, en proie à une vive souffrance. Craignant de se trahir par un excès de tendresse, qui n'eût fait qu'augmenter le désespoir des adieux, il se raidit contre son émotion. « Mes pauvres amis! » disait-il à sa mère et à son frère. Puis, croisant les

bras, comme pour regarder la mort en face, il laissa retomber sa tête sur son oreiller et expira. Il avait trente-six ans. » Ses amis, Paul et Gustave Ollendorff, Paul et Gaston Fournier, Vallery-Radot, Alfred Bramtôt, ont réuni, dans un recueil posthume, quelques-unes des compositions fugitives de ce sympathique poète, enlevé si prématurément. La pièce principale du livre est ce monologue de *la Mouche,* auquel nous faisions allusion tout à l'heure, un modèle du genre, pendant assez longtemps populaire et que tout le monde répétait sans s'inquiéter du nom de l'auteur. C'est l'histoire plaisante d'un mariage manqué par un accident le plus imprévu, le plus futile du monde. Les visites étaient finies, les corvées terminées ; on était en présence du maire. Après six mois de cour pressante où l'on avait (avec combien d'efforts!) soigneusement dissimulé ses goûts, son caractère, ses défauts intimes, il ne s'en fallait que d'un mot et d'une signature.

J'arrivais au Paradis sur terre,
Le bonheur en ménage ; une femme en tout point
Parfaite ; de la grâce, un aimable embonpoint,
Une femme de choix, simple s'il en est une ;
Je l'aimais ; elle avait une grosse fortune :
C'était un excellent mariage d'amour...

Mais une mouche était là! d'un bruissement de son aile, l'insecte perfide va renverser tout l'édifice. Une mouche obstinée, cruelle, irritante, revenant sans cesse sur le front, sur le nez, dans le cou du héros de la fête, ou se promenant autour de son visage par une audacieuse bravade. Quoi! ce maudit insecte! Sa patience est à bout ; il lui faut une vengeance ; en effet, il lance sa main à l'aventure pour attraper la mouche, et, de cette main malheureuse, attrape violemment la future !

Le beau-père, sur moi, s'élance, hors de lui.
« Une mouche, lui dis-je, une mouche »... Ah! bien, oui!
L'impétueux vieillard, d'une voix énergique :
« Battre ma fille ! » Il prend l'aventure au tragique ;
Tout autre qu'un beau-père en aurait plutôt ri ;
Cinq minutes de plus, et j'étais son mari :
Si j'avais dû la battre un jour en conscience,
Cinq minutes encor j'aurais pris patience.
Point de raisonnements! Il m'appréhende au corps,
Me fait faire deux tours, et me voilà dehors.
Manqué!

Ce monologue, écrit en verts pimpants et comiques, est simplement parfait. Émile Guiard avait un talent classique, sobre et sain. Il excellait à adapter le mot le plus précis à la pensée la plus nette.

15. — Le Parnasse breton mérite de compter au nombre des publications collectives les plus importantes qui aient vu le jour depuis longtemps. MM. Louis Tiercelin et Guy Ropartz n'ont pas réuni dans leur recueil moins de quatre-vingt-seize noms de poètes bretons

aujourd'hui vivants. A la plupart de ces noms on reconnaît aussitôt l'origine et la marque d'identité : ils sont bien les descendants de Gwion et de Gwenc'hlan, ces Audren de Kerdrel, Olivier de Gourcuff, Le Goff et Le Goffic, ces Yves de Trebessan, Le Braz, Le Coz et Kerinou, qui chantent aujourd'hui les chansons d'autrefois. Quel plus magnifique témoignage pouvait être donné de la persistance de l'idéalisme qui est le trait caractéristique de la race armoricaine? Le ciel chargé de nuages, la mer, les landes, l'horizon mélancolique, tout incline en ce pays les âmes à songer, les esprits à se répandre en effusions tendres et harmonieuses. — « Les couplets, a dit Émile Souvestre, se répondent de roche en roche; les vers voltigent dans l'air comme les insectes du soir; le vent vous les fouette au visage par bouffées, avec les parfums du blé noir et du serpolet. » Une centaine de bardes, dans une seule province, pensant et s'exprimant en même temps! La moisson était facile et la gerbe devait être riche, cette gerbe brillante où MM. Tiercelin et Ropartz ont eux-mêmes glissé leur épi. Parmi tant de fleurs élégantes ou sauvages, nous voudrions cueillir à chaque page. Nous aimerions à citer : *la Mort de Léonard,* de M. Olivier de Gourcuff, un fin lettré; *les Cloches,* de M. Édouard Beaufils; *Mors, vita,* de M. Henri Bernès; *les Ancêtres,* de M. Frédéric Blin; *l'Écriture du mort,* de M. Dominique Caillé; *Un Vieux Bohème,* de M. Henri Droniou; *les Bretons têtus,* de M. Léon Durocher; les strophes gracieuses de Mme Sophie Hue; *A une payse,* de M. Anatole Le Braz; *Mon nom,* de M. Jérôme Le Goff; *Confidence,* de M. Charles Le Goffic; *la Coupe,* de M. Léon Levrault; *Breiz-Izelle,* par M. François-Marie Luzel; *le Vieux Mobilier,* de M. Alexis Rouault; *la Ballade de la Fileuse,* de M. Eugène Le Mouel; *Syndorix, le barde de Penmarc'h,* par Mme Auguste Penquer; *les Roses effeuillées,* de M. Tiercelin... Mais, puisqu'il faut se borner, contentons-nous de relire cette belle invocation de M. Frédéric Plessis à la Bretagne, — la terre du rêve et de la nostalgie :

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,
Ce n'est pas seulement la grâce avec la force,
Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce
Des chênes et la molle épaisseur des taillis,

Ni qu'au brusque tournant d'une côte sauvage
S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur,
Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur,
Pende au versant d'un mont que le soleil ravage.

Ce n'est pas l'Atlantique et ton ciel tempéré,
Les chemins creux courant sous un talus doré,
Les vergers clos d'épine et qu'empourpre la pomme;

C'est que, sur ta falaise ou ta grève souvent,
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,
J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme.

L'amour de la terre natale, le sens mystique de la nature, l'enthou-

siasme pieux, la religion de l'honneur et l'espérance obstinée : à ces caractères communs se reconnaissent ces poètes de la même famille. La langue a changé. Les aspirations traditionnelles sont restées les mêmes, à travers les âges. Et ceux qui viendront demain, sans doute, tiendront encore la main à ceux qui passent.

16-23. — Aux divers ouvrages que nous venons d'analyser nous ajouterons, en post-scriptum, le signalement pur et simple de quelques dernières publications : *Garcia Moreno,* drame en cinq actes et en vers, qui continue la série des pièces chrétiennes estimées du R. P. Henri Tricard; *Vercingétorix,* un drame historique en prose, par M. G. Trachon; une piécette anonyme, *Saint-Raphaël,* mentionnée au concours des jeux floraux, le 3 juin 1886; *Pierre et Madeleine,* une gracieuse idylle par Mme Paule-Marie ; une ode, par M. Auguste Nicot, célébrant le quatrième anniversaire de la réunion à la France de la Provence, *provincia provinciarum;* deux opuscules assez faibles de M. Alexandre Huré, relatifs à la trahison de Bazaine et à la mort dramatique de l'archiduc Rodolphe, fils de l'empereur d'Autriche ; et deux curieux volumes de M. Paul Verlaine, *Sagesse* et *Parallèlement,* qui feront l'objet d'une étude spéciale dans notre plus prochain compte rendu. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas de géographie générale,* avec notes statistiques, historiques et géographiques, par le colonel NIOX, professeur à l'École supérieure de guerre : 8e, 9e et 10e livr. Paris, Ch. Delagrave, 5 fr. la livr. — 2. *Atlas de géographie moderne,* par F. SCHRADER, F. PRUDENT, chef de bataillon du génie, et E. ANTHOINE, ingénieur chef du service de la carte de France. 1re livr. Paris, Hachette, 1889, 1 fr. — 3. *Les Missions catholiques dans l'Indo-Chine française,* carte dressée par ADRIEN LAUNAY, de la Société des Missions étrangères, gravée par Hausermann, 1889. — 4. *Colonisation à travers les principaux peuples anciens et modernes,* par le docteur JULES ROUQUETTE. Paris, Ch. Bayle, 1889, in-12 de 321 p., 3 fr. 50. — 5. *Géographie physique, historique, ethnographique, politique et économique de l'Europe,* par l'abbé DUPONT. Cours supérieur, classe de troisième. Paris, Poussielgue, 1889, in-12 de 272 p., orné de nomb. cartes, 3 fr. 50. — 6. *Géographie économique de l'Europe,* par MARCEL DUBOIS, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Masson, s. d., in-12 de 688 p., cartonné, 4 fr. 50. — 7. *États et Nations de l'Europe. Autour de la France,* par P. VIDAL-LABLACHE, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, Ch. Delagrave, 1889, in-12 de 567 p., 4 fr. — 8. *Mélanges,* par le comte PYRENT DE LA PRADE. *VIII, Espagne, Maroc ; IX, Portugal, Espagne.* Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, 2 vol. in-8 de 120 et 140 p., 2 fr. 50 le vol. — 9. *Chez les Bulgares,* par LÉON HUGONNET. Paris, Savine, 1888, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 10. *Relation d'un voyage en Terre-Sainte,* par l'abbé C***, missionnaire apostolique. Paris, G. Picquoin, 1889, in-12 de 190 p., 1 fr. — 11. *En Palestine,* par le baron JEHAN DE WITTE. Paris, Chapelliez, 1889, in-12 de 414 p., orné d'un portrait, 3 fr. 50. — 12. *L'Asie.* 1re partie : *Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran.* Choix de lectures de géographie, accompagné de résumés, d'analyses, de notices historiques, de notes explicatives et bibliographiques, par L. LANIER, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Janson-de-Sailly et à l'École des hautes études commerciales. Paris, E. Belin, 1889, in-12 de 617 p., orné de 50 grav., 9 cartes en couleur et 40 cartes intercalées, 4 fr. — 13. *Excursion au Turkestan et sur la frontière russo-afghane,* par le comte DE CHOLET, lieutenant au 76e régiment d'infanterie. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 280 p.,

orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 14. *Siam et les Siamois*, par l'abbé Similien Chevillard, ancien missionnaire apostolique. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Empire d'Annam et le Peuple annamite. Aperçu sur la géographie, les productions, l'industrie, les mœurs et les coutumes de l'Annam*, publié sous les auspices de l'Administration des colonies, annoté et mis à jour par J. Silvestre, administrateur principal en Cochinchine. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de 380 p., orné d'une carte hors texte, 3 fr. 50. — 16. *En Algérie. Une Excursion dans le département d'Alger*, par Camille Viré. Paris, Ch. Bayle, 1889, petit in-18 de 207 p., 0 fr. 65. — 17. *En Tunisie. Le Golfe de Gabès en 1888*, par Jean Servonnet et le docteur Fernand Laffite. Paris, Challamel, 1889, gr. in-12 de 434 p., orné de 4 cartes et 12 pl., 4 fr. — 18. *Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale*, par le général Faidherbe, de l'Institut. Paris, Hachette, 1889, in-8 de 501 p., orné de 21 grav. et 5 cartes ou pl., 10 fr. — 19. *Cinq Ans de séjour au Soudan français*, par Eugène Béchet. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 270 p., accompagné d'une carte, 3 fr. 50. — 20. *Les Pionniers de la France dans l'Afrique occidentale*, par Ch. Haurigot. Paris, Challamel, 1888, in-12 de 169 p., 2 fr. — 21. *La Guinée supérieure et ses Missions. Etude géographique, sociale et religieuse des contrées évangélisées par les missionnaires de la Société des missions africaines de Lyon*, par J. Teilhard de Chardin. Tours, A. Cattier; Paris, Bloud et Barral, 1889, in-8 de 237 p., orné de plusieurs grav., 1 fr. 70. — 22. *Le Congo français du Gabon à Brazzaville*, par Léon Guiral. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 322 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 23. *Stanley, sa vie, ses aventures et ses voyages*, par Adolphe Burdo. Paris, Librairie illustrée, s. d., gr. in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 24. *Acadie, Nouvelle-Écosse. Un Pèlerinage au pays d'Evangéline*, par l'abbé H.-R. Casgrain (ouvrage couronné par l'Académie française). Paris, Léopold Cerf, 1889, in-12 de 404 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 25. *La Vie et les Mœurs à la Plata*, par Émile Daireaux. 2e édition, revue et augmentée. Paris, Hachette, 1889, 2 vol. in-8 de xii-432-475 p., ornés de 48 illustr. hors texte, 15 fr. — 26. *Les Peuples étranges de l'Amérique du sud*, par V. Tissot et C. Améro. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 224 p., orné de nombreuses grav., 1 fr. 50. — 27. *En Océanie*, par Aylic Marin; préface par E. Verconsin. Paris, Ch. Bayle, 1888, petit in-18 de 223 p., orné de grav., 0 fr. 65. — 28. *Iles Samoa. Notes pour servir à une monographie de cet archipel*, par A. Marques. Lisbonne, Impr. nationale, 1889, in-8 de 158 p., orné d'une carte. — 29. *Autour du monde. Voyage d'un petit Algérien*, par E. Dupuis. Paris, Delagrave, 1889, in-12 cartonné de 356 p., orné de plus de 200 vignettes, 1 fr. 50.

1. — La publication du bel atlas du colonel Niox avance rapidement; depuis notre dernier compte rendu semestriel, trois livraisons ont paru : 8e, Italie, Iles Britanniques, Méditerranée ; 9e, Suisse, Russie, Suède et Norvège, Océanie ; 10e, Amérique du sud, populations de l'Europe centrale et de la péninsule des Balkans. Le total des cartes en vente est de trente, et il n'en reste plus que deux à publier, soit une livraison. Les nouvelles cartes ne sont pas inférieures aux premières ; celle du bassin de la Méditerranée est remarquable par sa clarté ; sans paraître chargée, elle donne beaucoup de détails, notamment les lignes de paquebot et les itinéraires des principaux explorateurs de l'Afrique septentrionale. La carte de l'Océanie est aussi très nettement dessinée ; de nombreux cartons donnent à plus grande échelle la figure des principales îles ; on pourra regretter que les couleurs distinctives des possessions anglaises et françaises ne soient pas mieux tranchées, car on les confond facilement le soir, à la lumière.

2. — La maison Hachette s'est décidée à publier un atlas manuel pour faire attendre plus patiemment le grand atlas universel édité sous

le nom du vénéré Vivien de Saint-Martin, lequel en est toujours au même point. Les noms des principaux collaborateurs de cette nouvelle publication en garantissent la valeur ; elle ne comprendra pas moins de soixante-quatre cartes en couleur accompagnées de textes géographiques, statistiques et ethnographiques, avec figures, diagrammes, etc. Le prix de chaque livraison est fixé à 1 fr. ; celui de l'atlas complet sera de 20 fr., et relié, 25 ; c'est d'un bon marché surprenant. La livraison parue comprend : les Iles Britanniques, la Suisse et l'empire russe. Le format équivaut à la moitié seulement de celui de l'atlas Niox, ce qui constitue pour ce dernier un avantage considérable ; mais, par contre, la disposition adoptée par la maison Hachette pour les notices est plus ingénieuse en ce qu'elle s'adapte mieux au format des cartes. La gravure de ce dernier atlas est plus soignée ; mais la lecture en est plus difficile à cause de la quantité de détails par rapport au format. Il y a lieu de regretter que les auteurs de l'atlas Hachette ne se soient pas attachés, comme le colonel Niox l'a fait, à reproduire exactement, pour les noms propres, l'orthographe adoptée dans le pays d'origine. Il serait bon d'habituer les Français, surtout les jeunes gens, à écrire Bern au lieu de Berne, Freiburg au lieu de Fribourg, Luzern au lieu de Lucerne, Solothurn au lieu de Soleure, Basel au lieu de Bâle. Cette réforme très opportune n'est pas adoptée aussi franchement dans l'atlas Hachette que dans l'autre. On le voit, chacune de ces publications a ses avantages et ses défauts relatifs ; mais, l'important à nos yeux, c'est qu'ils tendent l'un et l'autre à supplanter en France les atlas étrangers dont nous avons été trop longtemps tributaires.

3. — A propos des dernières productions de la cartographie française, signalons la belle carte des missions catholiques dans l'Indo-Chine, dressée par M. l'abbé Adrien Launay, d'après les documents officiels et les renseignements des missionnaires. Les évêchés, les résidences de missionnaires, les petites chrétientés, sont marqués en lettres rouges. L'auteur donne en légende le recensement des populations chrétiennes qui ne s'élèvent pas à moins de cinq cent soixante-neuf mille neuf cent dix-huit âmes dans les seules possessions françaises. Il est facile de voir, à première inspection de la carte, que les chrétientés sont disséminées un peu partout, mais avec une prédominence marquée en faveur du Tonkin.

4. — « Les colonies dissemblables ne sauraient vivre et être administrées identiquement, » tel est le principe très juste que M. le Dr Rouquette a placé comme épigraphe sur la couverture de son livre. Il faut, en effet, varier les principes de colonisation suivant les conditions physiques et ethnographiques des pays qu'on veut exploiter. C'est d'après cette règle de bon sens que l'auteur apprécie les divers

systèmes mis en œuvre depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : les plus parfaits lui semblent être ceux des Romains et de Richelieu ; par contre, il se montre d'une sévérité outrée pour l'Angleterre qu'il accuse d'abrutir par l'alcoolisme les peuples qu'elle opprime. Dans les théories trop générales qu'il admet, l'erreur coudoie souvent la vérité : c'est avec raison qu'il reproche à l'instruction obligatoire de produire des déclassés; il fait également acte de justice en reconnaissant « qu'il entrait dans les principes de l'ancienne monarchie française de tabler, autant que possible, sur l'initiative individuelle ou collective des citoyens; tandis que les gouvernements issus de la constitution de l'an VIII ont, au contraire, pour maxime politique de se substituer au public et d'agir, à son sujet, comme s'il était absolument incapable de quoi que ce fût. » Mais on ne peut laisser passer sans protestation des aphorismes tels que ceux-ci : « l'islamisme est moins ennemi du progrès que le christianisme » ..... « les démocraties ne multiplient pas dans l'État les fonctions publiques. » C'est encore une forte illusion de se figurer, après tant d'essais infructueux, que la déportation dans les colonies peut régénérer les criminels. Médecin en chef de l'hôpital de Bône, M. le Dr Rouquette traite avec une compétence indiscutable les questions spéciales à l'Algérie ; il a raison d'établir une distinction entre la race arabe et la race berbère et de dire que cette dernière seule est assimilable ; mais ne va-t-il pas un peu loin en demandant la transformation absolue des provinces algériennes en départements français avec suppression du gouverneur général? A signaler une grosse erreur matérielle : le docteur attribue à l'Allemagne toute la zone de l'Afrique orientale comprise entre le cap Guardafui et le Zambèze, oubliant que l'Angleterre s'y est réservé une part qui n'est pas précisément négligeable. Et quel besoin avait-il de manifester son impiété en désignant Notre-Seigneur Jésus-Christ sous cette grotesque appellation : « le philosophe Jésus? » L'acclimatation des Européens dans les pays chauds est traitée avec une autorité indiscutable; mais pourquoi faire suivre cette excellente étude d'une dissertation sur l'utilité du fractionnement de la majorité républicaine en plusieurs partis! Ce hors-d'œuvre inattendu n'a d'autre raison d'être que d'amener une profession de foi radicale et socialiste. En somme, le livre du Dr Rouquette est une œuvre inégale et quelque peu incohérente, où l'on trouve à prendre et beaucoup à laisser.

5. — Le volume de M. l'abbé Dupont sur la géographie de l'Europe peut être recommandé sans réserve pour l'enseignement. Conforme aux programmes officiels de 1885 et 1886, il correspond à la classe de troisième et à la cinquième année de l'enseignement spécial secondaire. La méthode suivie est excellente : après un aperçu général sur la géographie physique de l'Europe, viennent les descriptions détail-

lées des divers états. Dans les dernières pages, on trouve un résumé comparatif faisant ressortir les densités de population, les races, les langues, les religions, les forces militaires, les richesses agricoles, industrielles et commerciales, enfin le rôle économique et les tendances politiques des grandes nations. L'esprit de cet ouvrage est nettement catholique et monarchique; l'action de la franc-maçonnerie juive y est énergiquement stigmatisée et l'auteur met très bien en relief l'influence néfaste de la Révolution française sur la situation politique et même économique de l'Europe en général et de la France en particulier. De nombreuses cartes intercalées dans le texte placent sous les yeux de l'élève les principaux traits géographiques des divers pays; à la fin du volume on trouve six bonnes cartes en couleur donnant : l'Europe climatologique, la répartition des principaux produits agricoles de l'Europe, l'orographie de l'Europe centrale, la distribution ethnographique de l'Autriche-Hongrie, celle de l'Europe orientale et celle de l'Europe en général. La reliure en toile qui enveloppe cet excellent volume est très élégante.

6. — M. Marcel Dubois écrit aussi pour l'enseignement ; mais, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer à l'occasion de sa *Géographie économique de la France,* parue il y a deux ans, ses livres peuvent être lus avec plaisir et profit par tout le monde. Il se garde des théories absolues et des formules mathématiques, véritables lits de Procuste, qui ne tiennent compte ni des temps, ni des milieux. La vérité ne peut se dégager des luttes stériles entre libre-échangistes et protectionnistes absolus; on ne la trouvera que dans une judicieuse adaptation des lois, aux besoins et aux ressources du pays; telle était la politique de nos ancêtres. L'auteur pencherait, d'ailleurs, de préférence, vers le régime de la protection, qu'il considère comme une utile sauvegarde pour le travail national. Citons une remarque très fine de son introduction : « Il est curieux de constater que les hommes les plus *matérialistes* en philosophie et en religion sont précisément ceux qui ne tiennent aucun compte de la matière dans leurs combinaisons sociales et politiques, qui parlent le plus de principes, qui excommunient leurs adversaires avec le plus de conviction ou du moins de dogmatisme. » Pour M. Dubois, la géographie physique doit être la base de l'économie sociale; c'est elle qui exerce l'influence dominante sur les relations économiques. Aussi commence-t-il toujours par indiquer les traits saillants de la configuration du sol. Puis il examine successivement les divers États de l'Europe au triple point de vue du développement agricole, industriel et commercial. Trois surtout lui paraissent dignes d'attention : l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie. De la première il dépeint avec une réelle éloquence la prodigieuse puissance productive; il montre clairement l'intérêt qui la pousse à se faire l'apôtre du libre-

échange et d'y entraîner ses voisins, moins bien outillés pour la lutte industrielle. L'Allemand déploie aussi de remarquables qualités dans le développement de l'agriculture et de l'élevage sur un sol généralement ingrat; son habileté commerciale est incontestable, mais sa tendance actuelle vers les idées protectionnistes sera nuisible à son commerce; l'auteur croit peu à la durée de la prospérité de l'empire germanique. Par contre, la Russie a devant elle un magnifique avenir : son agriculture et son industrie sont encore fort arriérés, mais les progrès réalisés dans les dernières années sont surprenants et l'Asie entière offre à cette nation des débouchés et des champs d'exploitation presque illimités; le système protectionniste est tout indiqué pour cet État qu'aucun intérêt ne lie à l'Europe occidentale. On ne saurait trop recommander cet intéressant ouvrage aux jeunes gens qui se destinent soit aux professions industrielles ou commerciales soit aux carrières administratives.

7. — Le livre de M. Vidal Lablache n'est autre chose qu'un cours de géographie d'après un plan tout à fait nouveau. Comme les précédents il est basé sur la description des traits physiques généraux, d'où l'auteur déduit le développement de la population et des ressources de chaque pays, en y ajoutant des considérations philosophiques qui en rendent l'étude attachante et profitable. C'est l'exacte application de la définition moderne de la géographie : la science des rapports de la terre et de ses organes avec l'homme. Au point de vue de la politique et de la religion, M. Vidal-Lablache s'est habilement maintenu dans la neutralité qu'imposent les programmes universitaires ; il en résulte une contrainte pénible qui paralyse ses mouvements et nuit au relief de ses descriptions. C'est ainsi qu'il a dû montrer une très grande réserve dans ses appréciations sur les conséquences résultant pour la ville de Rome de sa situation de capitale du royaume d'Italie. Les mêmes réticences s'imposaient au sujet de la prétendue réforme en Allemagne; cependant il semble que M. Vidal-Lablache laisse transparaître une certaine prédilection pour le personnage de Luther. Ce volume ne s'occupe que des États touchant aux frontières de la France; on conçoit l'intérêt qui s'attache à une étude semi-géographique, semi-historique, où l'ethnographie est traitée très largement et avec une autorité incontestable. Les cartes insérées dans le texte ne sont guère que des croquis sans prétention, mais elles n'en sont pas moins d'une grande utilité.

8. — M. le comte Pyrent de la Prade est pour nous une bonne et ancienne connaissance; il y a trois ans, nous l'avons suivi en Égypte, en Palestine, à Constantinople, et nous sommes heureux de le retrouver comme compagnon de route en Espagne et en Portugal. Ce n'est point un admirateur banal, se laissant prendre aux enthousiasmes de

commande; il a en horreur les hôteliers rapaces, les guides hâbleurs et les fumeurs; mais il aime à conter l'anecdote et ne craint pas d'y mêler quelques grains de bonne gaieté gauloise et même un peu rabelaisienne. Le beau sexe ne le laisse point indifférent, et de toutes les merveilles de la création et de l'art, c'est encore celle qu'il apprécie le plus. Hâtons-nous d'ajouter que ses sentiments sont purs et qu'il se comporte toujours en bon chrétien. Comme d'autres voyageurs non moins orthodoxes, il s'étonne un peu de certaines pratiques de la catholique Espagne et s'indigne des réminiscences païennes et des mascarades carnavalesques qui s'abritent sous le manteau de la religion. Traversant le détroit de Gibraltar, il pousse une pointe vers Tanger, Ceuta, Tétouan; mais le pittoresque de quelques scènes fortement imprégnées de couleur locale ne compense pas à ses yeux l'absence de confortable et la malpropreté qui, au Maroc, martyrisent le voyageur un peu délicat. Le Portugal lui produit meilleure impression que l'Espagne, parce qu'il y trouve le peuple plus travailleur. Naturellement, il énumère avec complaisance les œuvres d'art qu'il rencontre dans les églises et les musées; Tolède a toutes ses préférences parce qu'il y sent revivre la vieille Castille avec ses anciens rois.

9. — C'est en qualité de correspondant du journal *la France* que M. Léon Hugonnet a suivi, dans la péninsule des Balkans, les événements politiques qui l'ont agitée dans ces dernières années. Ses correspondances ayant eu quelques succès, il en a conçu la plus haute idée de son importance. A l'entendre, les journalistes tiennent aujourd'hui tous les fils de la politique européenne et remplacent avantageusement les ambassadeurs. M. Hugonnet avoue, à la vérité, que les reporters étrangers sont supérieurs aux Français, parce que leurs journaux mettent plus de ressources à leur disposition, mais il s'empresse d'ajouter qu'il fait exception à cette règle; aussi, toujours d'après lui, son livre sur la Bulgarie est-il celui qui donne le mieux une vision exacte du pays. Après avoir lu dans la préface cette apologie du livre par l'auteur lui-même, on est un peu surpris du vide des pages qui suivent. Les appréciations sur les opérations militaires entre les Serbes et les Bulgares sont données avec une assurance que se permettrait à peine un militaire de profession. En somme, M. Hugonnet fait assez bon marché de ces deux peuples; il n'apprécie que les Turcs et déclare que l'intérêt de la France est de favoriser le rétablissement de l'hégémonie ottomane dans la péninsule des Balkans; il n'indique pas, il est vrai, comment on pourrait rétablir la santé de l'homme malade, mais citant à ce propos M. Renan, il avoue qu'il ne peut entrer dans une mosquée sans regretter de n'être pas musulman. Au surplus, ses idées sont un peu incohérentes : après s'être montré partisan du protectorat catholique de la France dans le Levant, il af-

firme plus loin que les théâtres et les journaux font plus que les corporations religieuses pour le développement de l'influence française; enfin, et ce dernier trait suffit pour juger l'homme, il attribue les troubles de la Bulgarie à l'action occulte des jésuites!

10. — Les pèlerinages en Terre-Sainte régulièrement organisés, nous valent chaque année plusieurs descriptions nouvelles des Lieux Saints. Il ne faut pas s'en plaindre, car chacun a sa manière personnelle de traiter un sujet que l'on peut considérer comme inépuisable et tous ces livres concourent à l'édification des lecteurs. Le pèlerinage de M. l'abbé C*** est déjà ancien ; il date de l'an 1867, et la relation elle-même en est à sa seconde édition. L'auteur ne cherche pas à faire de l'érudition ; il se borne à rappeler les passages de l'Écriture Sainte qui se rapportent à ses étapes successives. Ce qui donne à ce récit un cachet particulier, c'est que, missionnaire apostolique à l'île Bourbon, le pieux pèlerin suit un itinéraire qui n'est pas ordinaire et dont les étapes sont : les Seychelles, Aden, Suez, le Caire, Alexandrie, sur lesquelles il donne d'amusants détails ; après sa visite aux Lieux Saints, il rentre en France pour y rétablir sa santé ébranlée par le climat des colonies.

11. — Tout autre est le livre de M. de Witte, fils du savant illustre que la France vient de perdre. L'auteur ne se contente pas d'être un catholique convaincu, il est aussi un gentleman et un fin lettré : il cite volontiers la Bible, mais il y joint des réminiscences de Châteaubriand, de Lamartine, de M. Renan lui-même ; il discute leurs textes avec à-propos et se plaît à prendre les deux derniers en défaut. Sans jamais oublier le respect dû aux choses saintes, il égaie volontiers son récit de plaisanteries toujours convenables. Comme celui de M. l'abbé C***, le pèlerinage de M. de Witte est antérieur aux caravanes organisées par M. le vicomte de Damas et les Rév. Pères Assomptionnistes ; aussi est-il plus mouvementé et plus accidenté, d'autant plus qu'il a lieu au mois d'août, c'est-à-dire dans la saison la plus défavorable. A l'aller, le jeune pèlerin passe par l'Égypte, ce qui nous vaut une amusante description d'Alexandrie et du Caire, remise au point d'après les événements récents qui ont modifié la situation de ce pays. En tête de son excellent livre, M. de Witte a placé le portrait du frère Liévin, l'infatigable et savant guide des caravanes de Terre-Sainte. En terminant, l'auteur nous fait savoir qu'il a profité de la circonstance pour visiter le Liban ; espérons que cette seconde partie de son voyage nous vaudra un nouveau volume aussi intéressant que le premier.

12. — M. Lanier poursuit avec une remarquable ténacité l'exécution d'une œuvre qui représente une somme de travail très considérable : c'est une géographie universelle sous forme d'extraits choisis parmi les récits des principaux voyageurs, encadrés et complétés au moyen

de notes d'un caractère plus scientifique. Trois volumes ont paru : Europe, Afrique, Amérique. L'importance de l'Asie a exigé la division en deux volumes, dont le premier seul est publié. Il en reste encore trois à terminer : le second de l'Asie, un pour l'Océanie et les régions polaires, un pour la France. La méthode adoptée par le savant professeur est excellente : elle joint le pittoresque au sérieux, instruit en amusant, et relègue dans des notes spéciales les renseignements qui pourraient rebuter le lecteur par leur aridité ; d'excellentes gravures et de nombreuses cartes ajoutent à l'attrait de l'ouvrage. Mais, pour que cette méthode pût remplir son but, il faudrait donner à la partie descriptive une importance largement prépondérante et diminuer le plus possible les documents purement géographiques, statistiques et historiques. C'est bien ce que l'auteur a fait avec succès dans ses premiers volumes ; mais il semble maintenant s'en écarter et se laisse déborder par l'abondance des matières ; les notes, composées en petits caractères et, par suite, fatigantes à lire, arrivent à prendre une trop large place. A part cette critique, qui est plutôt un avertissement pour l'avenir, nous ne pouvons que reconnaître une grande valeur à ce volume ; il est irréprochable à tous les points de vue : technique, littéraire, moral et religieux. Les établissements des missionnaires sont cités avec éloges ; il est vrai que, sous prétexte d'impartialité, l'auteur met sur le même rang les fondations de l'Alliance française, qui ont certainement beaucoup moins de mérite.

13. — Comme M. de Witte, M. de Cholet est un de ces touristes amateurs dont les livres sont toujours accueillis avec plaisir parce qu'ils sont sincères et réellement vécus ; on se les assimile facilement, et l'on se figure voyager avec les auteurs. M. de Cholet s'était adjoint un camarade, officier comme lui, pour pénétrer le plus avant possible dans l'Asie centrale ; tous deux ont eu la rare bonne fortune de pouvoir explorer la frontière russo-afghane en compagnie du fameux colonel Alikhanoff, dont la diplomatie asiatique a conquis Merw sans coup férir. Ce pittoresque voyage n'a pas été sans fatigue et sans quelques périls affrontés gaiement. Accueilli par les officiers russes avec la plus grande cordialité, l'auteur n'a pu moins faire que de reconnaître ces bons procédés par des appréciations plus que bienveillantes. Le lecteur sera cependant surpris de trouver une ombre à ce tableau : habitué à considérer Skobeleff comme un héros légendaire, il se laissera difficilement convaincre qu'il faut en rabattre : d'après M. de Cholet, les difficultés du siège de l'oasis de Gheok-Tépé auraient été grossies à plaisir par le général dans un but intéressé. Notre jeune officier ne s'est-il pas laissé influencer inconsciemment par les récriminations jalouses qu'il signale lui-même comme le défaut capital de l'état-major russe en Transcaspie ? Par contre, la personnalité du

général Annenkoff et son œuvre prodigieuse paraissent au-dessus de toute contestation. Au point de vue de la politique russe en Asie centrale, M. de Cholet ne nous apprend rien de nouveau et ses appréciations n'ont rien d'inattendu. Le livre est en somme intéressant, bien écrit, irréprochable au point de vue moral ; il est orné de plusieurs reproductions de photographies et d'une bonne carte de la frontière avec tracé d'itinéraire.

14. — L'ouvrage de M. l'abbé Similien Chevillard sur *Siam et les Siamois* a été honoré d'une médaille d'argent de 1re classe à l'exposition géographique de Nantes en 1886; cette distinction est justifiée par une réelle valeur scientifique. Le style est un peu naïf parfois, mais l'auteur est très versé dans les sciences naturelles et décrit en véritable connaisseur les curieux monuments de la vallée du Mé-Nam. Ses fonctions de missionnaire apostolique lui ont permis d'observer de près l'intéressante race des Thaï qui a joué jadis un grand rôle dans la péninsule indo-chinoise ; c'est d'ailleurs aujourd'hui la seule qui puisse conserver son indépendance tout en se laissant pénétrer peu à peu par la civilisation européenne. Mais, quelque bonne opinion que nous puissions avoir du peuple siamois, nous craignons que M. l'abbé Chevillard, avec son âme d'apôtre, ne l'ait jugé, ainsi que son gouvernement, avec un peu trop d'optimisme. Quoi qu'il en soit, il est pour nous très important de bien les connaître, parce que ce royaume confine à nos possessions indo-chinoises et que l'ambition insatiable des Anglais tend à rendre l'influence britannique prépondérante à Bangkok. *Caveant consules !* Les chapitres où sont décrites les funérailles chez les Siamois intéresseront, malgré quelques détails répugnants ; on s'en dédommagera par la description des pompeuses cérémonies du couronnement du roi actuel auxquelles l'auteur a pu assister par une faveur spéciale. Ce livre, écrit dans un excellent esprit, montre quelles importantes contributions nos missionnaires peuvent apporter à la connaissance de pays rarement visités par les voyageurs français. L'absence de carte se fait vivement sentir.

15. — Nous devons à M. Silvestre, administrateur principal en Cochinchine et professeur à l'École des sciences politiques, la reconstitution et la publication, sous les auspices de l'administration des colonies, d'articles importants parus en 1875 et 1876 dans le *Courrier de Saïgon.* Cette étude très complète de la monarchie annamite avant l'occupation française est l'œuvre de plusieurs collaborateurs anonymes. M. Silvestre l'attribue à des missionnaires catholiques ; « on les reconnaît, dit-il, à la bonne foi avec laquelle les renseignements sont donnés, et aussi aux naïvetés et aux tournures de phrases archaïques qui indiquent des hommes ayant quitté la France depuis de longues années. » On y rencontre des erreurs géographiques d'ancienne

date telles que l'attribution de sources communes au Mé-Kong, au Mé-Nam et à l'Iraouaddy, une exagération manifeste de la population du royaume d'Annam évaluée à quarante millions d'habitants, et cette assertion, au moins originale, qu'il n'est pas besoin d'études spéciales pour faire un bon médecin. Le commentateur, dans une série de notes, qui tiennent au moins la moitié du volume, s'est appliqué à rectifier et à compléter ces renseignements consciencieusement recueillis, mais un peu surannés. Les détails qu'il donne sur l'ethnographie et l'histoire du pays manquent de clarté ; on ne s'explique pas bien l'utilité d'une longue digression sur le Brahmapoutre qui n'a rien à faire avec l'Indo-Chine orientale. Par contre, on lira avec intérêt une note sur les prodigieux trésors accumulés depuis le commencement du siècle dans la citadelle de Hué et qui furent enlevés et dispersés après l'attentat dont le général de Courcy faillit être victime. M. Silvestre est convaincu qu'il eût été facile de les recouvrer presque entièrement avec un peu d'activité et qu'ils eussent suffi pour couvrir tous les frais de l'occupation française. En somme, ce livre est très inégal ; certaines parties sont d'un grand intérêt, surtout pour les personnes qui doivent concourir à l'administration de nos possessions dans l'Extrême Orient. L'esprit en est bon et favorable aux missionnaires. La carte de l'Indo-chine placée à la fin du volume est la reproduction de celle de Mgr Taberd ; elle est un peu confuse.

16. — Le libraire Ch. Bayle a commencé la publication d'une série d'opuscules de vulgarisation sous le titre de *Petite bibliothèque populaire ;* ils ne sont pas d'égale valeur. *En Algérie,* de M. Camille Viré, est déplorable au point de vue religieux, et on y trouve des détails beaucoup trop réalistes pour la jeunesse à propos du développement de la syphilis chez les Arabes. Comme circonstance atténuante, on peut dire que l'auteur est de la classe des libre-penseurs naïfs : dans sa visite à la Trappe de Staouéli, il s'extasie sur la prospérité de l'établissement agricole formant un contraste saisissant avec le costume modeste et la table austère des bons Trappistes, et il se demande où vont les bénéfices réalisés, mais aussitôt il se répond triomphalement : Au général des jésuites, à Rome! Ces insanités de sectaire attardé détonnent dans un ouvrage d'ailleurs bien fait, où les descriptions exactes et colorées abondent, où les appréciations sur l'œuvre colonisatrice de la France sont à la fois justes et patriotiques. Il y aurait bien peu à retrancher dans ce livre pour le rendre excellent : malheureusement, tel qu'il est, on ne saurait le recommander.

17. — Les auteurs du nouvel ouvrage sur la Tunisie, *En Tunisie. Le Golfe de Gabès en 1888,* ne sont pas des voyageurs décrivant à vol d'oiseau un pays à peine entrevu ; il y ont longuement résidé et ont fait une étude approfondie des mœurs indigènes, des problèmes archéologiques

et des questions de colonisation qu'ils traitent avec une réelle compétence. Leur conclusion est celle de tous les écrivains qui connaissent bien la Tunisie : la Régence est un pays de grand avenir ; le protectorat français a déjà beaucoup fait pour en développer les ressources, et il reste beaucoup à faire. MM. Servonnet et Laffitte s'intéressent plus spécialement à l'industrie de la pêche qui occupe beaucoup d'indigènes du littoral et aussi des étrangers, Italiens, Maltais et Grecs ; ils réclament avec instance une réglementation et la surveillance d'un garde-côte. Ils font, entre temps, grand éloge du cardinal Lavigerie et de son clergé, mais ils auraient pu se dispenser de reprocher aux Maltais leur ferveur religieuse et de qualifier aussi sévèrement l'oppression du gouvernement des chevaliers de Malte. Des cartes détaillées indiquent la configuration du golfe de Gabès et des planches très curieuses représentent les engins et les procédés employés par les indigènes pour la pêche des poissons, des éponges et des poulpes.

18. — Lorsque le général Faidherbe signe un livre sur l'Afrique occidentale, la critique ne peut que s'incliner avec respect, lors même que l'œuvre a un peu les allures d'une apologie de l'auteur ; il a bien le droit, après tout, de vanter sa longue administration du Sénégal, le glorieux soldat qui a créé de toutes pièces cette colonie ; jadis, ce n'était qu'un groupe de comptoirs à peine tolérés par les indigènes ; aujourd'hui, grâce à lui, c'est une belle possession territoriale où l'autorité de la France est solidement assise. C'est aussi à lui qu'est due la conception de ce plan grandiose qui recule indéfiniment vers l'est les frontières du Soudan français et tend à relier nos postes du Sénégal et du Niger à l'Algérie et aux établissements du golfe de Guinée. Il ne faut pas oublier que le Sénégal est une colonie d'exploitation et non de peuplement; le travail européen n'y est pas possible; elle n'en est, d'ailleurs, que mieux appropriée à la situation de la France qui n'a pas d'excès de population à envoyer au delà des mers. Pour donner aux possessions de ce genre tout le développement dont elles sont susceptibles, il faut répandre l'instruction dans la race indigène, et ouvrir des voies de communication dans le but de transporter à la côte les produits du sol. Le premier point de ce programme est en bonne voie de réalisation, grâce aux efforts des missionnaires catholiques auxquels l'auteur rend pleine justice, grâce aussi aux subventions de l'Alliance française qui nous inspire moins de confiance. On a également, dans ces derniers temps, entrepris des constructions de routes et de chemins de fer; mais on l'a fait avec une maladresse qui a sérieusement compromis la continuation de ces utiles travaux. En ce qui concerne la voie ferrée du Sénégal au Niger, le gaspillage a été tel que, malgré les adjurations du général Faidherbe, les Chambres ont refusé le vote de nouveaux crédits. L'exemple des Russes et des Améri-

cains qui savent si bien jeter rapidement et à peu de frais, des chemins de fer à travers les vastes déserts inhabités, a été perdu pour nous ; nos ingénieurs ont persisté à vouloir appliquer aux colonies les coûteux procédés de construction usités dans les plaines fertiles et populeuses de la métropole et, pour comble d'impéritie, ils n'ont voulu tenir aucun compte des difficultés climatériques. M. le général Faidherbe traite aussi avec autorité la grave question de l'esclavage ; il établit nettement une distinction entre le servage domestique, fort tolérable en somme et qui ne peut disparaître qu'avec la transformation des mœurs locales, et la chasse à l'homme qu'il faut empêcher par tous les moyens ; il fait des vœux sincères pour que l'entreprise du cardinal Lavigerie aboutisse à un succès complet. En dehors de ces considérations d'un haut intérêt, le gros de l'ouvrage est consacré à l'historique des campagnes successives qui ont amené la complète soumission du bassin du Sénégal et du Soudan occidental. D'excellentes gravures et des cartes suffisantes ornent ce volume digne de figurer dans toutes les bibliothèques sérieuses.

19. — M. E. Béchet est un des rares Français qui aient pu séjourner cinq ans dans le Soudan occidental ; il l'a dû, sans doute, non seulement à une forte constitution, mais surtout à une existence bien réglée. Ce long séjour lui a permis de pénétrer très intimement dans l'existence des noirs ; il s'est pris à les aimer, à les estimer même. Ayant eu l'occasion de rendre d'importants services à quelques-uns d'entre eux, il a pu constater qu'ils sont susceptibles de reconnaissance, quoi qu'en aient dit des observateurs superficiels. Ce qui semble plus surprenant, c'est qu'en les aidant un peu dans les débuts, il ait pu développer chez les nègres qui l'entouraient le goût du travail. Aussi, croit-il fermement que notre colonie du Sénégal peut devenir très productive si ses administrateurs savent utiliser la main-d'œuvre indigène. L'auteur donne beaucoup de détails intéressants sur les mœurs et coutumes de ces populations ; il a soin de prévenir qu'il ne dit pas tout par respect pour ses lecteurs ; mais ses réticences en laissent comprendre assez pour que le livre ne puisse être mis entre les mains de la jeunesse. Sans se donner pour un chrétien bien fervent, M. Béchet manifeste de bons sentiments en racontant comment il enseignait la prière à une petite esclave qu'il avait achetée. En somme, la lecture de cette œuvre de bonne foi ne peut laisser qu'une bonne impression.

20. — C'est un livre de vulgarisation que M. Haurigot a voulu faire en publiant des extraits choisis dans les relations de divers explorateurs français en Afrique, depuis René Caillé jusqu'à Savorgnan de Brazza. Il a reproduit de préférence les passages les plus pittoresques et les plus amusants, en analysant brièvement l'ensemble des découvertes géo-

graphiques. L'avantage de ce procédé est de captiver l'attention des personnes peu habituées aux lectures sérieuses, tout en gravant dans leur esprit la physionomie générale du pays et les traits saillants du caractère des habitants. M. Haurigot l'applique avec intelligence et discernement scientifique ; mais il semble éviter de donner à son œuvre instructive la moindre tendance morale ou religieuse, ce qui cependant lui eût été bien facile. C'est le seul reproche qu'on puisse faire à cet intéressant volume.

21. — Parmi les nombreuses publications consacrées aux héroïques efforts des missionnaires dans le but d'initier les peuples sauvages à la religion et à la vraie civilisation, il en est peu d'aussi intéressantes que celle de M. Teilhard de Chardin. L'auteur ne s'occupe que des régions évangélisées par les Missions africaines de Lyon, c'est-à-dire les côtes du golfe de Benin. Après quelques notions géographiques indispensables pour tracer le cadre du tableau, il décrit les mœurs des indigènes et s'efforce de réhabiliter dans l'esprit des lecteurs leur caractère moral et intellectuel ; mais il se garde d'atténuer les horreurs de l'esclavage et surtout les sanglantes coutumes qui font périr chaque année par milliers les malheureuses victimes des instincts sanguinaires du tyran du Dahomey. M. de Chardin signale très justement l'islamisme comme le plus redoutable obstacle à la régénération de la race nègre, et il conclut par un pressant appel en faveur des missions catholiques qui seules peuvent lutter efficacement contre la barbarie africaine ; il fait remarquer qu'avec des ressources pécuniaires bien plus abondantes, les missions protestantes sont loin de produire des résultats aussi satisfaisants. Cet excellent livre n'est pas sans valeur scientifique ; nous n'avons qu'un reproche à lui faire : dès les premières pages, l'auteur engage son lecteur à consulter une carte d'Afrique ; que ne lui en donne-t-il une des côtes de Guinée, si imparfaite soit-elle ? Ce serait beaucoup plus pratique que de renvoyer à un atlas qu'on n'a pas toujours sous la main. Ajoutons que l'ouvrage se vend au profit de la Société des Missions africaines de Lyon, ce qui nous est un motif de le recommander plus chaleureusement.

22. — M. Léon Guiral est un jeune homme de bonne famille que le goût des aventures et de l'histoire naturelle avait tout d'abord entraîné à s'engager dans la marine. Il n'avait atteint que le modeste grade de quartier-maître de timonerie, lorsqu'il fit partie du personnel de la mission Brazza. Pendant trois ans, de 1880 à 1883, il parcourut les possessions françaises dans l'ouest africain, le cours de l'Ogôoué et le pays de Mokoko (et non Makoko, comme on l'écrit à tort en France). Chemin faisant, il put se livrer à sa passion favorite pour l'entomologie, et recueillit une importante collection d'insectes qu'il offrit au Muséum. Les fatigues et les privations endurées pendant ses voyages

ayant altéré sa santé, il fut renvoyé en France par le docteur Ballay. Mais la terre d'Afrique a des séductions irrésistibles; quand on l'a touchée une fois, on y retourne toujours ; aussitôt rétabli, le jeune explorateur sollicita et obtint une mission officielle. Il partit en 1884 et entreprit de remonter le cours du San-Benito qui se jette dans le golfe de Bénin, à deux cents kilomètres au nord du Gabon, après avoir arrosé des contrées absolument inconnues. C'est là que la fièvre le reprit et qu'il mourut le 25 novembre 1885. M. Künckel d'Herculais, naturaliste distingué, s'est chargé de mettre en ordre et de publier les notes laissées par M. Guiral sur son premier voyage. On y trouve des observations ethnographiques de valeur sur les diverses populations qui s'étendent entre l'Ogôoué et le Congo. Les appréciations sur l'avenir commercial de ces régions ne sont pas optimistes. La partie la plus curieuse est celle où M. Guiral parle des deux grands explorateurs qu'il a connus de près et vus à l'œuvre concurremment : MM. de Brazza et Stanley ; il se montre enthousiaste du premier qui a su lui inspirer une affection et une estime sans bornes ; quant à Stanley, il rend justice à son énergie et à son habileté, sans dissimuler les côtés défectueux de son caractère : la jalousie et la violence. Il parle en bons termes des missionnaires, mais donne sur les mœurs des indigènes quelques détails d'un réalisme un peu choquant. Les gravures sont médiocres ; la carte avec tracé d'itinéraire est très claire.

23. — M. Adolphe Burdo, qui s'est fait connaître par plusieurs explorations en Afrique, a toute la compétence nécessaire pour apprécier l'œuvre considérable de Stanley ; cependant il l'a fait plutôt en vulgarisateur qu'en savant : point de discussions géographiques, à peine quelques indications sommaires sur les découvertes les plus importantes, par contre, beaucoup de mise en scène et un style imagé, d'une lecture facile et agréable. Il montre d'abord le futur explorateur s'embarquant comme mousse pour aller tenter la fortune en Amérique, se faisant adopter par un riche négociant du Nouveau-Monde, combattant alternativement pour le Nord et pour le Sud dans la guerre de Sécession, devenant enseigne de vaisseau dans la marine fédérale, donnant sa démission, se faisant journaliste et parcourant le monde entier en quête de nouvelles à sensation ; puis c'est l'entrevue au Grand Hôtel de Paris avec M. Gordon Bennett, qui l'envoie à la recherche de Livingstone, perdu au centre de l'Afrique, la rencontre avec le vieux voyageur anglais, la fantastique descente du Congo, la fondation d'un immense empire africain sous la souveraineté du roi des Belges, enfin, la dernière campagne au secours d'Emin-Pacha. On conviendra que cette prestigieuse épopée permet de qualifier Stanley le plus grand aventurier qui ait jamais existé, et la plume habile de M. Burdo n'a aucune peine à rendre intéressant le récit de telles aven-

tures. Nous remarquons avec plaisir que l'auteur laisse de côté les plaidoyers en faveur de l'islamisme auxquels il s'était complu dans d'autres de ses ouvrages ; il trouve même des accents indignés pour flétrir l'esclavage et les horribles dévastations dont se rendent coupables les Arabes chasseurs d'hommes. Serait-ce l'aurore d'une conversion ? Dans ce cas, nous la saluons avec une vive satisfaction.

24. — Tout le monde connaît, au moins de réputation, le touchant poème d'Évangéline, où Longfellow met en scène une malheureuse famille acadienne expulsée de sa patrie par de féroces vainqueurs. C'est l'histoire de ces odieuses persécutions infligées par les Anglais à un intéressant petit peuple d'origine française, que trace M. l'abbé Casgrain, dans un volume couronné par l'Académie française en 1885. Il s'agit donc d'une réédition. L'auteur canadien a parcouru les campagnes de l'Acadie et recueilli sur place les traditions encore très vives de ce long martyre de toute une population qui, plutôt que d'apostasier, préféra se laisser déporter et disperser avec des raffinements de cruauté inouïs. Il n'y a peut-être pas dans l'histoire d'autre exemple d'une telle ténacité et d'une aussi horrible perfidie. Les Anglais auront beau s'efforcer de l'effacer, cette tache souillera éternellement leur histoire. Les plus nobles sentiments ont inspiré ce livre, qu'on ne saurait trop répandre; sa lecture convient à tous et sa place est marquée dans toutes les bibliothèques, les plus savantes comme les plus populaires.

25.—Nous avons déjà rendu compte, en mars 1888, de l'important ouvrage de M. E. Daireaux sur *la Vie et les Mœurs à la Plata.* A propos de sa réédition, nous ne pouvons que confirmer nos éloges et nos critiques; nous n'avons rien à en retrancher. Ces deux volumes sont intéressants, très bien écrits, d'une grande valeur scientifique, mais d'un assez mauvais esprit au point de vue religieux.

M. Daireaux, depuis la publication de sa première édition, a fait un nouveau voyage dans la République Argentine, et il y a recueilli des notes sur l'accroissement prodigieux de la richesse publique et de la population. Toutefois, il n'admire pas sans réserves ce rapide développement : on sent sous sa plume quelques réticences; il craint que les spéculateurs n'aillent trop vite et ne préparent quelque catastrophe financière. Il regrette aussi que la société argentine, lancée avec une ardeur fiévreuse dans une voie nouvelle, ne perde son originalité. Toutefois, il espère que la jeune nation franchira triomphalement cette épreuve et saura, sans se laisser étourdir par sa rapide fortune, asseoir solidement son état social sur des bases définitives : son immense territoire offre des ressources presque indéfinies, dont il suffit de tirer parti avec sagesse et discernement.

26. — Avec MM. Tissot et Améro, nous rentrons dans la littérature

de vulgarisation : les deux auteurs, dont nous avons eu occasion de louer d'autres productions, entreprennent cette fois de nous faire connaître les diverses peuplades, les animaux et les productions de l'Amérique du sud, depuis le Nicaragua jusqu'à la Terre de Feu. Ils empruntent leurs descriptions aux voyageurs les plus célèbres. Ce livre, très bien édité par la maison Firmin-Didot, est irréprochable au point de vue moral, et convient très bien pour les distributions de prix, mais on peut lui reprocher une certaine monotonie, malgré le soin qu'ont eu les auteurs d'introduire dans les premiers chapitres les prouesses d'un aventurier espagnol, qui animent un peu le récit.

27. — La *Petite Bibliothèque populaire,* éditée par M. Ch. Bayle, ne mériterait que des éloges si tous ses volumes valaient celui de M. Aylie Marin sur l'Océanie; malheureusement, on a vu qu'il n'en est rien. Le nom de l'auteur est évidemment un pseudonyme sous lequel se cache un officier de la marine française, qui a fait campagne dans l'Océan Pacifique, sur l'aviso le *Manua.* Ainsi que le constate M. Verconsin dans une courte préface, ce qui fait le charme de ce petit livre, c'est « l'émotion toujours vraie, toujours communicative qui s'en dégage; » la science y tient peu de place, mais tout est bien observé, exactement dépeint, d'un sentiment juste et sincère. Les anecdotes humoristiques abondent ; mais alors même qu'il décrit les mœurs faciles des insulaires, l'auteur sait rester décent et respectueux de son lecteur. A diverses reprises, il fait le plus grand éloge du dévouement des missionnaires catholiques, qu'il oppose à la conduite égoïste et hypocrite des ministres protestants de la secte wesleyenne. A signaler le récit d'une mort en mer avec la touchante légende des alcyons, âmes errantes des marins ensevelis dans l'Océan : c'est un pur chef-d'œuvre.

28. — Sous le titre modeste de *Notes*, M. Marques, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne, a publié en français une monographie complète des îles Samoa. On y trouve les documents les plus détaillés sur l'histoire, la géographie et l'ethnographie de cet archipel. Une large place est faite à l'exposé des ardentes compétitions de trois puissantes nations : les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne ; cette dernière semble en ce moment l'emporter sur les deux autres, mais ce n'est pas sans protestation de la part de celles-ci. M. Marques se montre fort hostile à l'Allemagne, dont il condamne la conduite brutale envers la population indigène, l'une des plus intéressantes de la Polynésie. Ce n'est pas le seul point sur lequel nous nous trouvions d'accord avec le sympathique écrivain. Ses jugements au sujet des missions catholiques et protestantes sont absolument conformes à ceux que nous venons de signaler dans l'ouvrage précédent : c'est dire qu'ils sont parfaitement équitables. Le style de ce

livre est d'une correction étonnante chez un auteur étranger. La carte est très complète et d'une grande clarté.

29. — M. Dupuis est l'auteur d'un bon petit livre de lecture classique : *la France en zig-zag;* il a voulu appliquer le même procédé instructif et amusant à la description d'un voyage fantastique autour du monde ; l'intention est bonne, mais nous n'oserions dire que le nouvel ouvrage vaille le premier. La donnée est celle-ci : un jeune Algérien est séparé de sa famille et enlevé par les Touaregs qui le conduisent à Tombouctou, d'où, en s'évadant, il atteint le Sénégal. Il s'embarque pour la Guinée portugaise, gagne par terre le cap de Bonne-Espérance, et s'y embarque de nouveau. Son navire est abordé et coulé dans les parages de Madagascar ; un bâtiment anglais le recueille et le conduit en Australie, d'où il passe dans l'Indoustan; il visite ensuite l'Indo-Chine, la Chine et le Japon, franchit l'Océan Pacifique, aborde à San Francisco, traverse le Canada et rentre en France, puis en Algérie où il retrouve sa famille. Au cours de ce récit très mouvementé, l'auteur profite de toutes les occasions pour décrire les diverses contrées du globe, avec notes explicatives sur l'histoire, la géographie, les sciences physiques et naturelles. Mais, outre les invraisemblances et les naïvetés, on trouve dans ce livre de nombreuses inexactitudes que nous signalons à l'auteur pour qu'il les fasse disparaître d'une nouvelle édition. Il ne faut pas s'imaginer que la route stratégique de Médine, sur le Sénégal, à Bammakou, sur le Niger, soit bordée de beaux arbres comme une route nationale de France ; jamais les capitaines de navires n'ont calculé l'heure du lieu au moyen de cadrans solaires ; Stanley-Pool n'est pas une ville, mais un lac ; ce n'est pas le nom de Dumont d'Urville qui est inscrit sur le monument élevé, près Sidney, à la mémoire de Lapérouse, mais celui de Bougainville, petit-neveu du célèbre navigateur ; la conquête de la Cochinchine est contée d'une manière par trop fantaisiste ; les typhons des mers de Chine ne doivent pas être confondus avec les trombes ; ce n'est pas Fulton, mais le marquis de Jouffroy qui a fait marcher le premier bateau à vapeur ; il ne faut pas écrire « lac Nyanza, » ce dernier mot signifiant lui-même « lac » en langue du pays. Ajoutons que le livre de M. Dupuis est parfait au point de vue de la morale, mais absolument nul au point de vue religieux.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Apologie des Christenthums *auf dem Boden der empirischen Forschung* (*Apologie du christianisme fondée sur la recherche empirique*), par F. DUILHÉ DE SAINT-PROJET, traduit par CARL BRAIG. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1889, in-8 de LXXXVIII-680 p. — Prix : 7 fr. 50.

La traduction d'un livre scientifique français en allemand peut à bon

droit passer pour un événement bibliographique : cet honneur si rare vient d'être rendu à la science chrétienne française dans le célèbre ouvrage du chanoine Duilhé de Saint-Projet. Rien à dire du livre : il est assez connu en France. Le *Polybiblion* en a du reste déjà rendu compte (t. XLIII, p. 418). La traduction paraît aussi élégante que fidèle. Dans une introduction, le traducteur détermine la fonction actuelle de l'apologétique chrétienne : c'est un morceau plein de verve et d'actualité, où la foi, la science et l'art se rapprochent dans une de ces vastes synthèses si chères à l'Allemagne, et qui effraient parfois la légèreté française. Celle-ci n'a rien à voir avec l'hégélianisme : par la méthaphysique elle se rattache à saint Thomas, par l'art à Dante, par la science à la pensée moderne. On la lit avec intérêt, je dirai plus, avec l'émotion que produit une belle œuvre. BERNON.

JURISPRUDENCE

La Constitution américaine et ses Amendements, par LOUIS VOSSION, consul de France à Philadelphie, avec une préface par JOSEPH CHAILEY Paris, Guillaumin, 1889, gr. in-8 de XXIV-74 p. — Prix : 5 fr.

M. Vossion, à l'occasion de la célébration du centenaire de l'adoption par la convention de Philadelphie de la constitution des États-Unis, dont il donne à la fin de ce volume une description faite *de visu* et de sa presque coïncidence avec la célébration du centenaire de 1789 caractérisée précisément par un mouvement presque unanime pour reviser la vingt-cinquième constitution fabriquée depuis lors ; M. Vossion, disions-nous, a eu la bonne pensée de donner au public français une traduction exacte du texte de la constitution et des quinze amendements constitutionnels qui l'ont suivie de 1789 à 1867. Il y a ajouté des commentaires historiques substantiels qui sont nécessaires pour comprendre la portée de ces amendements. M. J. Chailey a fait précéder cette publication d'une étude très brillante sur la constitution des États-Unis et sur les constitutions des quarante-deux États qui composent l'Union. Ces constitutions-là ont été l'objet de modifications successives. M. Chailey trace avec beaucoup d'ampleur et d'exactitude les grandes lignes de cette transformation intime de la constitution américaine. Un fac-similé des signatures apposées au texte original de la convention de Philadelphie, trois portraits en photogravures de Washington, de Franklin et de M. Cleveland, le dernier président des États-Unis, ajoutent à l'intérêt de cette publication qui est imprimée avec beaucoup de soin. C. J.

SCIENCES

Histoire des banques en France, par ALPH. COURTOIS fils, 2e édition. Paris, Guillaumin, in-8 de VII et 375 p. — Prix : 8 fr. 50.

Cet ouvrage, dont la première édition a paru en 1875, méritait d'être réédité. M. Courtois, en effet, unit à des connaissances économiques remarquables la pratique de l'art de la banque, et son exposé historique y gagne naturellement beaucoup en sûreté et en précision. Il débute par l'histoire du système de Law et rectifie quelques erreurs échappées aux historiens précédents. Le célèbre Écossais avait des connaissances fort au-dessus de celles de son temps en matière de finances et d'administration. Les statuts qu'en 1716 il donna à sa *Banque générale,* plus tard rachetée par le gouvernement, ont servi de modèle, soixante-quinze ans après, à la Banque de France. Plusieurs de ses projets eussent pu relever le crédit de l'État ; malheureusement il fut pris, lui aussi, par le vertige du vaste, et son tempérament de joueur obscurcit irréparablement son jugement. La catastrophe eut un tel retentissement que, pendant deux générations, il ne put plus être question de créer une nouvelle banque d'émission, quoique des institutions de ce genre fonctionnassent très bien à Stockolm, à Londres, à Édinbourg, à Vienne, à Copenhague. La France laissait prendre ainsi l'avance à d'autres sur le terrain économique. Une première *Caisse d'Escompte,* en 1767, n'eut qu'une existence éphémère. Turgot eut l'honneur de la relever en 1776. M. Courtois fait l'histoire complète de cette banque et de la destruction du crédit sous la Révolution. Arrivé à la création de la Banque de France, il suit pas à pas l'histoire des diverses banques et des vicissitudes du crédit commercial jusqu'en 1873. A la différence de la plupart des auteurs qui ont traité ce sujet, il ne se borne pas à la Banque de France : il signale et étudie toutes les créations successives de l'initiative privée. Des notes nombreuses mises en appendice contiennent des indications fort intéressantes qu'on trouverait difficilement ailleurs. L'ouvrage du savant secrétaire général de la Société d'économie politique constitue une contribution fort importante à l'histoire économique du XVIIIe et du XIXe siècle. Elle prend une utilité très grande au moment où la question du renouvellement du privilège de la Banque de France va se poser. CLAUDIO JANNET.

BELLES-LETTRES

Bourdaloue. *Sa Prédication et son Temps,* par ANATOLE FEUGÈRE. 5e éd., précédée d'une notice sur Anatole Feugère, par M. Gaston Feugère. Paris, Perrin, 1889, in-12 de XXVIII-514 p. — Prix : 4 fr.

J'ose à peine écrire ce qui est pourtant la vérité : que cette thèse présentée et reçue en Sorbonne est un livre pieux. Est-ce bien en effet

aujourd'hui une recommandation pour un ouvrage que d'en signaler la lecture comme édifiante ? Et, ce faisant, ne vais-je pas causer une petite désillusion à ceux qui sont tout disposés à croire que le langage d'un universitaire parlant d'un jésuite doit être plutôt piquant que recueilli, plus riche de malicieux sous-entendus que de pensées chrétiennes ? Les sceptiques, amateurs de l'art pour l'art, trouveront que pour caractériser le talent oratoire de Bourdaloue, très simple en somme et fait de procédés assez uniformes, quelques pages suffisaient, et que le reste, c'est-à-dire son enseignement, moral et religieux, importe peu : c'est aux séminaristes à l'étudier, non aux dilettantes.

Je me permets de penser tout le contraire. Quand un homme « trop solidement humble pour convoiter la gloire humaine, n'a désiré que ce qu'il fallait de renommée pour faire écouter la parole de Dieu, » quand toujours il a nourri l'ambition non de paraître éloquent, mais d'être utile et de sanctifier les âmes, ne serait-ce pas un outrage à sa mémoire et en quelque sorte un déni de justice que de morceler une œuvre d'une aussi forte unité pour en faire deux parts : la doctrine morale, qu'on laisserait de côté ; le mérite littéraire, seul digne d'être complaisamment étudié ?

Bourdaloue, toujours tout entier à sa sublime mission de prédicateur, de directeur des consciences, fut un jésuite, et rien qu'un jésuite. Il ne serait conforme ni à la vérité ni à l'équité de distinguer en lui l'orateur du prêtre, pour fermer *ad libitum* les oreilles à l'enseignement du second et les ouvrir à la vaine et vide musique du premier. De telles divisions sont cependant fort à la mode. Et il ne faut même pas trop s'en plaindre : elles peuvent encore parfois nous épargner des blasphèmes ou des sottises. Si ridicule est d'ordinaire le mécréant qui parle de questions religieuses auxquelles il n'entend rien ! S'il en faut une preuve, je citerai Sainte-Beuve qui, en faisant un joli mot, a commis un gros contre-sens. Il a appelé Bourdaloue « le plus janséniste des jésuites, » ne voyant pas que sa vigoureuse orthodoxie fut au contraire la décisive condamnation des hérésies de Port-Royal.

Un chrétien seul, me semble-t-il, pouvait bien comprendre et nettement expliquer comment Bourdaloue ne pencha du côté ni de la morale « étroite » des *Provinciales,* qu'il a combattue avec une très clairvoyante énergie, ni de la morale relâchée, et « des criminelles facilités de quelques ministres au divin tribunal, » mais qu' « il fut de la morale sévère, » c'est-à-dire, suivant ses propres paroles, « de cette morale qui ne ménage et ne flatte personne, mais aussi qui ne décourage et ne rebute personne, de cette morale qui joint si bien ensemble et toute la douceur et toute la perfection de la loi évangélique » (p. 224).

Je dis un chrétien, non un jésuite. J'aurais craint qu'un jésuite n'écrivît la vie de Bourdaloue comme on écrit la « vie d'un saint » pour les

dévots ; et que dans sa pieuse vénération pour le grand religieux, il ne le mît volontiers au-dessus de Bossuet, et ne se servît un peu de lui pour battre en brèche tout ce qui n'est pas la Compagnie de Jésus. Avec M. Feugère, normalien et universitaire, tout le monde peut aborder *Bourdaloue* sans défiance. Et personne ne sera blessé dans ses idées ou ses préférences.

Êtes-vous protestant ? La charité apostolique de Bourdaloue bien mise en relief, son zèle ardent à ramener par la persuasion « ceux qui sont nos frères, quoique séparés de nous » (p. 94), vous feront écouter sans impatience ses réfutations énergiques de l'hérésie. Et s'il a parfois des sévérités qu'autorise la polémique, voici tel passage, où il reconnaît la vertu de ceux qu'il combat et fait honte aux catholiques de n'en point montrer autant.

Inclinez-vous vers le jansénisme ? Et, soit dit en passant, c'est un des péchés mignons de l'Université qui, sur la foi de Pascal, de Boileau, de Mme de Sévigné et de Sainte-Beuve, exalte à plaisir Port-Royal, sans se douter du plaisant spectacle qu'elle donne, elle, la *Mater liberalis,* en prenant parti contre les idées plus larges, plus tolérantes des jésuites, pour la petite église de ces rigoristes exclusifs qui damnent impitoyablement tous ceux qui ne rompent pas comme eux avec le monde, et proscrivent le théâtre, la poésie, les lettres, les arts, — tout ce que fait profession d'aimer l'Université ! — A vous donc, qui triomphez maladroitement avec les *Provinciales,* Bourdaloue montrera tout le danger d'une sévérité excessive, qui trouble les âmes délicates, décourage les faibles, et, ce qui est plus grave encore, fournit des prétextes au mauvais vouloir ; il dénoncera les sophismes hypocrites de ces pharisiens d'un nouveau genre, pleins d'orgueil et de fiel, « qui font de la médisance une vertu » (p. 253), qui, au nom d'un Dieu de charité, nourrissent des haines implacables, et « par des écrits scandaleux, déshonorent tous ceux qui ne les admirent pas. » Mais après ce réquisitoire, que Bourdaloue devait faire entendre en un temps où l'hérésie de Saint-Cyran égarait tant d'âmes vertueuses et tournait dans le monde au profit du libertinage, M. Feugère, en quelques pages d'une grande finesse, juge avec une rare équité ces solitaires de Port-Royal, dont l'œuvre et l'exemple ne furent pas de tous points mauvais, puisqu'ils dépensèrent tant de travail et une science si vaste contre le calvinisme, puisqu'ils contribuèrent à cette réforme catholique du XVIIe siècle, qui ramena les mœurs des fidèles et du clergé à une observation plus rigoureuse de la loi chrétienne, puisqu'ils furent à la fois de grands savants, des apôtres convaincus et ardents, des hommes chastes.

Qu'on ne croie pas pour cela que, suivant un genre qui devient beaucoup trop à la mode dans la critique contemporaine, M. Feugère se plaise à plaider successivement le pour et le contre. Il a du métier

d'écrivain une trop haute idée. Il sait seulement apporter les restrictions à propos. Il n'a pas la fougue de Joseph de Maistre ou de Louis Veuillot. Il est calme : et cela sera, comme on voudra, suivant le tempérament de chacun, un éloge ou un blâme.

Ce que tous reconnaîtront, c'est que l'œuvre de Bourdaloue a été très copieusement analysée et très judicieusement commentée. Voici sa théologie d'une irréprochable orthodoxie ; — voici sa politique, assez semblable à celle de Bossuet ; — voici surtout sa morale et ses *portraits,* cette peinture vivante de tous les vices et de tous les désordres, ceux du Roi et ceux de la cour, ceux du monde, comme ceux du clergé même! Triste tableau, pensera-t-on. Tableau vrai, dit M. Feugère, les mémoires et les correspondances du XVIIe siècle à la main ; tableau qu'il est bon de regarder quelquefois pour comprendre le XVIIIe siècle, sans pour cela oublier les beaux côtés du grand règne, de ce siècle, qu' « il ne faut, écrit l'auteur, appeler ni le siècle de la vertu, ni le siècle de la corruption, mais le siècle des grands repentirs, ce qui suppose tout à la fois et de graves désordres et de puissantes énergies morales pour les réparer » (p. 499).

Ainsi, la lecture de Bourdaloue est féconde en hauts enseignements, sans parler de cette « impression salutaire qu'il y a toujours dans le spectacle d'un caractère irréprochable et d'une vie toute dévouée au devoir. » (p. 509.)

Et cela peut s'appliquer aussi au beau livre de M. Feugère, dont la vie « toute dévouée au devoir » nous est racontée en tête de la présente édition. N'avais-je pas raison d'en dire la lecture aussi édifiante qu'instructive ? Et n'est-ce pas là l'éloge qu'il eût réclamé de moi, ce chrétien vaillant, mort à trente-quatre ans, et de qui je n'oserais dire pourtant qu'il est mort trop tôt : est-ce trop tôt, en effet, lorsque la vie fut si bien remplie qu'on laisse derrière soi une œuvre sûre de vivre, et qu'on a devant soi l'éternité ?

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Itinéraire général de la France. Franche-Comté et Jura, par PAUL JOANNE. Paris, Hachette, 1888, in-18 cartonné en percaline bleue de XLVI-384 p., avec 5 cartes et 3 plans. (*Collection des Guides-Joanne.*) — Prix : 7 fr. 50.

Beau volume qui a trait à la Franche-Comté presque dans son entier, englobe une notable portion du département de l'Ain et comprend même un coin de la Suisse. Une courte introduction donne un résumé de l'histoire de la Franche-Comté, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la dernière guerre. Puis M. Paul Joanne, ou, pour être plus exact, M. A. Lequeutre, son collaborateur, aborde son immense et difficile sujet. Je dis immense, car l'ensemble des itinéraires, pour la France seulement, va presque des frontières actuelles de l'Allemagne

aux portes de Lyon. Je dis difficile, parce que, sous le rapport de l'histoire, il n'est pas de province dont les annales soient plus embrouillées que celles de la Franche-Comté tour à tour gauloise, romaine, barbare sous les Burgondes et les Francs, puis allemande, espagnole et finalement française depuis 1674. Mais les auteurs n'ont rien négligé pour puiser aux bonnes sources, ainsi que le prouve la bibliographie choisie qui figure aux pages 54-56.

En passant, je ferai observer qu'on n'écrit pas plus Arc-et-Sénans (p. 75) que Rémonot (p. 79), mais bien Arc-et-Senans et Remonot. Dole ne prend pas d'accent circonflexe. Page 15, il faudra remplacer « l'Oignin » par « l'Ognon » (rivière). Enfin, dans la bibliographie, l'auteur des *Monuments des anciens comtes de Montbéliard* ne s'appelle pas Tuctey, mais Tuetey.

Puisque MM. Joanne et Lequeutre donnent des plans de villes comme Lons-le-Saunier et Salins, je ne m'explique pas pourquoi ils ont omis celui de Dole, la vieille cité parlementaire, l'ancienne capitale de la Franche-Comté, qui, aujourd'hui encore, dans le pays, prend rang, comme importance, après Besançon, bien qu'elle soit tombée, en raison de sa position topographique, au rôle de simple sous-préfecture ? Lacune à combler.

Je regretterai aussi de ne pas trouver mentionné ici le nord du département de la Haute-Saône ; dans cette région, cependant, à faible distance de Lure, se trouve une station balnéaire importante : Luxeuil. Peut-être, après tout, M. Joanne a-t-il considéré que cette portion de département devait se rattacher aux Vosges qu'elle touche.

Ces observations, est-il besoin de le dire, n'enlèvent rien au très réel mérite du travail. Je les présente surtout pour répondre au désir exprimé par M. P. Joanne lui-même à la page 13 du guide. Je terminerai en souhaitant que la prochaine édition soit illustrée d'un certain nombre de vues de ce pays, l'un des plus pittoresques de la France. Que les guides de Paris et même de ses environs ne contiennent que des cartes et des plans, cela se conçoit : qui ne connaît, sans être sorti de sa ville ou de son village, le Louvre, les Tuileries, l'Opéra, etc., etc. ? Mais combien de gens ignorent les beautés naturelles qu'on rencontre à chaque pas en Franche-Comté ! Il me paraît utile de les leur révéler par des gravures qui parlent aux yeux.

Les auteurs feront bien également de trouver le moyen de distinguer par une couleur autre que le rouge, l'emplacement figuré des localités : la confusion avec les lignes des voies de communication (autres que les chemins de fer) serait ainsi évitée.

SEQUANIO.

Mémoires d'Agrippa d'Aubigné, publiés avec préface, notes et tables, par LUDOVIC LALANNE. Paris, Jouaust, Librairie des bibliophiles, 1889, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr.

Un choix de « Mémoires » relatifs à l'histoire de France est toujours assuré de recevoir bon accueil des lecteurs qui n'ont pas le loisir de s'attarder aux publications longues et savantes, mais qui sont curieux de revoir, racontés par les contemporains les plus illustres, les événements qui ont passionné leur jeunesse. L'attrait est plus grand encore quand les livres de ce genre se présentent sous la forme d'éditions commodes et ornées de toutes les élégances typographiques qu'un habile éditeur sait y joindre. Après les récits de l'abbé de Choisy sur le règne de Louis XIV, les *Mémoires de d'Aubigné* sur les débuts du protestantisme intéresseront vivement ceux qui aiment le style bien français et les convictions ardentes.

Non pas que d'Aubigné soit un historien absolument sincère et même un protestant très rigide. C'est un sectaire, qui arrange après coup sa vie et l'histoire de son temps, de façon à faire bonne figure devant la postérité. Dans les détails personnels qu'il donne sur les origines aristocratiques de sa famille, il n'est pas difficile de prendre ses prétentions nobiliaires en flagrant délit de fausseté. Il confond volontairement les ancêtres très bourgeois de sa mère avec une maison d'un nom analogue, qui appartenait à l'ancienne noblesse de l'Angoumois. Fut-il beaucoup plus fidèle à la religion réformée, que son père mourant lui avait fait jurer de défendre tant qu'il aurait un souffle de vie? Sa fuite de Paris, à la veille de la Saint-Barthélemy, est pour le moins un hasard heureux ; mais, quelques années plus tard, nous le retrouvons combattant, à Dormans, sous la bannière du duc de Guise, et victorieux avec lui de ses amis les huguenots. Lié avec Henri IV, il est vrai qu'il protesta toujours contre sa conversion, mais il resta près de lui jusqu'à sa mort; et, se retirant ensuite à Genève, il y put emporter la fortune considérable qu'il avait acquise à la guerre, « où il étoit entré en chemise, » par des brigandages dignes des seigneurs du moyen âge.

Son grand ouvrage intitulé l'*Histoire universelle*, est loin d'être toujours digne de foi. La belle édition, qu'en publie dans ce moment même M. le baron de Ruble pour la Société de l'histoire de France, est surtout précieuse par les rectifications nombreuses que l'érudit écrivain apporte à chaque page avec une abondance de preuves qui défie la critique. Quant aux *Mémoires*, qui sont beaucoup plus courts et beaucoup plus littéraires, personne n'en pouvait mieux présenter l'auteur au public que M. Ludovic Lalanne, auquel tant de travaux sur le XVIe siècle ont donné une compétence spéciale. Sa préface est charmante; ses notes et son appendice complètent à merveille son joli volume, qui fait bien connaître un des hommes les plus originaux de

son temps, et qui n'avait pas besoin pour être illustre d'être le grand-père de Mme de Maintenon. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Henry de Rohan. *Son rôle politique et militaire sous Louis XIII (1579-1638)*, par AUGUSTE LAUGEL. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de VII-445 p. — Prix : 8 fr.

M. Laugel n'avait pas besoin des encouragements du regretté M. de Loménie pour écrire l'histoire du duc de Rohan ; de nombreux travaux, que chacun estime, le préparaient à merveille à cette tâche, et il a assez étudié le XVIe siècle pour pouvoir servir de modèle à son tour. L'étude qu'il offre au public est une biographie complète, pleine de documents et de recherches, dans laquelle il a fait bon usage de lettres heureusement recueillies. Pourquoi seulement n'a-t-il mentionné nulle part un ouvrage assez considérable, paru il y a quatre ou cinq ans, et traitant absolument le même sujet : *Le Duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII* par M. Henri de la Garde (Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-8)? Quand on fait mieux que ses devanciers, on peut néanmoins citer les points de rapprochement et aller au devant des comparaisons.

Nulle part les origines de la maison de Rohan ne sont mieux exposées : les circonstances dans lesquelles une vieille famille bretonne abandonne la foi de ses pères pour devenir le centre de la propagande protestante n'étaient pas connues par le détail, et elles expliquent le rôle futur de Rohan. Si le jeune René de Rohan n'avait pas eu pour tutrice Marguerite de Navarre, si elle ne lui avait pas fait épouser Isabel d'Albret, dont le fils à son tour s'unira à Catherine de Parthenay, fille de Soubise, l'antique château de Bain ne serait pas devenu un prêche huguenot et le théâtre de plus d'un sanglant épisode de nos guerres civiles. Quant au fils de cette Mme de Rohan, qui reprochait à Henri IV son ingratitude pour les Huguenots, il fut créé duc et pair par le roi en 1603, et l'année suivante marié par lui à la fille du grand Sully. En 1610, il était colonel général des Suisses et occupait sa place dans l'armée d'invasion des Pays-Bas au moment de l'attentat de Ravaillac. Agé seulement de trente et un ans, il avait bien raison d'écrire : « Je veux séparer ma vie en deux, nommer celle que j'ay passée, heureuse, puisqu'elle a servi Henri le Grand ; et celle que j'aiy à vivre, malheureuse, et l'employer à regretter, pleurer, plaindre et soupirer. »

Cette seconde partie de l'existence de Rohan n'est, en effet, marquée que par des agitations stériles et des infortunes imméritées. Sous le règne de Marie de Médicis, comme sous Louis XIII et l'administration de Richelieu, il devient presque malgré lui le chef des protestants et l'âme de la guerre civile. Sans ambition, c'est sa foi qu'il défend, secondé par les ministres huguenots, beaucoup plus que son pouvoir,

constamment trahi par les seigneurs dont il sauvegardait l'indépendance. Trois fois il recommence la lutte, et Montauban, Montpellier, La Rochelle, Privas, Alais sont le théâtre de ses faits d'armes, aussi bien que des massacres et des ruines, qu'il cherche toujours à conjurer en négociant. Enfin, il meurt à cinquante-neuf ans, des suites d'une blessure reçue dans une bataille presque obscure, où il combattait aux côtés de l'illustre allié de la France, le duc Bernard de Saxe-Weimar. C'était en 1638 ; dix-huit ans plus tôt, au commencement des troubles religieux, il avait comme résumé sa vie, en écrivant tristement : « On ne peut mettre l'esprit de l'homme à une plus rude épreuve que de luy donner à gouverner des peuples rebelles, et les guerres civiles ont le malheur de rendre la condition des chefs égale à celle de leurs partisans. » Cette épreuve, Rohan ne sut jamais la dominer : mal obéi de ses coreligionnaires, il ne peut davantage faire régner la paix dans son foyer domestique. Les aventures de sa femme et de sa fille firent tort à sa mémoire, et il ne reste de lui qu'un tombeau à Genève, où la fille de Sully vint le rejoindre vingt ans plus tard. Quant à son unique héritière, la duchesse de Rohan-Chabot, elle ne semble pas avoir laissé beaucoup de traces dans l'histoire ; et M. Laugel n'indique pas très clairement dans quelle religion elle mourut et dans quel lieu elle fut enterrée (p. 380). Nous signalerons aussi à l'auteur de nombreuses fautes d'impression dans le millésime des dates (p. 79, 353, 361, 381, etc.).

Caractère indécis, le duc de Rohan a été poursuivi par une sorte de fatalité qui l'a empêché de donner toute sa mesure, et comme capitaine et comme diplomate, et comme chef de parti et même comme écrivain. Faut-il aller jusqu'à dire, avec son nouvel écrivain, « qu'il se place au-dessus de Coligny, pas bien loin de Turenne, et qu'il ne lui manqua que l'occasion pour rendre à la France des services aussi grands que ce dernier? » Faut-il ajouter que « guidé dans la confusion des haines, des jalousies, des trahisons par la lumière fixe et tranquille de sa foi, on ne peut lui refuser les caractères du véritable héros? » Nous renvoyons au beau livre de M. A. Laugel pour résoudre ce problème, dans l'examen duquel on ne saurait trouver de meilleur guide.

G. Baguenault de Puchesse.

Le Duc de Penthièvre. *Mémoires de dom Courdemanche. Documents inédits sur la fin du* XVIII*e siècle,* par Étienne Allaire. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de VII-399 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Étienne Allaire s'est fait l'éditeur d'un manuscrit qui lui a été légué par M. Aug. Trognon. M. Trognon le tenait lui-même de la reine Marie-Amélie qui le lui avait laissé pour écrire un livre sur le grand-père de Louis-Philippe. Ce livre, l'auteur nous le présente aujourd'hui

en lui donnant le titre pompeux — dont on a quelque peu abusé — de « Documents inédits sur le XVIIIe siècle. » De documents, il n'y en a pour ainsi dire point, mais seulement de simples renseignements ou quelques menus faits qui tiennent à peine à l'histoire. Les longues querelles judiciaires des religieux de Jumièges avec le duc de Penthièvre n'ont qu'un intérêt assez secondaire, quel que soit le talent du procédurier révélé par le prieur, dom Courdemanche. Heureusement, il n'y a pas dans le volume que les discussions du religieux bénédictin avec le conseil du prince. On y trouve des détails assez nombreux sur la vie privée du petit-fils de Mme de Montespan. Ce prince, plus vertueux qu'on ne l'était généralement au XVIIIe siècle, fut malheureux toute sa vie; il laissa, comme on sait, une seule fille, qui épousa, en 1789, le duc de Chartres, et qui fut mère de Philippe-Égalité.

Peu mêlé à la Révolution, le duc de Penthièvre commença par l'accepter de bonne foi, et il prêta, en février 1790, le serment civique devant la municipalité d'Amboise. Le 10 août lui enleva ses illusions. Épuisé au moral et au physique, il endura les outrages de ceux qu'il avait comblés de bienfaits, et ne faisant ni reproches, ni plainte, il répétait souvent : « Mon Dieu ! que vos jugements sont terribles ! Usez, je vous en supplie, de miséricorde envers ma malheureuse patrie. Sauvez le Roi, ayez pitié de ma famille. » Retiré à Vernon, il assista, impuissant, à toutes les catastrophes, et mourut le 4 mars 1793, « dégoûté de vivre, insensible à tout, » dit son historien. Il ne s'était jamais consolé de la perte de sa femme, Marie-Thérèse d'Est, ni de celle de son fils, le duc de Lamballe ; et on n'aurait guère reconnu à la fin de sa vie le brillant combattant de Fontenoi, le lieutenant général, le grand veneur et le gouverneur de Bretagne.

On peut rencontrer dans le joli volume publié par M. Allaire des traits de mœurs et des anecdotes comme un moine pouvait en recueillir. L'auteur les a divisés en chapitres d'une lecture facile, dont quelques-uns présentent un réel intérêt. G. B. DE P.

L'Allemagne et la Réforme. II. *L'Allemagne depuis le commencement de la guerre politique et religieuse jusqu'à la fin de la révolution sociale (1525)*, par JEAN JANSSEN. Traduit de l'allemand sur la 14e édition, par E. PARIS. Paris, Plon et Nourrit, 1889, gr. in-8 de XXI-630 p. — Prix : 8 fr.

L'accueil favorable que le premier volume de cette traduction a reçu du public a convaincu Mlle Élisabeth Paris qu'elle ne nuirait pas au nom qu'elle porte en la signant ; c'est ce qu'elle a fait pour le second volume, dont je salue ici l'apparition. Il mérite les mêmes éloges que j'ai accordés ici à son aîné (t. L, p. 161), et échappe aux légères critiques dont je les avais accompagnés : du moins celles qu'il me resterait à formuler sont tellement minimes, qu'on m'accuserait à bon droit

de pédantisme si j'en faisais état. Le lecteur français aura donc la jouissance de lire le chef-d'œuvre de Janssen dans une traduction qui peut être utilisée avec la même confiance que l'original. Le volume que je lui signale contient l'*Histoire de l'Allemagne depuis le commencement de la guerre politique et religieuse jusqu'à la fin de la révolution sociale* (*1525*). Je sortirais de mon rôle en l'analysant; d'ailleurs, ce travail a déjà été fait par M. de Bernon (*Polybiblion*, t. XXVIII, p. 252). Qu'il me suffise d'indiquer l'intérêt suprême avec lequel les hommes de notre temps liront l'histoire de l'origine et des développements de la révolution sociale que le protestantisme avait fomentée, et que, pour son châtiment, il se vit obligé de combattre. Par moments, on croirait lire de l'histoire contemporaine. GODEFROID KURTH.

Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, *d'après le journal de la comtesse de Rochefort* (*1689*), par CHARLES DE RIBBE. Paris, Palmé, 1889, in-18 de 384 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les historiens du siècle de Louis XIV n'ont vu de cette grande époque, unique dans nos annales, que les splendeurs. Elle eut cependant ses misères. Par son faste, Louis XIV entraîna la noblesse de cour dans une voie au bout de laquelle était la ruine irrémédiable. Bien des maisons aristocratiques périrent par les folies de leurs chefs, folies de jeu, folies de luxe, folies de plaisir. Les *Lettres* de Mme de Sévigné sont, à ce sujet, aussi instructives que possible, et elle parlait d'expérience, car son fils et son gendre se trouvaient parmi les fous. Heureusement, la noblesse de cour n'était pas toute la société française. Au-dessous du monde d'alors qui se voyait trop et qui faisait tout pour attirer sur lui l'attention, il y en avait un autre qui ne se voyait pas assez. C'était le monde gardien des vérités sociales et des vertus nationales. Loin de la cour, en province, vivait une aristocratie terrienne qui n'était ni légère ni frivole, qui se maintenait dans l'esprit de famille, dans l'esprit de foi, dans le sentiment et la pratique du devoir. C'est cette aristocratie-là que nous révèle M. Charles de Ribbe, dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier et qui se compose de deux importantes monographies : *Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV*, et *Les Grimoard de Beauvoir du Roure*.

La grande dame dont il est question dans la première partie de l'ouvrage de M. de Ribbe appartient à une des familles les plus illustres et les plus anciennes de la Provence. Madeleine des Porcellets épouse André de Brancas, et apporte en dot à son mari la terre de Rochefort. Celui-ci prend dès lors le nom de cette terre, dont le château était posé en sentinelle sur les confins du Languedoc, de la Provence et du Comtat, entre Avignon, Beaucaire et Uzès. André de Brancas avait la passion du

jeu. Après six ans de mariage passés à Versailles, ce gentilhomme qui, par ses nombreuses possessions, aurait pu être un personnage des plus opulents, était criblé de dettes. Sur ces entrefaites, inquiet de la Révolution d'Angleterre, Louis XIV appelle sous les armes toute la noblesse du Midi. André de Brancas va rejoindre à Nîmes l'arrière-ban de la sénéchaussée de Beaucaire, et sa femme se retire dans son château de Rochefort. La réflexion, les conseils d'un excellent prêtre, les avis d'une sainte religieuse lui montrent quelle est désormais pour elle la route à suivre. La comtesse de Rochefort est une de ces femmes qui, le devoir une fois connu, l'accomplissent jusqu'au bout. Avertie de l'abîme où allaient s'écrouler l'honneur de son mari, l'avenir de ses enfants, la gloire de sa maison, elle ne recule devant aucun effort pour éviter la catastrophe, et elle y parvient. Installée dans ses terres, elle convoque son notaire, ses intendants, ses métayers, ses fermiers, ses domestiques, et elle se fait rendre compte de tout. Le bilan est celui-ci : immenses domaines à administrer, infinité de detttes à payer, procès sans nombre à suivre, grosse fortune ébréchée qu'avocats et procureurs dévorent et qu'il s'agit de remettre en ordre, train de maison à régler, domesticité grugeante à surveiller, baux à renouveler, achats et ventes à conclure. Elle suffit à tout. Levée de grand matin, la messe entendue, elle visite ses terres, préside aux moissons, règle ses vendanges, conserve la paix avec ses tenanciers, ramène les gens d'affaires à la raison, gouverne son ménage, veille à sa lingerie, s'occupe des plus minces détails. — Si bien que lorsqu'André de Brancas revient de l'armée, il trouve sa maison florissante, ses dettes payées et ses enfants déjà pliés à la discipline d'une solide éducation.

La comtesse de Rochefort a eu le soin (et c'est ainsi que nous la voyons à l'œuvre) de noter jour par jour le moindre de ses actes. C'est ce *Journal* que M. Charles de Ribbe analyse et commente — laissant parler le plus possible la comtesse elle-même. Le manuscrit lui a été communiqué par un aimable érudit d'Avignon, M. Coulondre, et le vaillant disciple de Frédéric Leplay, déjà connu par ses si utiles publications sur les *Livres de raison* et les *Familles d'autrefois,* en a su tirer le meilleur parti, en montrant que, dans un temps où la corruption avait envahi les plus hautes classes de la société, Madeleine des Porcellets, comtesse de Rochefort, fut une noble et touchante personnification de la vraie réforme, de cette réforme de la famille pour laquelle les femmes d'aujourd'hui n'ont pas moins mission que leurs devancières.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Charles de Ribbe est aussi intéressante et instructive que la première. Elle a trait à cette puissante maison cévenole des Grimoard de Beauvoir du Roure qui donna un pape à l'Église (Urbain V), des officiers supérieurs aux armées du Roi

et, jusqu'à la Révolution, des gouverneurs aux divers États du Languedoc. Elle se divisait en deux branches : la branche aînée resta constamment catholique ; la branche cadette s'était faite protestante. C'est un des membres de cette seconde branche, Jacques de Beauvoir, dont M. de Ribbe nous raconte la vie, d'après un *Livre de raison,* de Jacques lui-même, aujourd'hui la propriété du comte de Pontbriant — lequel, par son mariage avec la dernière descendante des de Merle de Lagorce, a hérité aussi de la branche cadette des Grimoard de Beauvoir. Quelle forte race ! Ils mouraient tous centenaires. Et quels caractères ! Bien que protestants, c'étaient de véritables saints. Aussi Dieu leur accorda-t-il la grâce de redevenir catholiques. Le père de Jacques, Claude de Beauvoir, un patriarche de la Bible, se convertit à son lit de mort ; lui, à l'âge de cinquante ans, après la lecture de l'*Exposition de la doctrine catholique,* de Bossuet. Mais, avant comme après sa conversion, il rapportait tout à Dieu. Le *Livre de raison*, de Jacques de Beauvoir, seigneur de Barjac, est l'expression sincère et écrite au jour le jour des deux grands principes, des deux sentiments, qui, avec l'idée religieuse, portent en eux l'honneur des races humaines et la vie des sociétés : le respect filial, l'autorité et le dévouement paternels.

Il faut remercier M. Charles de Ribbe d'avoir si bien mis en lumière ces grands exemples. Par ce déluge de sophismes historiques, son ouvrage est de nature à détruire bien des préjugés. Comme les travaux de M. Albert Babeau, il nous fait voir, d'une façon à la fois pittoresque et documentaire, ce qu'était réellement la vraie vieille France. Cet ouvrage restera et sera consulté avec fruit. F. B.

Notes sur des imprimeurs du Comtat Venaissin et de la Principauté d'Orange, *et Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la bibliothèque de Carpentras,* par M. Pellechet. Paris, Alph. Picard, 1887, in-8 de 173 p. (tiré à 100 exempl.). — Prix : 8 fr.

On connaît depuis longtemps les richesses manuscrites de la bibliothèque de Carpentras, et il suffit de citer les publications de M. Tamizey de Larroque pour signaler d'un mot tout le parti que l'on en peut tirer pour l'histoire de la littérature, de l'érudition et de la bibliographie. Tout récemment encore dom Th. Bérengier mettait au jour une intéressante correspondance du XVIIIe siècle qui y est conservée, et nous ne sommes pas au terme (il faut bien l'espérer) des révélations que ce riche dépôt nous promet encore.

A côté des manuscrits, les imprimés qui ne sont pas moins intéressants à consulter. Mlle Pellechet s'est patiemment appliquée à y rechercher les productions typographiques locales, et grâce aussi à un consciencieux dépouillement des actes de l'État civil d'Avignon, elle nous

apporte dans la présente publication un utile contingent de renseignements inédits, puisés à bonne source et parfaitement mis en œuvre. C'est ainsi que nous voyons défiler devant nos yeux trois imprimeurs d'Apt (depuis 1779), un de Cavaillon (1742-1757), six d'Orange (depuis 1573, typographe nomade), quinze de Carpentras (depuis 1690), et soixante-dix-huit d'Avignon (à partir du xve siècle). En attendant les ouvrages spéciaux qui nous sont promis sur Avignon et Orange, on trouvera dans le volume de Mlle Pellechet des renseignements biographiques étendus sur chaque typographe, et si l'on rencontre en même temps un grand nombre de points d'interrogation, nous les préférerons toujours à des affirmations hasardées et incertaines.

La précision bibliographique est chez Mlle Pellechet digne de tout éloge; bien au courant de la littérature du sujet, elle n'a négligé aucun moyen d'information, et a catalogué avec le même soin les pièces sans nom d'imprimeur, mais vraisemblablement attribuables à tel ou tel typographe du Comtat Venaissin.

Il est assurément regrettable que des mesquineries administratives nous aient privés (pour le moment du moins) du catalogue des incunables de la même bibliothèque de Carpentras, que Mlle Pellechet se proposait de dresser également. La municipalité de cette ville saura peut-être revenir sur sa décision, mais où trouvera-t-elle alors une personne aussi compétente et aussi désintéressée pour entreprendre cette tâche ingrate?

H. Stein.

Bibliotheca bibliographica italica. *Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia pubblicati in Italia e di quelli risguardanti l'Italia pubblicati all' estero,* compilato da G. Ottino e G. Fumagalli. Roma, Loreto Pasqualucci, 1889, in-8 de xvii-433 p. (tiré à 400 exemplaires). — Prix : 20 fr.

Le 10 février 1885, le ministère de l'instruction publique en Italie ouvrait un concours bibliographique et destinait un prix de 3,000 francs au meilleur « Catalogue des bibliographies italiennes. » Aucun des travaux présentés avant la clôture du concours (30 novembre 1886) ne fut jugé digne du prix et le concours fut prorogé jusqu'au 31 mai 1888. Cette fois, la Commission d'examen couronna l'ouvrage de MM. Ottino et Fumagalli dont nous avons transcrit ci-dessus le titre.

« L'ouvrage comprend trois grandes divisions, comme le disent les auteurs dans leur préface : Bibliologie ou histoire de l'imprimerie, du livre et de son ornementation; — Bibliographie ou indication de toutes les sources bibliographiques concernant les diverses branches du savoir humain ; — Bibliothéconomie qui embrasse tous les travaux qui se font dans les bibliothèques avec l'histoire et les catalogues des bibliothèques italiennes anciennes et modernes. »

MM. Ottino et Fumagalli remarquent encore qu'ils ont pris leur titre

dans le sens le plus large du mot, ayant la prétention d'avoir mentionné toutes les œuvres écrites en italien ou par des Italiens ou en pays italiens sur toutes les sciences qui étudient le livre. Leur catalogue mentionne cinq milliers environ d'ouvrages. Le travail soumis au concours du ministère de l'instruction publique en contenait moins de 4,500. Les autres sont des additions faites postérieurement. Ce chiffre déjà respectable aurait pu être dépassé; le catalogue dressé par MM. Ottino et Fumagalli n'est pas absolument complet.

Nous n'indiquons ici que quelques-unes de ces lacunes, un peu au hasard : *Bibliotheca italiana o sià notizia de' libri rari nella lingua italiana,* par Fr. Ricciardo (Venezia, 1736, in-4°); — *Die Ambrosianische Bibliothek in Mailand*, par A. Reifferscheid; — *Catalogo delle monete antiche componenti la collezione del fu signor Franchini di Genova e della biblioteca appartenente allo stesso* (Roma, 1879); — *Appunti bibliografici intorno ai dialetti ticinesi,* par Emilio Motta, dans le *Bollettino della Svizzera italiana,* tome V (1883); — *Catalogo dei libri esistenti nella tipografia poliglotta della sacra congregazione de propaganda fide* (Roma, 1843, in-4), etc. — Nous ne serons que justes d'ailleurs en reconnaissant qu'il ne nous a point paru que les auteurs aient fait des omissions considérables ni par la quantité, ni par la qualité.

Quant à l'ordonnance même de l'ouvrage, le plan adopté par les auteurs ne nous semble pas prêter beaucoup aux critiques. Nous regretterons seulement la singulière idée qu'ils ont eue de donner une numérotation continue aux additions qu'ils ont faites à leur catalogue primitif, tout en insérant ces additions à la place qu'elles doivent occuper dans chaque partie du livre. Il semble qu'employant la numérotation continue, il eût mieux valu réunir ces pages en appendice, ou, si on les intercalait comme on l'a fait, donner tout simplement des numéros *bis* ou *ter* aux volumes intercalés. Le système employé a le désavantage de rendre pénibles les recherches, et de rendre nécessaire dans certains cas l'usage simultané de la table des divisions de l'ouvrage placée en tête du volume et d'un des deux index par ordre alphabétique des matières et des auteurs placés à la fin.

Nous ne dirons rien des fautes d'impression qui déparent le volume, surtout dans les premières pages; les auteurs s'en sont suffisamment excusés dans leur préface en rejetant toute la faute sur l'imprimeur auquel ils ont eu d'abord recours. Mais où la faute n'est plus à l'imprimeur mais aux auteurs, c'est de n'avoir pas songé à dresser des *corrigenda* qui eussent réparé le mal en partie.

En somme, c'est un travail estimable que nous devons à MM. Ottino et Fumagalli, et qui peut rendre d'utiles services. E. L.

BULLETIN

L'Architecture du Temple de Salomon et le Cantique des cantiques, *réfutation de M. Renan,* par le Vte François de Salignac Fénelon, membre correspondant de l'Académie catholique de Palerme. Paris, Roger et Chernoviz, 1889, in-8 de 71 p. — Prix : 2 fr.

Cette brochure a pour but de « relever les ignorances d'un faux sage, de M. Renan, publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* (numéro du 1er août 1888), ignorances où son entière mauvaise foi implique le mensonge volontaire : étalage de déclamations qui visent à obscurcir les travaux du prétendu obscurantisme. » L'auteur ne compte pas arriver à « éclairer un aveugle d'apostasie ; » il se propose de « montrer la voie aux esprits égarés par lui. » Le très estimable travail de M. de Salignac Fénelon n'est pas une œuvre que l'on puisse signaler comme ajoutant quelques découvertes à la science des antiquités bibliques. L'auteur n'y a d'ailleurs pas visé. Il réfute et vulgarise. Les éléments des conclusions sont empruntés aux études des jésuites Villalpand et Pailloux, surtout au bel ouvrage de ce dernier : *Monographie du Temple de Salomon.* L'argumentation prouve largement que les convictions de l'érudit polémiste « n'ont pas seulement leur base sur de telles autorités, » mais reposent sur une étude personnelle très approfondie. Cette étude a été « refaite et développée en suivant ces guides, il est vrai, » mais avec un soin et une attention qui ont permis de « vérifier, de contrôler, jusqu'à la moindre, chacune des parties de leur enseignement. » F.-M.-J. B.

Le Suffrage universel et le Régime parlementaire, par Paul Lafitte. Paris, Hachette, 1888, in-12 de v-256 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, malgré le titre et le sujet, n'est pas un livre de circonstance : c'est une étude politique des mieux pensées et des mieux écrites. Partisan du suffrage universel, M. Lafitte en signale les vices ; partisan du régime parlementaire, il en constate les dangers. Que ceux qui ont d'autres opinions politiques ne se hâtent pas de sourire : les institutions qu'ils ont le droit de défendre ne sont pas à l'abri de toute critique. Ce qui est nouveau peut-être en France, c'est de voir un partisan de nos institutions actuelles en confesser les défauts : est-ce un signe que la méthode cartésienne, dans l'ordre pratique aussi bien que dans l'ordre spéculatif, a fait son temps, et que les Français en ont fini avec la manie de la table rase, qui, d'ailleurs, à bien comprendre notre histoire, remonte chez nous plus haut que 89 et que Descartes ? Je le souhaite sans trop l'espérer. Qu'on lise du moins le livre de M. Lafitte : on pourrait en extraire de véritables cahiers de doléance sur le despotisme du nombre, la confusion des pouvoirs, l'avènement de la classe des politiciens, la représentation des minorités, celle des forces sociales, le vote obligatoire, les conflits parlementaires, la vraie décentralisation. Les monarchistes ne trouveront pas leur compte dans les pages sur le chef de l'État dans une démocratie : il est clair cependant que, quel que soit son caractère, héréditaire ou électif, le pouvoir exécutif, dans nos sociétés modernes, se trouve en butte aux mêmes difficultés, et qu'il est plus aisé de se mettre d'accord sur le remède à ces difficultés que sur la forme même du pouvoir : le livre de M. Lafitte en est la preuve. A la veille des élections générales la leçon est bonne à rappeler. Bernon.

Le Veau d'or, par PIERRE HARISPE. Paris, Baltenweck, 1889, in-12 de VIII-237 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette diatribe contre le « veau d'or » part certainement d'un bon naturel et témoigne d'un talent très personnel et très vigoureux. Je crains pourtant que le livre n'ait pas le succès sur lequel l'auteur a peut-être compté. La raison en est d'abord qu'il n'est pas bien composé. Sans doute, dès le début, on voit bien que l'auteur marche au veau d'or, et que c'est vers l'idole exécrée que l'emporte sa course enfiévrée : mais, à chaque instant, malgré sa hâte d'arriver au but, il s'égare dans une foule de sentiers qui l'éloignent du chemin. A le suivre dans ce voyage un peu désordonné, au bruit d'une trompette qui ne cesse jamais de sonner l'assaut, on ne peut guère se défendre d'un peu d'ennui, en dépit des belles fanfares qui çà et là vous réveillent. En second lieu, cette forme lyrique, d'une violence continue, sans cesse en éveil, est démodée et ne me semble plus au diapason des goûts littéraires d'aujourd'hui. Enfin la colère de l'auteur s'inspire trop d'infortunes personnelles, auxquelles le public a bien le droit de ne pas s'intéresser autant que celui qui en a souffert. Ces réserves faites, je n'hésite pas à rendre hommage au très grand talent de M. Harispe. Son livre contient quelques pages charmantes sur l'amitié chrétienne, la douleur, la mort; d'autres, belles et justes, contre les pratiques égoïstes de ses contemporains et l'organisation sociale illibérale d'aujourd'hui. Il dépend de M. Harispe de nous montrer qu'il y a là beaucoup plus que des promesses, et que dès aujourd'hui la vérité compte à son service un éloquent écrivain de plus.

P. TALON.

Le Centenaire de 1789. *Évolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans,* par CONSTANT GUÉROULT. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de VII-399 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est un des rares fidèles de la doctrine saint-simonienne, et c'est à ce point de vue transcendant qu'il étudie la question religieuse et qu'il donne ses conseils à l'Église catholique. Son livre commence et se termine par un hymne à 1789, à la Révolution ; il reconnaît cependant que, malgré tout le progrès réalisé d'après lui dans les idées, la bonne volonté fait de plus en plus défaut à la génération imbue des dogmes de 1789.

C'est dire quelles réserves nous avons à faire sur la portée générale de l'ouvrage de M. Guéroult. Nous en aurions aussi à faire sur la prétention de remplir en 400 pages le cadre des six chapitres qui ont pour titre : *Politique — Philosophie — Religion et Morale pratique — Art et Littérature — Sciences mathématiques et expérimentales — Sciences sociales.* Il n'est pas un chapitre où il n'y ait des lacunes colossales, des omissions énormes à signaler. Mais cela est plutôt la faute du cadre du livre que de l'auteur, et, ces observations faites, nous reconnaissons volontiers que l'ouvrage est bien écrit, bien facturé et que dans les chapitres sur l'art et sur les sciences, il y a des vues ingénieuses et personnelles.

XX.

La France en 1889, par le comte DE CHAUDORDY. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de IV-284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cette étude, le comte de Chaudordy passe en revue la France à l'intérieur : état politique, état social, état économique et financier, partis, gouvernement, réformes, union nationale, avenir ; et à l'extérieur : Alle-

magne, guerre de 1870-1871, équilibre et alliances, politique extérieure depuis la guerre et politique coloniale, questions extérieures, la France à l'étranger. Des annexes contiennent de curieux éclaircissements, notamment l'annexe 2 de la première partie : *La Première République et la Religion.*

BERNON.

Botanique-Anatomie et Physiologie végétales, par PAUL MAISONNEUVE, professeur à la Faculté libre des sciences d'Angers. Paris, V. Palmé, 1886, in-8 de XII-262 p. — Prix : 4 fr. 50.

Traité élémentaire de zoologie à l'usage des élèves de la classe de sixième, etc., par le même. Paris, V. Palmé, 1888, in-12 de IX-404 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le premier de ces deux ouvrages, rédigé conformément aux programmes officiels pour l'enseignement de la botanique dans la classe de philosophie et l'examen du baccalauréat ès lettres, est consacré, ainsi que le titre l'indique, à ce qu'on pourrait appeler la théorie de la botanique, laissant de côté la classification et la description des espèces végétales. Aussi, l'auteur a-t-il pu traiter les questions si intéressantes qu'il aborde avec un développement largement suffisant pour toute personne qui ne veut pas se vouer spécialement à l'étude de la botanique. Par ce motif, l'ouvrage nous paraît appelé à sortir de la clientèle classique, en vue de laquelle il a été spécialement écrit et à satisfaire un cercle beaucoup plus étendu de lecteurs. Procédant du simple au composé, M. Maisonneuve considère d'abord les parties élémentaires des végétaux, depuis la cellule qui en est la base, jusqu'aux fibres, vaisseaux, tissus; puis il étudie les substances contenues dans les cellules végétales : amidon, chlorophylle, matières grasses, sucrées, colorantes, essences, résines, etc. Des éléments anatomiques, il passe aux organes et à leurs fonctions. Un chapitre spécial est consacré à l'étude de ces mêmes phénomènes dans les végétaux inférieurs où ils présentent tant de singularités curieuses, un autre aux phénomènes de mouvement chez les végétaux. De nombreuses figures, d'une très bonne exécution, fournissent un appui indispensable aux développements du texte. Au total, cet ouvrage nous semble un des meilleurs pour toutes les personnes qui veulent connaître, en leurs traits essentiels et dans l'état actuel de la science, toutes ces questions si intéressantes par elles-mêmes, par les observations quotidiennes auxquelles elles peuvent donner lieu de notre part et par leurs applications capitales à l'agriculture et aux arts.

Le traité de zoologie du même auteur se tient à un niveau beaucoup plus élémentaire, ainsi que l'exigeait sa destination spéciale. Conformément au programme, il comprend deux parties : une étude sommaire de l'organisation de l'homme et une zoologie descriptive consacrée à la classification des animaux et à la description rapide d'un certain nombre de types. L'auteur s'est attaché, moins à être complet qu'à être clair et intéressant, et à éveiller le goût des choses de la nature. Rien n'est plus difficile que de faire un bon livre élémentaire, de choisir les traits vraiment essentiels et de se mettre à la portée des enfants sans cesser d'être exact et de faire œuvre de science. M. Maisonneuve nous paraît y avoir très bien réussi. Chaque chapitre se termine par un questionnaire et, bien entendu, de nombreuses figures sont semées dans le texte. Ajoutons que l'auteur a exclu avec soin tout ce qui pouvait offrir quelque inconvénient, même pour les jeunes filles.

On nous annonce un traité élémentaire de botanique et un traité élémentaire de géologie conçus dans le même type. L'ensemble formera,

nous n'en doutons pas, un excellent cours classique d'histoire naturelle.

E. DARAM.

Les Insectes nuisibles au blé, par MAURICE MALÉ ; — **Les Insectes nuisibles aux plantes de grande culture**, par ALBERT LARBALÉTRIER ; — **Les Insectes nuisibles aux plantes potagères**, par MAURICE MALÉ ; — **Les Insectes nuisibles aux arbres fruitiers**, par G.-AD. BELLAIR ; — **Les Insectes nuisibles aux forêts et aux arbres d'alignement**, par MAURICE MALÉ. Paris, librairie du *Journal des campagnes*, 1889, 5 broch. in-18 de 36 p. chacune. — Prix : 0 fr. 50.

Ces petits opuscules sont bien faits, simplement, sans afficher de prétentions scientifiques, tout en résumant avec exactitude les données de l'entomologie et de l'expérience. Ils énumèrent les principaux insectes qui attaquent blés, plantes fourragères ou industrielles, et arbres de toute espèce, les décrivent suffisamment pour les faire reconnaître avec un peu d'attention, indiquent les principaux traits de leurs mœurs, de manière à permettre de les chasser et de les détruire plus aisément. La brochure relative aux plantes potagères contient en outre une brève nomenclature des insectes qui, à l'inverse, rendent des services en s'attaquant aux malfaisants. Trop souvent, faute de connaissances suffisantes, et dans l'ignorance où l'on se trouve, on se prive de leur aide, on les poursuit comme les autres, alors qu'il faudrait les protéger. En résumé, excellents petits ouvrages populaires, à répandre et à propager.

G. DE S.

Comédies de Molière, arrangées pour être jouées par des jeunes gens. II. Paris, Bricon, 1887, in-16 de 256 p. — Prix : 1 fr.

Les Crampons de sauvetage, comédie en quatre actes par l'auteur du *Voyage à Boulogne-sur-Mer ;* — **Un Oncle au Volapük**, comédie en un acte, par H. DENIZOT ; — **Une Ruse de guerre**, pièce en deux actes, par le même ; — **Les Cent mille francs de Corniquet**, comédie en deux actes avec musique et accompagnement, par le même ; — **Le Trésor d'Ursus**, drame en un acte, par le même ; — **Au Nil ! ou Moïse et Thermis**, pièce en trois actes pour jeunes filles, avec chants et musique, par l'abbé BEAUGÉ, curé de Saint-Laurent de Séez (Orne). Paris, Bricon, 1887 et 1888, 6 br. in-16 de 71, 34, 61, 70, 38 et 27 p. — Prix : 0 fr. 80, 0 fr. 50, 0 fr. 80, 1 fr., 0 fr. 50 et 0 fr. 50.

Les petits volumes dont nous venons de transcrire les titres contiennent un certain nombre de pièces destinées aux pensionnats, et qui pourront être utilisées pour les distributions des prix. Le volume de *Comédies de Molière arrangées pour être jouées par des jeunes gens,* comprend : *Don Juan, Monsieur de Pourceaugnac, les Fourberies de Scapin,* et *les Fâcheux.* Il reste encore assez de Molière pour que ce soit amusant. Des autres pièces, *les Crampons de sauvetage* obtiendraient incontestablement le premier prix, si l'on faisait un concours entre elles. C'est une assez bonne bouffonnerie, visiblement inspirée de la fameuse *Cagnotte,* mais qui ne laisse pas d'avoir son cachet personnel et d'être vraiment drôle. *Un Oncle au Volapük* est aussi une bouffonnerie, mais de qualité notablement inférieure à la précédente. Il y a pourtant là de quoi amuser un jeune auditoire. Dans *Une Ruse de guerre,* M. Denizot fait vibrer la corde patriotique et sentimentale. L'œuvre me paraît d'une contexture faible : la donnée en est d'ailleurs tout à fait invraisemblable, mais l'inspiration en est excellente. *Les Cent mille Francs de Corniquet* et *le Trésor d'Ursus* sont plus amusants, bien que la bouffonnerie en soit un peu grosse ; mais pourquoi le dénoue-

ment de cette dernière est-il si noir? Rien ne le prépare et rien ne l'explique. Quant à la pièce de M. l'abbé Beaugé sur Moïse, destinée aux jeunes filles (toutes les précédentes sont destinées aux jeunes gens), elle est animée de très bonnes intentions. Il m'est absolument impossible d'en dire autre chose. C'est bon, pieux et doux, et il y a de la musique ressemblant vaguement à du Méhul; mais, grand Dieu! qu'on a de peine à la reconnaître! P. TALON.

La Morale dans le drame, l'épopée et le roman, par LUCIEN ARRÉAT. Deuxième édition, revue et augmentée. Paris, Félix Alcan, 1889, in-12 de IV-223 p.— Prix : 2 fr. 50. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine.*)

La théorie de l'évolutionisme darwinien qui, restreinte à de certaines bornes, dans les sciences physiques et naturelles, peut être, sinon admise, tout au moins prise, jusqu'à un certain point, en considération, est devenue peu à peu l'une des monomanies de notre époque. On en veut faire maintenant la loi absolue de toutes les sciences, même intellectuelles et morales, et lui donner l'empire jusque dans la critique et l'histoire littéraires. C'est un engouement, une mode, qui ne laisse pas d'apporter de sérieux dommages aux âmes, aux esprits et jusqu'aux cerveaux, d'ailleurs souvent assez peu solides, de nos jeunes contemporains, disciples des faux maîtres de la libre-pensée. Quoi qu'il en soit, M. Lucien Arréat a cru devoir essayer de contribuer au progrès de cette thèse encombrante en recherchant, comme il le dit, dans toutes les littératures, « les témoignages de l'évolution morale à travers les âges. » Tel est l'objet de son livre dont les onze chapitres sont intitulés : I. *Les Sources de notre activité morale ;* II. *Les Fins du devoir ;* III. *L'Obligation morale ;* IV. *Les Conflits moraux ;* V. *La Sanction et le Remords;* VI. *Le Drame justicier ;* VII. *L'Art et la Morale ;* VIII. *Le Mécanisme de la volonté ;* IX. *Les Héros pathologiques ;* X. *L'Évolution de la race ;* XI. *La Sanction et la Vie future.* — A lire ces titres, on croirait que le livre est surtout rempli de considérations philosophiques. Fort heureusement il n'en est rien. Tout ce qui, dans l'ouvrage de M. Arréat, se rapporte à ce qu'il nous permettra d'appeler sa marotte évolutionniste, est faux, ennuyeux et souvent inintelligible. Mais, en réalité, à côté de ce pathos pseudo-scientifique, de nombreuses pages de pure critique et de pure histoire littéraire ou de simple observation esthétique et psychologique, pleines de remarques et de rapprochements ingénieux, exprimés dans un style élégant et agréable, attestent que le jour où M. Arréat voudra bien laisser là le cauchemar malencontreux qui offusque sa pensée pour en revenir à la philosophie du bon sens, qui est aussi celle de la foi, il aura tout ce qu'il faut pour prendre un rang très distingué parmi les bons critiques et les bons écrivains de ce temps-ci. M. S.

Œuvres choisies de Voltaire. Paris, Jouaust, 1888-89, in-16. T. III, de XXXI-350 p. ; t. IV, de XX-340 p. ; t. V, de XL-358 p. — Prix du volume : 3 fr. (*Nouvelle Bibliothèque classique.*)

Nous avons annoncé les trois premiers tomes de ces œuvres de Voltaire qui doivent se composer de douze volumes. Les tomes III, IV et V, parus depuis peu, contiennent la suite et la fin des contes, y compris les contes en vers. Nous avons dit déjà que M. Georges Bengesco donnait ses soins à cette édition, enrichie par lui d'introductions intéressantes et de nombreuses notes et variantes. TH. P.

Le Mouvement littéraire au XIXe siècle, par GEORGES PELLISSIER. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 384 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Pellissier s'est proposé de retracer, dans ses phases successives, le mouvement littéraire du siècle, depuis Châteaubriand et Mme de Staël jusqu'à nos jours. Il a divisé son travail en trois parties : la première partie comprend le pseudo-clacissime des commencements de ce siècle ; la seconde, le romantisme; la troisième, l'évolution réaliste contemporaine. L'étude consacrée aux pseudo-classiques, Népomucène Lemercier, Ducis, Delille, etc., est, à notre avis, de beaucoup supérieure aux autres. M. Pellissier y établit, d'une façon très judicieuse, la cause de l'impuissance de ces écrivains, par l'inanité d'une forme littéraire qui ne répond plus aux transformations profondes qu'a subies la société. Le romantisme et l'évolution naturaliste sont étudiées par M. Pellissier avec beaucoup de soin. Mais, comme à propos du roman, de la critique, de la poésie et de l'histoire, il lui faut revenir souvent sur les mêmes auteurs, sa méthode entraîne la monotonie. Ajoutons que ses jugements, presque uniquement basés sur la valeur littéraire des œuvres, sont souvent sujets à caution. Ainsi, pour citer cet exemple, il faut bien se garder de souscrire à son admiration exagérée pour M. Renan, en qui il voit « un des plus grands écrivains de notre époque, » un des hommes qui ont au plus haut degré « le sens de la divinité. » De même, quand il parle de Michelet et de Victor Hugo, c'est un véritable engouement. Par contre, il nous paraît ne pas rendre à Musset toute justice, et il ne voit guère dans Balzac, le génial et philosophique auteur de la *Comédie humaine,* qu'un « gigantesque kaléidoscope. » La littérature religieuse n'existe pas pour M. Pellissier. Il ne souffle mot ni de Joseph de Maistre, ni de Montalembert, ni de Louis Veuillot. Comme écrivains, historiens et critiques, sans parler de tant d'autres, voilà cependant trois maîtres. Malgré ses défauts et ses lacunes, le livre de M. Pellissier, écrit d'ailleurs avec talent, peut être utile à ceux qui ont le goût des lettres, mais à la condition expresse de ne pas accepter en aveugle tous ses jugements. F. B.

Esquisses et Impressions, par PAUL DESJARDINS. Paris, Lecène et Oudin, 1889, in-18 de VIII-374 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne pourra pas reprocher à ce livre de n'être pas varié, sinon par le ton, l'auteur restant partout lui-même, au moins par les sujets. On y trouve en effet des promenades, des comptes rendus des séances académiques, des adieux, des allégories politiques, de la critique littéraire, de la critique d'art, enfin une série de morceaux groupés sous le chef de : *Rêverie et Sentiment,* et tout cela fort agréablement et très finement écrit. Pour le fond on pourrait lui reprocher d'être quelquefois bienveillant jusqu'à la partialité, pour M. Gréard, par exemple; ou sévère jusqu'à l'injustice, ainsi pour M. Maxime du Camp, qui n'est peut-être pas un très grand écrivain, mais a bien pourtant quelque mérite. Avoir écrit *Paris, les Convulsions de Paris, la Charité à Paris,* c'est quelque chose ; peut-être même est-ce plus que d'être l'auteur des *Esquisses et Impressions.* Il y a aussi quelque part dans ce livre une étude sur l'éducation des couvents, qui est d'une observation bien superficielle, s'arrêtant à l'écorce et n'allant pas jusqu'à l'âme. En revanche, les adieux au cardinal Guibert m'ont beaucoup plu, et les quelques pages écrites en marge de *Toute la Lyre* me semblent une excellente et très judicieuse critique de la poétique de Victor Hugo. Quant au style, on le trouvera charmant, dégusté à petites doses. C'est spirituel,

pittoresque, sentimental, d'une élégance très étudiée, qui ne laisse pas d'être parfois maniérée et même précieuse. Il y manque seulement que la nature y ait un peu plus collaboré : il n'y a chimie au monde, si habile soit-elle, qui puisse fabriquer cette liqueur saine, pure et vermeille, que seuls nous donnent le chaud soleil et le bon Dieu. P. TALON.

Chefs-d'œuvre dramatiques, de A. N. OSTROVSKI. Traduits du russe avec l'approbation de l'auteur, par L. DURAND-GRÉVILLE. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-12 de LI-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume commence par une intéressante étude du traducteur sur l'auteur célèbre, dont il nous fait ensuite connaître les trois œuvres principales : *Chacun à sa place, — L'Orage, — Fleur de neige.* Il y a tant de différences entre le théâtre russe et le nôtre que l'on est un peu désorienté en lisant ces trois productions. Nous y trouvons peu de mouvement, peu d'invention et beaucoup de longueurs. Elles ont cependant les deux premières, — *Fleur de neige* est une composition fantastique, — le mérite de nous faire connaître les mœurs, les habitudes russes dans les classes inférieures et offrent des caractères vrais. On sent que la traduction doit être extrêmement fidèle. M. Durand-Gréville, dans son Introduction, parle d'autres productions d'Ostrovski, rentrant plus dans les données de notre théâtre ; il donne une ample analyse d'un drame dont Dmitri est le héros et qui doit être fort beau ; nous voudrions que M. Durand-Gréville nous le fît connaître dans son entier. J. V.

Les Deux Missions Flatters au pays des Touareg Azdjer et Hoggar, par H. BROSSELARD, capitaine d'infanterie, membre de la première mission. Paris, Jouvet, 1889, in-12 de 304 p., orné de 50 gravures. — Prix : 2 fr. 25.

La *Bibliothèque instructive* de la librairie Jouvet et Cie avait déjà publié, sous le titre : *La Mission Flatters,* un premier récit de la campagne d'exploration dans le Sahara, à laquelle l'auteur, le capitaine Brosselard, alors lieutenant, avait pris une part active. A cette époque, les causes du désastre, dans lequel a sombré la seconde mission, étaient encore inconnues et il avait paru difficile d'en donner un exposé complet en même temps qu'exact. Aujourd'hui, la lumière s'est faite, des enquêtes ont donné lieu à une relation officielle qui confirme ou rectifie les autres documents. En outre, l'auteur a pu s'aider de ses observations personnelles en Afrique pour émettre avec une certaine autorité des appréciations personnelles sur la question transsharienne ; disons, de suite, qu'il se montre résolument partisan du chemin de fer d'Algérie au Niger. Suivant le capitaine Brosselard, les principaux obstacles supposés *a priori* par les adversaires du projet n'existent pas : les fameuses dunes de l'Areg sont fixes et il existe entre elles de larges dépressions planes, notamment dans le lit desséché de l'Igharghar, le grand fleuve saharien ; l'eau ne se montre pas à la surface, mais elle se rencontre en abondance à une faible profondeur ; enfin, les Touareg si redoutés sont peu nombreux et il serait facile de les amener à composition en leur faisant comprendre que leur véritable intérêt est d'entrer en relations commerciales avec les Français. Toutefois, il importe, avant tout, de relever par un acte d'énergie notre prestige fort compromis par des échecs successifs. Telle est l'opinion du capitaine Brosselard ; quant à son récit des deux expéditions Flatters, il est conforme à d'autres qui ont déjà été publiés ; mais il est bien écrit et présenté d'une

manière intéressante ; il est suivi d'une note géologique due à l'ingénieur Roche, l'une des victimes de la seconde expédition, et d'un vocabulaire des mots arabes et berbères employés le plus souvent dans la géographie saharienne. Enfin des gravures, des portraits et une bonne carte avec tracé d'itinéraire accompagnent cet excellent volume. Comte DE BIZEMONT.

Paris, voici Paris, par MAURICE DU SEIGNEUR. Paris, Bourloton, 1889, in-8 carré de VIII-354 p., illustr. de H. Gerbault. — Prix : 4 fr.

La Bohême du travail, par J. BARBERET. Paris, Hetzel, s. d. (1889), in-18 de 388 p. — Prix : 3 fr.

Paris qui roule, par GEORGES BASTARD. Paris, Chamerot, 1889, in-18 de 330 p., avec dessins de Tiret-Bognet et ombres chinoises de Louis Bombled. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Paris* de M. Maurice Du Seigneur comprend dix-huit chapitres. L'auteur ne s'en est rapporté qu'à ce qu'il a vu ou cru apercevoir : d'où un livre très personnel. En le lisant, vous aurez une idée des choses et des mondes les plus divers, les plus ondoyants : la rue, certains salons, le Palais (de justice), les expositions, les théâtres, etc. Ce cicérone d'un genre très gai, un peu libre même, vous promènera du quartier latin au bois de Boulogne et aux courses; il vous conduira ensuite « chez nos édiles » qu'il voit presque en beau (alors que j'ai, moi, le mauvais goût de ne les voir qu'en fort laid, parlant au propre pour plusieurs et au figuré pour la majorité) et aussi au Palais-Bourbon. Enfin, en sa qualité de lettré, il vous fera franchir le seuil de l'Institut pour contempler les Immortels qu'il griffe et caresse tour à tour, le félin! Je signalerai ensuite tout particulièrement deux chapitres : l'un intitulé : *Autour de la corbeille,* écrit avec un art parfait et qui établit que M. Du Seigneur, s'il n'est pas royaliste, est encore moins un thuriféraire du général Boulanger. L'autre porte ce titre : *Les Journaux et les Livres :* que de gens, tout comme moi, s'en délecteront ! Je ne dois pas non plus oublier un autre chapitre : *Paris religieux.* Ici M. Du Seigneur, généralement trop sceptique, se rappelle visiblement, par échappées, qu'il a été élevé dans des croyances qu'il semble avoir à peu près oubliées. Il fustige bien et assez justement la dévotion mondaine, toute d'extérieur, plus nuisible à la religion que l'impiété déclarée; mais je lui reprocherai notamment d'avoir écrit (p. 211), à propos des cérémonies du culte : « On conçoit que les cœurs simples recherchent, dans les pompes de la religion, un avant-goût des splendeurs et des félicités qu'on leur promet dans un autre monde où ils seront mieux lotis qu'ici-bas..... C'est la grâce que je leur souhaite. Ainsi soit-il! » Que M. Du Seigneur se méfie de son esprit caustique; car il peut lui faire dire des choses déplorables. Il parle de cœurs simples : puisse le sien le redevenir : c'est la grâce que je lui souhaite. Ainsi soit-il ! — L'illustration de ce volume, due à M. Gerbault, est remarquable ; toutefois je regretterai que l'artiste se soit appliqué à faire ressortir trop vivement l'élément féminin : les costumes et les postures sont loin d'être toujours convenables.

— M. Du Seigneur a généralisé; M. J. Barberet, lui, a spécialisé. Dans *la Bohême du travail,* c'est le petit, le tout petit monde parisien qu'il nous présente, ce qui ne veut pas dire que ce soit le moins curieux à étudier. Volontiers, je comparerais ce volume à une lanterne magique. A vos yeux apparaîtront successivement les inutiles comme les « faiseurs de nœuds de cravates, » espèce singulière que, seule, une civilisation vermoulue peut enfanter; les marchands de tonneaux, rusés compères; les réveilleurs et

les mendiants, les galvauds, les camelots, les marchands de chiens et quelques autres dont la plupart mériteraient joliment d'aller peupler les solitudes de la Nouvelle-Calédonie ou de la Guyane. Les types honnêtes et sympathiques sont rares; on peut citer cependant les forts de la boulangerie et les marchands des quatre saisons. Il y a bien aussi et surtout « l'accoucheur de vipères, » mais ce courageux « bohême du travail » n'instrumente pas sur le pavé de Paris : c'est en province, là-bas, au fond de la Bourgogne, qu'il exerce son métier périlleux; figure point du tout parisienne qui nous paraît ici quelque peu égarée. La présente étude est certainement le fruit d'observations personnelles; mais M. J. Barberet n'a pas, indépendamment, dédaigné de faire des emprunts à plusieurs, au journal *le Temps* surtout. Il cite en outre divers arrêtés et règlements administratifs qui se trouvent là parfaitement à leur place.

— Vous êtes-vous jamais demandé, évoquant le Paris des temps les plus reculés pour ne vous arrêter qu'à notre époque de vapeur et d'électricité, quelles ont été les infinies variétés de véhicules utilisés pour tous les usages en notre capitale? Pour ma part, j'avoue humblement n'y avoir guère songé. M. Georges Bastard a été mieux avisé, car il a créé et mis au monde sous ce titre : *Paris qui roule,* un ouvrage sur ce sujet. L'auteur a même tenu plus que son titre ne promet : il a remonté jusqu'aux Grecs et aux Romains. La partie vraiment contemporaine du travail commence à la page 121. Tout cela est fort amusant et même instructif; mais l'ensemble ne rappelle que d'assez loin les grandes esquisses, si brillamment tracées, de M. Du Seigneur, ou les études substantielles de M. J. Barberet. L'illustration est ravissante, très exacte pour le côté sérieux et finement spirituelle quand les scènes le comportent, ce qui est fréquent.

E.-C. LA GRETTE.

Plan-Guide illustré de l'Exposition universelle de 1889, par EDMOND BAUME, archiviste-ingénieur, membre des comités de l'Exposition de 1889. Paris, Ve Bourgerie et fils, et chez l'auteur, 6, faubourg Montmartre, cité Bergère, 1, s. d. (1889), in-12 de 179 p., illustré de nombreuses grav. et de 7 pl. en couleur, couverture demi-carton en couleur. — Prix : 1 fr. 50.

Exposition universelle internationale de 1889. Guide définitif, technique et pittoresque. Paris, Librairie de la « Nouvelle-Revue, » 1889, in-32 de XI-413 p., illustrations, cartes et plans, cartonnage anglais, fers spéciaux. — Prix : 1 fr.

Guide illustré. L'Exposition de 1889 et la Tour Eiffel, d'après des documents officiels, par Un ingénieur. Paris, Gombault et Singer, s. d. (1889), in-12 br. de 214 p. — Prix : 1 fr.

Paris-Exposition. Paris, Armand Colin, 1889, in-32 br. de 131 p., avec 34 plans dont 2 en couleur. — Prix : 0 fr. 60.

Indicateur général de l'Exposition, *guide pratique et historique.* Paris, Roy, s. d. (1889), gr. in-8 br. de 120 p., imprimé sur deux colonnes, avec de nombr. grav. et plans. — Prix : 0 fr. 50.

Pour bien voir Paris, *guide parisien, pittoresque et pratique,* par EDMOND DESCHAUMES. Paris, Maurice Dreyfous, 1889, in-12 br. de 615 p., illustré de 150 grav. et de 25 plans, avec couvertures illustrées, en couleur. — Prix : 4 fr.

Mieux vaut tard que jamais, assure la Sagesse des nations, laquelle, du reste, se contredit à tout propos. Ici, je suis pleinement de l'avis du proverbe, qui a raison, à la condition, toutefois, que le « tard » dont il

parle ne soit pas trop tard. Or, ce n'est point encore trop tard, puisque l'Exposition bat son plein. Je demanderai donc à nos lecteurs la permission de leur présenter encore six guides à travers les merveilles industrielles, artistiques et autres qui, à la Toussaint prochaine, s'apprêteront à disparaître, laissant dans notre sombre ciel comme une sorte de traînée lumineuse.

— M. Edmond Baume a publié, sous le titre de : *Plan-Guide illustré de l'Exposition universelle de 1889,* un petit volume conçu d'une façon originale. Il comprend cinq grandes divisions. Le texte qui se rapporte à chacune d'elles est imprimé sur papier de couleurs différentes : rose, jaune, blanc, bleu et rouge. Les détails relatifs à l'Esplanade des Invalides sont consignés sur papier rose. Sur papier jaune sont décrits le quai d'Orsay et le Trocadéro. Au Champ de Mars, centre de l'Exposition, ont été réservées les couleurs blanche, bleue et rouge. Cette division, par teintes, a des avantages pratiques sur lesquels il n'est pas besoin d'insister. Les plans sont bien faits et les sept jolies chromos et les gravures répandues dans ce volume en augmentent encore l'attrait.

— Sans en avoir l'air, le petit *Guide définitif, technique et pittoresque à l'Exposition,* publié par la *Nouvelle-Revue,* contient une quantité extraordinaire de renseignements. Il est divisé en quatre parties : la première mentionne les divers modes de transport de voyageurs, la situation topographique de l'Exposition, etc.; la seconde est un historique bien résumé des grandes exhibitions antérieures et surtout de l'Exposition actuelle ; la troisième partie décrit à la fois brièvement et complètement tout ce qu'il est possible de voir à l'Esplanade, sur le quai d'Orsay et les berges de la Seine, le Champ de Mars et le Trocadéro. Quant à la quatrième et dernière partie, comme elle porte pour titre : *A travers Paris,* tout commentaire nous semble inutile. Pour se reconnaître dans ces 413 pages, on trouvera deux tables, l'une en tête, l'autre à la fin du guide : la première est une table des matières très logiquement classées; l'autre est un précieux index alphabétique, dont trop de publications similaires sont privées. Les plans sont aussi clairs que simples ; aussi n'est-il pas besoin d'avoir collaboré à la carte d'état-major pour les lire et s'en servir utilement.

— Avec des détails suffisants pour vous diriger partout, vous trouverez dans *l'Exposition de 1889 et la Tour Eiffel, d'après les documents officiels,* par un ingénieur qui a eu le tort de ne se point nommer, une intéressante statistique des principales expositions, depuis celle de Londres (1851) jusqu'à celle de Paris (1878). Mais il eût été utile d'indiquer par quel excédent ou quel déficit chacune de ces grandes exhibitions a clos son budget. Page 51, vous verrez un projet de palais d'exposition dû à MM. Eiffel et Sauvestre, qu'il ne m'eût point déplu de voir adopté tel quel : alors, du moins, la vue du dôme central n'eût pas été en partie masquée par ces malencontreux pavillons de la Ville de Paris qu'on eût bien fait de placer ailleurs. Somme toute, guide agréable, complété d'une notice sur le quartier Saint-Antoine avant 1789 et dont les gravures sortent, par les sujets, de la banalité courante et quasi obligatoire.

— Peut-être tiendrez-vous à vous procurer un guide à la fois très complet et pas cher : alors prenez le *Paris-Exposition,* de la maison Armand Colin. Vous ferez d'une pierre deux coups : « A côté de l'Exposition, il y a une autre merveille, Paris, que beaucoup de visiteurs voient pour la première fois. » Dans cette pensée, l'auteur anonyme a voulu que les gens n'ayant qu'une semaine à dépenser et une bourse modeste à dégonfler pussent contempler toutes choses : la ville en trois promenades (ce n'est pas trop,

certes !) et l'Exposition en sept (ce qui peut suffire). Aucune gravure, mais de nombreux petits plans dans le texte, et à la fin un grand plan pouvant être facilement détaché. Ici j'admire l'idée qu'on a eue de joindre au volume un plan spécial : *Paris-Capitale,* indiquant les quartiers où se trouvent tels ou tels commerces, industries, administrations, etc., ce qui permet à chacun de voir tout de suite le ou les quartiers où il doit diriger ses pas ou faire conduire sa voiture. Sous ce rapport, ce guide, qu'on peut mettre facilement en poche, est unique.

— N'étaient quelques phrases (notamment pages 3 et 4), je dirais que le très substantiel premier chapitre de l'*Indicateur général de l'Exposition,* édité par la librairie Roy, m'a charmé; mais les phrases en question, où assez discrètement, il est vrai, l'auteur anonyme laisse apercevoir ses admirations révolutionnaires, m'ont produit l'effet d'une légère douche. C'est dommage. Ce grand in-8 se prétend, en son sous-titre, « le seul guide complet. » Je ne lui contesterai certainement pas qu'il donne des renseignements aussi variés que nombreux ; mais qui donc, parmi les nouveaux débarqués, aura le temps d'absorber entièrement ce volume? Il est vrai qu'on n'est pas obligé de lire tout. Gravures et plans dans le texte sont nombreux, sans compter un grand plan hors texte malheureusement peu lisible. Ce qui m'étonne le plus dans ce guide, bien édité, c'est son bas prix invraisemblable: le coût d'un cahier de papier blanc serait presque équivalent.

— Au début des intéressantes, instructives et étincelantes causeries dont l'ensemble justifie si bien le titre : *Pour bien voir Paris,* M. Edmond Deschaumes, dans un entretien qu'il a eu avec son éditeur, expose le genre et le but de son livre. Pour cela, il donne la parole à M. Dreyfous : « Je voulais vous prier d'écrire pour ma librairie un livre de notes rapidement croquées sur le vif, bondé de renseignements à l'usage des voyageurs, étrangers ou provinciaux échoués sur le pavé de Paris : en un mot un guide qui ne serait pas un guide et qui en aurait l'utilité sans en avoir l'aridité, qui serait amusant à lire et pratique à consulter. » Si jamais programme a été rempli à la lettre, c'est celui-là, bien sûr. Aussi, chers lecteurs, je vous confierai que, des assez nombreux guides que j'ai eu l'honneur de vous signaler avec des notes diverses, celui-ci est un des rares que je garderai pour en enrichir ma bibliothèque personnelle. L'Exposition tient tout entière dans onze pages. A la vérité, c'est un peu bref. D'autre part, on pourrait désirer que les plans de Paris, du Champ de Mars et de ses annexes fussent plus brillants. Quant aux gravures qui donnent une idée exacte des monuments et de certains coins de ville, je les trouve trop hâtivement exécutées. Ces critiques, d'importance relative, ne m'empêcheront pas de répéter que ce volume mérite d'être particulièrement remarqué et apprécié, bien que les aperçus historiques ne soient pas toujours absolument de mon goût.

Et là-dessus, je prends congé de cette littérature descriptive de circonstance, qui a sa valeur, en attendant que le *Polybiblion* parle des publications variées dont l'Exposition, un peu avant ou après sa fermeture, sera la cause ou le prétexte. Plusieurs sont déjà commencées et j'en sais d'autres qui se préparent. E.-C. La Grette.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'érudition a fait une grande perte en la personne de M. Jean-Joseph-Antoine-Marie baron de Witte, membre de l'Institut,

mort à Paris, le 30 juillet. Né à Anvers le 24 février 1808, il se consacra tout jeune aux études archéologiques et se fit assez remarquer par ses travaux pour devenir, en 1842, membre correspondant, puis, en 1864, associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'Académie royale de Belgique lui ouvrit aussi ses portes en 1851, et la plupart des sociétés savantes de l'Europe se firent honneur de le compter parmi leurs membres. Ses publications sont trop nombreuses pour être toutes énumérées ici; nous nous contenterons de citer les suivantes : *Élite des monuments céramographiques* (Paris, 1837-1861) ; — *Mémoire sur l'impératrice Salonine* (Extrait des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, tome XXVI; Bruxelles, 1852, in-4) ; — *Du Christianisme de quelques impératrices romaines avant Constantin* (Paris, 1853, in-4) ; — *Choix de terres cuites du cabinet de M. le vicomte de Janzé* (Paris, 1857, in-fol.) ; — *Description des médailles et des antiquités du cabinet de M. l'abbé H. G**** (Paris, 1856, in-8) ; — *Notice sur quelques vases peints de la collection de M. Alexandre Castellani* (Paris, 1865, in-8) ; — *Catalogue de la collection d'antiquités de M. Alexandre Castellani* (Paris, 1866, in-8) ; — *Explication de trois bagues d'or de travail étrusque* (S. l. n. d., in-8) ; — *Notes sur quelques amphores panathénaïques* (Paris, 1868, in-8) ; — *Satyre, bronze trouvé à Dodone dans les fouilles de M. Constantin Carapanos* (Paris, 1877, in-fol.) ; — *Description de la collection d'antiquités conservées à l'hôtel Lambert* (Paris, 1886, in-fol.). Nous devons encore signaler l'achèvement et la publication par cet érudit de la traduction commencée par le comte de Blacas, de l'*Histoire de la monnaie romaine*, de Mommsen, ses *Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au* III*e* *siècle de l'ère chrétienne* (Paris, 1869, in-4), et les articles insérés par lui dans un grand nombre de revues et de mémoires de sociétés tels que : les *Monuments grecs*, de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France ; la *Revue numismatique*, dont il fut un des fondateurs ; la *Revue archéologique ;* la *Gazette archéologique ;* la *Gazette des Beaux-Arts ;* les *Annales* et les *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique; le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, qui lui doit sa fondation ; la *Revue de numismatique belge*, etc. M. le baron de Witte était membre du conseil de la Société bibliographique presque depuis la fondation de la Société, et l'un des meilleurs amis du *Polybiblion*, qu'il appréciait beaucoup et dont il présenta les premiers volumes à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— S. É. le cardinal GUILBERT, archevêque de Bordeaux, est mort à Gap le 15 août. Né à Cérizy-la-Forêt (Manche) le 15 novembre 1812, après avoir employé les vingt premières années de son ministère à l'enseignement dans les petits séminaires du diocèse de Coutances, et fondé celui de Valognes, il fut successivement archiprêtre de cette ville et grand-vicaire, puis évêque de Gap et d'Amiens, enfin archevêque de Bordeaux. Il était cardinal depuis trois mois seulement. Toute sa vie, il a été passionné pour la science ecclésiastique et pour les questions philosophiques et sociales. Dans chacun des diocèses qu'il a gouvernés, il s'est beaucoup occupé des études du clergé et a fort encouragé les travailleurs. Un de ses premiers soins en arrivant à Bordeaux a été de restaurer les conférences ecclésiastiques et de leur imprimer une direction rigoureusement scientifique. Dès 1866, il avait commencé la publication d'un grand ouvrage : *La Divine Synthèse, ou l'Exposé rationnel au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée*, qu'il a remis au courant à plusieurs reprises, et dont il a donné, cette année même, la troisième édition en deux volumes in-8. On lui doit encore de nombreux mandements sur toutes les questions débattues en notre temps et divers opuscules : *Monde et Dieu, le fini et l'infini et leurs rapports ;*

— *Le Divorce*; — *La Démocratie.* Comme l'a dit justement l'éminent évêque de Coutances dans son oraison funèbre, « certains de ses écrits ne recueillirent point sans doute l'unanimité des suffrages, mais témoignèrent du moins de la persévérante activité de sa pensée. » En tout cas, ses hautes vertus et son admirable piété lui avaient valu le profond respect et la fidèle affection de tous ceux qui l'ont vraiment connu. Il a vécu et est mort comme un saint. La *Revue catholique de Bordeaux* a publié dans son numéro du 25 août, des notes précieuses sur le vénéré prélat, et dans celui du 10 septembre, la magnifique allocution prononcée à ses funérailles par Mgr Germain.

— M. Michele AMARI, l'illustre savant italien, est mort le 16 juillet, à 83 ans. Né à Palerme le 7 juillet 1806, il dut interrompre ses études après la condamnation de son père, en 1822, pour raisons politiques. Les modestes fonctions administratives qu'il accepta alors pour soutenir sa famille ne l'empêchèrent pas de poursuivre des travaux dont les premiers résultats furent la publication d'une traduction d'un roman de Walter Scott et celle de son étude sur la *Fondation de la monarchie des Normands en Sicile,* publiée dans les *Effemeridi scientifiche italiane* (1832, et non 1822, comme le dit par erreur la *Rassegna Nazionale,* 1er août, p. 592). C'est encore l'histoire sicilienne qu'intéresse le volume qui assura la réputation de M. Michele Amari, et qui est resté son meilleur ouvrage, son histoire des Vêpres siciliennes, publiée d'abord sous le titre de : *Un periodo delle istorie siciliane del secolo* XIII (1841), et réimprimé pour la neuvième fois en 1886. Forcé de s'enfuir à Paris à la suite de cette publication, il en profita pour apprendre l'arabe, sous la direction de M. Reinaud. En 1859, il fut nommé professeur d'arabe à Pise, puis, quelques mois après, il reçut la chaire de langue et littérature arabe, à l'institut des études supérieures de Florence. C'est en 1861 qu'il fut nommé sénateur. Nous donnons ci-dessous la liste de ses publications, en n'y comprenant pas les nombreux travaux insérés par lui dans le *Journal asiatique,* la *Revue archéologique,* l'*Archivio storico italiano,* la *Rivista sicula.* la *Nuova antologia,* la *Rivista orientale,* la *Rivista Europea,* le *Bollettino italiano degli studî orientali,* la *Rivista Veneta,* le *Bullettino archeologico Sardo,* les *Annali di Sfragistica,* les *Atti dell' Accademia dei Lincei.* les *Annali della societa italiana per gli studi orientali,* etc.; *Description de Palerme, par Ibn-Hamal* (Paris, Franck, 1845, in-8). — *Voyage en Sicile de Mohammed Ibn Djobair* (Paris, Franck, 1846, in-8); — *Note alla storia costituzionale di Sicilia di N. Palmieri* (Lausanne, 1847; Palerme 1848); — *Quelques observations sur le droit public de la Sicile* (Paris, imp. Poussielgue, 1848, in-8); — *La Sicile et les Bourbons* (Paris, Franck, 1849, in-8), avec un *Post-Scriptum* paru la même année à la même librairie; — *Solwan el Mota' ossiano conforti politici di Ibn Zafer, arabo siciliano del secolo* XII (Florence, Lemonnier, 1852, in-8): — *Storia dei Musulmani di Sicilia* (Florence, Lemonnier, 1854-1872, 3 vol. in-8); — *Biblioteca arabo sicula ossia raccolta di testi arabici che toccano la geografia, la storia, la biografia e la bibliografia della Sicilia* (Leipzig, 1857, in-8), avec des appendices (1875 et 1887); — le même ouvrage, traduit en italien (Turin, Loescher, 1880-1881, 2 vol. in-fol. ou in-8); — *Una memoria sulla cronologia del Corano,* premiata nel 1858 dall « Istituto di Francia »; — *Carte comparée de la Sicile du* XIIe *siècle* (Paris, 1858); — *Diplomi arabi del R. Archivio Florentino* (Florence, Lemonnier, 1863, in-8), avec appendice (1867); — *Abbozo di un catalogo di manoscritti arabi della Lucchesina di Girgenti* (1869, in-8); — *Epigrafi arabiche di Sicilia* (Palerme, Pedone-Lauriel, 1876, in-4); — *Nuovi ricordi arabici sulla storia di Genova* (Gênes, 1873); — *Altre narrazione del vespro siciliano, scritti nel buon secolo della lingua,* appendice alla 9e edizione del Vespro siciliano (Milan, Hœpli, 1886, in-16).

— On annonce encore la mort : de M. le capitaine de frégate Gaston Baudens, né en 1844, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, auteur d'ouvrages estimés dans le monde de la marine, mort à l'hôpital maritime de Cherbourg à l'âge de 45 ans ; — de M. Amédée Boitet, inspecteur général honoraire de l'enseignement agricole, auteur d'un ouvrage sur les *Herbages et Prairies naturelles* ; — de M. le docteur Cabrol, ancien médecin principal des armées, qui a laissé de curieux mémoires militaires sur les campagnes auxquelles il a pris part, mort le 9 août à l'âge de 76 ans ; — de M. le docteur Paul Chapuzot, directeur de la clinique homéopathique de la rue Saint-Jacques, mort le 21 août ; — de M. Armand Hayems, conseiller général de Seine-et-Oise, auteur de nombreuses études sur des questions de philosophie politique et d'un mémoire sur *le Mariage*, d'une étude psychologique, *le Don juanisme*, et d'un drame *Don Juan de Maraña*, mort le 1er août, à l'âge de 43 ans ; — de M. Gabriel Hugelmann, fils de l'ancien publiciste de ce nom, et rédacteur de journaux financiers, mort à l'âge de 33 ans ; — de M. Paul Laurens, qui a, pendant de longues années, rédigé avec succès l'*Annuaire du Doubs*, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, mort à Besançon le 30 mai, à l'âge de 73 ans ; — de M. Gaston de Léris, journaliste et secrétaire de la rédaction du *Moniteur Universel*, et auteur de nombreuses publications sur les beaux-arts, mort le 8 août ; — de M. Jean-Patrice-Auguste Madden, agrégé de l'Université, ex-vice-président de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise, né à Versailles en 1808, auteur des *Lettres d'un bibliographe*, suivies d'un *Essai sur l'origine de l'imprimerie à Paris* (1878, in-8 avec atlas in-4 de 6 pl. et 3 tableaux), mort le 2 juin à l'âge de 82 ans ; — de M. le comte Villiers de l'Isle-Adam, auteur de romans connus et collaborateur de plusieurs journaux, mort à Paris, le 20 août, à 56 ans.

— A l'étranger on signale la mort : de M. Spence Bate, auteur du *Catalogue of Amphipodous crustacea in the British Museum* (1868), mort à Plymouth, le 29 juillet ; — du Dr Michael Baumgarten, professeur à l'Université de Rostock, mort dans cette ville, le 21 juillet, à l'âge de 77 ans ; — du Rever. M.-J. Berkeley, botaniste distingué, mort à Sibbertoft, âgé de 87 ans, le 30 juillet ; — du Dr Horatius Bonar, écrivain populaire, mort à 81 ans, dans les premiers jours d'août ; — de M. Gaetano Cacciatore, directeur de l'Observatoire de Palerme, mort dans cette ville, à 75 ans, le 16 juin ; — de Mme Fanny Forrester, connue en Angleterre pour ses poésies, morte au milieu d'août ; — de M. Isaïa Ghiron, préfet de la Bibliothèque Brera à Milan, qui, entre autres travaux historiques, avait préparé l'édition du second volume des *Annali d'Italia* faites en continuation de celles de Muratori, que la librairie Hœpli vient de mettre en vente, mort à Milan, à 52 ans, le 18 juillet ; — du Rever. Dr George Zabriskie Gray, doyen du séminaire protestant de Cambridge (Massachusset), auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite *Recognition in the world to com* et *Children's crusade in the thirteenth century*, mort à 51 ans, le 4 août ; — du Dr R.-E. John, professeur à la Faculté de droit de Gœttingue, où il est mort le 7 août à 62 ans ; — du Dr Franz Krämer, directeur de l'École professionnelle, à Heidelberg, mort le 22 juillet, à 64 ans ; — de M. Ivan Kukuljevics de Sacci, écrivain, mort le 1er août à 73 ans ; — de Mgr Henri-Charles Lambrecht, évêque de Gand, dont on apprécie surtout la dissertation doctorale *De Sacrificio missae*, mort le 2 juillet à l'âge de 41 ans ; — du Dr Rudolf Leuckart, privat docent des sciences chimiques à l'Université de Gœttingue, mort à 35 ans, à Leipzig, le 24 juillet ; — du grand chirurgien italien Pietro Loreta, pro-

fesseur à la clinique de Bologne, mort le 20 juillet, à 58 ans; — du Dr E. Lübbert, professeur de philologie classique à l'Université de Bonn, et dont les travaux sur ces matières jouissaient d'une certaine réputation, mort le 31 juillet, à 59 ans; — du Dr F. Märcker, mort à Berlin, le 26 juillet, à 84 ans; — du Dr Adalbert Maier, professeur à la Faculté de théologie de Fribourg-en-Brisgau, mort à 79 ans, le 24 juillet; — du cardinal Guglielmo Massaia, qui, après ses missions en Afrique, en avait écrit le récit, mort le 6 août, à 80 ans; — de M. Matsen, bibliothécaire de la bibliothèque commerciale de Hambourg, où il est mort à 76 ans, le 21 juillet; — du littérateur autrichien Eduard Mautner, mort à 64 ans, en juillet; — de miss Maria Mitchell, professeur d'astronomie à Vassar College, dont l'observatoire lui resta également confié jusqu'en janvier 1888, morte à New York, à 71 ans; — du Dr Anton Nuhn, professeur honoraire à la Faculté de médecine d'Heidelberg, mort à 75 ans, le 27 juillet; — de M. W.-R.-S. Ralston, qui, de l'autre côté de la Manche, faisait autorité en matière de littérature russe, mort à 61 ans, le 9 août; — de M. von Ritgen, professeur à l'Université de Giessen, mort le 31 juillet, à l'âge de 79 ans; — de M. Francis-S. Saltus, bien connu en Amérique sous le pseudonyme de Cupid Jones, mort à 40 ans, le 25 juin; — de M. Walfod Dakin Selby, du Record Office, archéologue de premier ordre, éditeur du *Genealogist,* mort le 3 août; — de M. Sievers, directeur du gymnase de Wolfenbüttel, où il est mort, à 41 ans, le 24 juillet; — de Mme A. Stahr, plus connue comme romancière sous son nom de demoiselle (Fanny Lewald), morte à 78 ans; — du Dr Wilhelm Studemund, professeur de philologie classique à Breslau, mort le 9 août; — de M. Woolsey, président de Yale college, où il avait enseigné le grec, auteur d'ouvrages estimés, tels que *Introduction to the study of international law; Political science of the state; Manual of political ethics,* mort à 88 ans.

Lectures faites a l'académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 août, M. Ménant a lu une note sur un cylindre assyrien. M. l'abbé Raboisson a continué la lecture de son mémoire sur la géographie de l'Assyrie et de la Chaldée. — Dans celle du 9 août, M. Paul Viollet a communiqué un mémoire sur la formule : Roi par la grâce de Dieu. M. Bréal a ensuite donné lecture d'une étude sur l'origine du féminin dans les langues indo-européennes. — La lecture de M. l'abbé Raboisson a été continuée dans la séance du 16 août. M. Salomon Reinach a ensuite entretenu l'Académie d'une inscription grecque provenant de Paphos. — Le 23 août, M. Le Blant a donné lecture d'un travail sur les songes et les visions des martyrs. M. Clermont-Ganneau a fait ensuite une communication sur la géographie de la seigneurie chrétienne d'Arsour, en Palestine. — Dans la séance du 30 août, M. Favet de Courteille a lu une note de M. Kiraly sur l'écriture hunno-scythique. M. Émile Ruelle a ensuite donné lecture d'un mémoire sur le philosophe Damascius.

Lectures faites a l'académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 août, M. Arthur Desjardins a entretenu l'Académie du socialisme d'État; M. Block a ensuite donné lecture d'un mémoire sur le progrès de l'économie politique depuis Adam Smith. — Dans celle du 10 août, M. Courcelle-Seneuil a lu une note sur la souveraineté du peuple, et M. Baudrillart a continué la communication de son rapport sur la condition des populations de la Provence. — Cette lecture de M. Baudrillart a été continuée dans les séances du 17 et du 24 août.

Concours et Prix. — L'Académie royale des sciences de Berlin décernera l'année prochaine un prix de 3,000 fr., fondé par M. le comte Joseph

Loubet, au meilleur ouvrage publié entre le 1er juillet 1884 et le 1er juillet 1889, en allemand, anglais, français ou hollandais, sur *la Colonisation européenne dans l'Amérique du Nord.* Les ouvrages soumis au concours doivent être envoyés au secrétariat de l'Académie avant le 1er juillet 1890.

— L'année prochaine se tiendra à Saint-Pétersbourg, le quatrième congrès international pénitentiaire. A cette occasion, le gouvernement russe met au concours le sujet suivant : « Part prise par John Howard à la réforme pénitentiaire. » Les travaux devront être écrits en russe ou en français. Les travaux écrits dans une autre langue devront être accompagnés d'une traduction française. Les œuvres devront être transmises avant le 1/13 mai 1890 au président de la commission d'organisation du congrès à Saint-Pétersbourg. Il y aura pour récompenser les œuvres jugées dignes, deux médailles d'or et plusieurs d'argent. L'auteur qui obtiendra la grande médaille d'or recevra en outre 2,000 fr. en argent.

Statistique des journaux. — Nous empruntons au *Livre* du 10 août quelques renseignements sur la statistique des journaux du monde. Le pays d'Europe qui est au premier rang par le nombre des périodiques qu'il édite est l'Allemagne (5,500, dont 800 quotidiens) ; puis viennent l'Angleterre (3,000, dont 809 quotidiens) ; la France (2,819, dont 700 quotidiens) ; l'Italie (1,400, dont 170 quotidiens) ; l'Autriche-Hongrie (1,200, dont 150 quotidiens) ; l'Espagne (850, dont un tiers périodiques); la Russie (800); la Suisse (450), etc. Le total des journaux imprimés en Europe est de 20,000. L'Asie compte 3,000 publications périodiques, dont la plupart paraissent au Japon et dans les Indes anglaises. Il s'en publie 200 en Afrique. La presse européenne reste bien en arrière de celle d'Amérique. Les États-Unis donnent le jour à 12,500 journaux ; le Canada à 700. C'est aussi le nombre des périodiques australiens. Il paraît, d'après les calculs de la statistique, qu'il existerait un journal pour 82,600 individus.

Paris. — Deux nouvelles brochures de M. Delisle, relatives à la bibliothèque nationale, sont également dignes du savant administrateur général de cet établissement. On trouve mille précieux renseignements dans la *Notice d'un choix de manuscrits, d'imprimés et d'estampes acquis dans ces dernières années et exposés dans le vestibule. Mai 1889* (Paris, Chamerot, in-8 de 51 p.), et dans la *Note sur les catalogues de la bibliothèque nationale* (Lille, imp. L. Danel, in-8 de 15 p.). La *Notice* comprend deux cent trente-cinq articles, dix-huit pour les manuscrits en général, vingt pour les manuscrits à peintures, onze pour les manuscrits relatifs à l'histoire du moyen âge, sept pour les chartes et monuments diplomatiques du moyen âge, onze pour les manuscrits se rapportant à la littérature du moyen âge, six pour les manuscrits modernes (lettres originales de René Descartes, sermon autographe de Bossuet, registre des comptes de Pierre-Daniel Huet, de 1650 à 1691, de la main du célèbre évêque d'Avranches; lettres de Mme Roland, la *Marseillaise*, de la main de Rouget de Lisle; les *Paroles d'un croyant* (autographe), neuf pour les autographes de Victor Hugo légués par lui à la Bibliothèque nationale, onze pour les manuscrits grecs, dix-sept pour les manuscrits orientaux, vingt-quatre pour les estampes, tout le reste pour les imprimés. — La *Note* renferme les plus précises indications sur ce que sont actuellement et sur ce que seront dans quelques années les catalogues des diverses collections de la Bibliothèque nationale. Nous ne pouvons songer à analyser une brochure où sont groupés, dans un ordre lumineux, tant de renseignements. Qu'il nous suffise de dire que la *Note* de M. Delisle fait admirablement connaître tous les progrès déjà accomplis sous son habile et féconde

administration, et lui assure de nouveaux droits à la reconnaissance de tous les travailleurs.

— Il s'est établi à Paris une *Société des parlers de France,* dont l'objet est de faire une enquête générale sur les parlers de la France, et particulièrement sur les parlers romans. La première assemblée générale s'est tenue le 14 juin; et dix jours après le conseil constituait ainsi son bureau : M. Gaston Paris, président; MM. P. Meyer et Gilliéron, vice-présidents; M. l'abbé Rousselet, secrétaire général; MM. Péponey et Salmon, secrétaires-adjoints; M. Psichari, administrateur; M. Pierrot-Desseilligny, trésorier; MM. Dottin et Doutrepont, bibliothécaires-archivistes. La cotisation annuelle de 6 francs donne droit à la réception gratuite du bulletin, et à la réception, gratuite ou à prix très réduit, des publications de la Société.

— M. Joannis Guigard prépare une nouvelle édition de son précieux *Armorial du bibliophile.* Le nouvel armorial formera deux volumes in-8 de 1200 p. et sera mis en vente au prix de 50 francs pour les souscripteurs (Libr. A. Fontaine, E. Rondeau, successeur).

— M. Ernest Petit vient de faire paraître le 3e volume de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (Paris, Thorin, in-8).

— La *Revue des questions historiques* publiera dans sa livraison du 1er octobre un important travail de M. l'abbé Vigouroux intitulé : *De l'Authenticité des évangiles prouvée par l'étude critique du langage.*

— On trouvera dans le dernier numéro du *Moyen Age* (août 1889) une bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les revues et sociétés savantes en 1889 qui dénote, de la part de son auteur, une singulière inexpérience. M. A. Marignan n'en a pas fait un dépouillement complet, mais il s'est sans doute heurté à des difficultés que l'on s'explique fort bien. Ce que l'on s'expliquera moins, c'est la bizarre classification géographique qu'il a adoptée et qui lui fait placer la Haute-Vienne en Périgord et la Dordogne en Limousin : le cas n'est pas unique et l'on trouvera Montfort-l'Amaury dans le département de la Seine, entre autres. Mais ce qui ne s'expliquera plus du tout, c'est qu'un directeur de revue, voulant faire de la bibliographie et déclarant en même temps cette science la plus simple et la plus facile du monde, se permette d'imprimer l'erreurétrange que voici : Au mot *Rhône,* vous apprendrez que dans le dernier volume paru des Mémoires de l'Académie des sciences de Lyon (1888) il y a un très intéressant article historique de M. Arn. Locard à lire sur les pèlerinages dans l'ancienne France (*la Coquille des pèlerins*). Ouvrez le livre et qu'y trouverez-vous ? M. Locard, un naturaliste distingué et connu par divers ouvrages, y traite de conchyliologie et de *quibusdam aliis.* M. Marignan aurait dû s'apercevoir qu'il s'agissait d'huîtres et ne pas nous donner pour un travail historique ce qui ne peut avoir aucun rapport avec l'histoire.

— M. Ch. Dejob, professeur de rhétorique au collège Stanislas, vient de publier une intéressante brochure sur *l'Établissement connu sous le nom de lycée et d'athénée et sur quelques établissements analogues* (Paris, Armand Colin, gr. in-8 de 48 p.). Il nous entretient successivement de Pilâtre de Rozier qui fonda, sous le patronage du roi et du comte de Provence, le Musée de Monsieur (ouvert le 11 décembre 1781, rue Sainte-Avoye); de Court de Gébelin, créateur du Musée de Paris (rue Dauphine), lequel établissement mourut avec lui (mai 1789); de Garat et de Laharpe qui, le 8 janvier 1786, inaugurèrent au lycée, — nom que prit, après la tragique fin de Pilâtre de Rozier (4 juin 1785), le Musée de Monsieur, — le premier, l'en-

seignement de l'histoire proprement dite, le second celui de l'histoire littéraire; des autres professeurs du lycée devenu en 1803 l'athénée, le mathématicien Deparcieux, le chimiste Fourcroy, l'anatomiste Sue, le zoologue Brongniart, auxquels, plus tard, succédèrent Rœderer, de Gérando, Cuvier, Biot, Thénard, Richerand, Ginguené, Vigée, et plus tard encore, Legouvé, Jules Janin, Mignet, Benjamin Constant, Chevreul, Orfila, Blainville, Fresnel, Pouillet, Dumas, etc. De curieux appendices complètent l'excellente notice de M. Dejob : I. *Conversion de La Harpe. Sa conduite pendant la Terreur.* II. *Liste des professeurs du lycée.* III. *Professeurs du lycée des arts en l'an II, l'an III et l'an IV.* IV. *De quelques sociétés ou cours qui ont porté le nom de lycée ou d'athénée.*

— Dans un opuscule intitulé : *La Vérité sur le Masque de fer, ou Recherches sur l'identité du personnage désigné sous ce titre,* extrait de la *Revue de la Société des études historiques* (Amiens, gr. in-8 de 37 p.), M. Montaudon, membre de la Société des études historiques, a entrepris de résumer une question historique qui a fait l'objet de volumineux écrits et qui reste encore pendante. Il résulte de cet opuscule que, de tous les personnages dont le nom a été mis en avant, aucun ne peut être identifié d'une façon certaine avec le « masque de fer, » et que « le mystère ne s'appliquait pas à un homme d'une importance considérable. » Le problème n'a donc plus désormais « qu'un intérêt historique d'un ordre fort secondaire. »

— M. E.-G. Ledos a publié un document bien intéressant sous ce titre : *Fragment de l'inventaire des joyaux de Louis Ier, duc d'Anjou, 1364-1365.* Extrait du tome L de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (Paris, gr. in-8 de 14 p.). C'est dans le manuscrit français 20,686 que le jeune paléographe a retrouvé l' « inventoire de la tapisserie que nous avons baillée et lessiée en garde à Pierre de Chevreuse, trésorier de France, le Ve jour de novembre l'an de grâce mil ccc soixante et quatre. » Cette pièce comble une certaine portion de la regrettable lacune que présente l'*Inventaire des joyaux de Louis de France, duc d'Anjou,* publié en 1853 par M. de Laborde, à la suite de la *Notice des émaux du musée du Louvre.* Cet état des tapisseries de l'illustre amateur est le plus ancien inventaire connu de tapisseries françaises. M. Ledos, dans une riche annotation, a indiqué avec beaucoup de sagacité l'origine de la plupart des motifs représentés sur les diverses tapisseries, et son travail ne sera pas moins goûté des artistes que des érudits.

— La Société des amis des livres qui existe, comme on sait, depuis 1880, et qui se trouve actuellement sous la présidence d'honneur de Mgr le duc d'Aumale et sous la présidence effective de M. E. Paillet, vient de publier son *Annuaire* pour 1889 (Paris, in-8 de 127 p.). Nous y signalerons les deux articles publiés par M. Alfred Bégis sur Robespierre et Lebon et qui renferment de véritables *curiosités révolutionnaires.*

— Deux des plus savants confrères de feu Laboulaye à l'Institut et au Sénat ont réuni leurs efforts pour nous faire connaître le mieux possible sa vie et ses publications (*Notice sur la vie et les travaux de M. Édouard Laboulaye, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* lue dans la séance publique annuelle de cette Académie, le 18 novembre 1887, par M. Henri Wallon, secrétaire perpétuel, suivie de la *Bibliographie de ses œuvres,* par M. Eugène de Rozière, membre de la même Académie. Paris, Larose et Forcel, in-8 de 83 p.). Cette bibliographie, qui part de l'année 1833 et qui va jusqu'à l'année 1888, ne comprend pas moins de 418 numéros : elle est tellement complète que non seulement des articles de revues, mais même de simples articles de journaux y sont minutieusement indiqués. On aimera à

la rapprocher des excellentes notices bibliographiques de M. de Rozière sur Charles Giraud, sur Mignet, etc.

Angoumois. — M. A.-F. Lièvre a fait tirer à part du *Bulletin de la Société archéologique de la Charente* le rapport qu'il a été chargé de rédiger sur le *Camp de Vœuil*, près Angoulême (in-8 de 16 p. avec un plan par M. Cochot, architecte). Le camp gaulois de Vœuil est d'un grand intérêt, à cause de son rempart fait de pierres calcaires calcinées.

— Le *Bulletin* de la Société archéologique de Charente, récemment paru, est rempli presque totalement par la seconde partie de l'*Histoire de l'abbaye de la Couronne*, de M. l'abbé Blanchet.

Bourgogne. — Le tome XVI de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne*, récemment paru, contient des travaux fort intéressants. M. Maurice Prou y a dressé un important *Catalogue des monnaies mérovingiennes d'Autun*, auquel il a apporté lui-même, dans un supplément, quelques rectifications. M. Harold de Fontenay a publié, avec de bonnes annotations, de curieux fragments d'un *Extrait du livre de la paroisse de Saint-Jean de la Grotte... en l'an 1616*, et y a continué ses études sur l'*Épigraphie autunoise, moyen âge et temps modernes*. — *Les Pèlerinages à Saint-Sébastien d'Uchon* ont fait l'objet d'un travail de M. Charmasse, qui consacre également quelques pages curieuses à *l'Horlogerie et une Famille d'horlogers à Autun et à Genève aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*; cette famille est celle des Cusin, dont une branche alla en 1580 s'établir à Genève, et y introduisit la fabrication de la montre. Nous nous contenterons de signaler par leur titre les autres travaux que renferme le recueil : *la Mission et le Culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen*, par M. J.-G. Bulliot, qui a également inséré dans ce volume deux notes sur *les Carrières et les Carriers gallo-romains du plateau de Saint-Émilan*, et sur les *Fouilles du Mont-Beuvray, 1885-1887* ; — le résumé historique de M. l'abbé Cucherat sur *Semur en Brionnais, ses barons, ses établissements civils, judiciaires et ecclésiastiques depuis l'an 860 jusqu'à nos jours* ; — la *Notice* de M. le vicomte Charles de Fontenay, *sur trois amiraux danois originaires de Couches les Mines* (Gaspar-Frédéric, Charles-Frédéric et Antoine-Nicolas Le Sage de Fontenay), et celle de M. J. Roidot sur *l'Inscription grecque chrétienne d'Autun*.

Dauphiné. — La flore du Dauphiné est célèbre dans le monde entier, mais les botanistes s'attachent trop aux localités classiques, bien connues, comme le Lautaret et la vallée du Guil. Aussi, devons-nous féliciter M. Octave Meyran qui, ainsi que l'établit sa brochure : *Herborisation dans les Alpes* (Lyon, Association typographique, in-8 de 20 p.), a exploré des régions négligées parce qu'elles sont peu accessibles, comme le massif du Goléon, où l'auteur a récolté quatre plantes à une altitude de 3,400 mètres. Déjà, dans le même pays, M. Paul Guillemin avait rapporté trois plantes du fameux « jardin de la Meije » qui est à 3,754 mètres. Et encore, est-ce bien la végétation la plus élevée des Alpes françaises ? D'intéressantes observations concernant les accidents de la route et les panoramas font lire avec plaisir cet opuscule.

— Les trois facultés et l'Académie de médecine de Grenoble viennent de commencer la publication d'un recueil périodique intitulé : *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*. Ce recueil paraîtra le 1er mars, le 1er juin et le 1er décembre, par fascicules de 12 à 15 feuilles.

Franche-Comté. — Le troisième volume de la sixième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (année 1888) vient de paraître (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XLIII-521 p.). Mentionnons d'abord un discours fort

spirituel du président pour 1889, M. le docteur Chapoy. Puis constatons que M. Auguste Castan, à lui seul et au grand profit de la Société, a donné à peu près la moitié de la matière qui compose ce très intéressant volume. L'infatigable bibliothécaire de Besançon a donc publié ici : 1° *L'Ancienne École de peinture et de sculpture de Besançon (1759-1791), histoire, notices, annales.* Sérieuse étude de plus de deux cents pages, qui comprend deux tables, dont l'une des noms de personnes dressée avec le plus grand soin; — 2° *La Physionomie primitive du retable de fra Bartolommeo à la cathédrale de Besançon* (avec deux beaux dessins hors texte). Ce travail est dédié à Mgr le duc d'Aumale « en souvenir de son commandement du VIIe corps d'armée, et pour saluer son heureux retour au pays de France. » Hommage délicat, qui prouve que M. A. Castan, l'allié de M. Delacroix dans la fameuse question de l'emplacement d'Alésia, n'a point gardé rancune au prince qui comptait alors parmi les plus redoutables adversaires du système franc-comtois; — 3° *Le Peintre Claude Rately, en religion frère Prothade de Besançon, de l'ordre des Capucins, et sa « Vierge aux saints, » datée de 1636.* Signalons aussi une attrayante lecture de M. Édouard Grenier, le poète connu, intitulée : *Une Femme du monde poète, hommage à la mémoire de Mme Élisa de Villers,* et terminons en citant la curieuse étude de M. le docteur Ch. Perron sur *Broye-lez-Pesmes (Haute-Saône).* L'histoire de cette localité nous a paru un peu trop brièvement esquissée; on voit que l'auteur s'est particulièrement attaché à faire une peinture vivante des mœurs, des coutumes et du caractère des habitants de ce coin de province. Un glossaire du patois parlé à Broye, auquel plus d'un aura recours désormais, termine ce travail. Nous n'aurions guère que des éloges à décerner à M. Perron s'il n'avait cherché à établir, avec une intention hostile peu déguisée, que « Monsieur le curé » était à Broye, avant la Révolution, une sorte de maître absolu, directeur aussi omnipotent du temporel que du spirituel.

— Dans le numéro de juin dernier de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse,* M. Henri Jacottet raconte, sous le titre de : *Notes de voyage en France. Le Jura français,* une excursion qu'il a faite en 1888, année de pluvieuse mémoire. Tout fils qu'il est des hauts monts et des grands lacs, il trouve encore, à côté de critiques un peu fortes à notre avis, des accents presque enthousiastes pour célébrer certaines régions de la Franche-Comté qu'il a parcourues en diligence ou à pied (de Lons-le-Saunier à Pontarlier). L'auteur se promet de retourner en Comté, « mais, affirme-t-il, je m'engage à n'en plus rien raconter. » Eh bien, tant pis; car il lui reste beaucoup à en dire, et il ne dit pas mal. M. Jacottet trouve le pays trop souvent triste : les temps gris et les averses ont dû largement contribuer à lui laisser cette impression. Est-ce que, demanderons nous à M. H. Jacottet, la Suisse a un aspect bien gai quand il pleut ?

GASCOGNE ET GUYENNE. — On connaît le mérite du considérable ouvrage intitulé : *Statistique générale topographique, scientifique, administrative, industrielle, commerciale, agricole, historique, archéologique et biographique du département de la Gironde,* par M. Édouard Féret, membre de la Société d'agriculture de la Gironde, secrétaire de la Société archéologique de Bordeaux. La première partie du tome III est consacrée à la *Biographie* (Bordeaux, Féret et fils; Paris, G. Masson; E. Lechevalier, gr. in-8 de VIII-628 p. à deux colonnes). L'auteur nous présente ce recueil de *Notices biographiques sur les notabilités girondines,* comme « le fruit de longues années de recherches consciencieuses, » comme « le recueil de ce genre le plus complet qui ait été publié. » Le fascicule contient près de trois mille notices, presque toutes

excellentes et qui seront consultées avec autant de profit que d'intérêt. Espérons que M. Féret, refondant et perfectionnant plus tard, avec le fidèle concours de ses collaborateurs, son recueil d'aujourd'hui, pourra nous donner « le grand travail de biographie locale dont le regretté Jules de Gères avait commencé la publication sous le titre d'*Alphabets de Guyenne.* »

Ile-de-France. — Pour paraître très prochainement le premier volume d'un ouvrage considérable, qui viendra compléter fort utilement celui de M. Mignet : *La Diplomatie française et la Succession d'Espagne,* par M. A. Legrelle. (Gand, imp. Dullé-Plus, in-8 de 532 p.).

Languedoc. — La Faculté des lettres de Toulouse fait preuve de la plus louable activité. Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs (tome LV, p. 189) le périodique fondé sous ses auspices sous le titre : *Annales du Midi.* Voici qu'elle commence la publication d'une *Bibliothèque méridionale,* qui doit comprendre des « travaux et des documents de tout genre, relatifs à l'histoire, à la langue et à la litttérature du Midi de la France et des pays voisins : Italie, Espagne, Portugal. » Nous ne comprenons pas bien l'utilité de distinguer par le format les travaux d'histoire littéraire (petit in-8) et ceux d'histoire proprement dite (gr. in-8). Le premier volume qui vient de paraître est consacré aux *Poésies complètes de Bertran de Born,* avec introduction, notes et glossaire, par M. Antoine Thomas.

Limousin. — MM. Bourdery et Lachenaud à Limoges s'occupent, sous les auspices de la Société archéologique du Limousin, de dresser un inventaire général de l'œuvre des anciens peintres émailleurs de cette province. Il doit comprendre toutes les pièces antérieures à la période de décadence de l'art, et permettre d'en suivre la trace. Diverses expositions ont récemment mis en lumière de remarquables objets dont on ignorait l'existence et qu'il ne faut pas laisser retomber dans l'oubli. Le travail d'inventaire est déjà fort avancé et ne comprend pas actuellement moins de 4,500 fiches; il ne s'agit plus que de contrôler et de compléter. Les auteurs s'adressent donc aux amateurs, les priant de les seconder et de les renseigner. Ils mettent à leur disposition un questionnaire méthodique qui témoigne du soin apporté à leur publication.

Lorraine. — La plus récente des *Excursions épigraphiques,* de M. Léon Germain, est consacrée à *Froville* (*canton de Bayon*) (Nancy, Sidot frères in-8 de 15 p.). C'est un extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine.* Cette petite brochure est particulièrement consacrée à l'étude d'une pierre tombale du XVIe siècle, dont elle offre une représentation lithographique ; M. Léon Germain n'a pu retrouver le nom de celui auquel il était destiné, non plus que celui de la dame de Bildstein, dont le corps repose sous une autre pierre également étudiée par lui.

Normandie. — La Société de l'histoire de Normandie vient de publier, édités par MM. Charles et Paul Bréard, des *Documents relatifs à la marine normande et à ses armements aux* XVIe et XVIIe *siècles pour le Canada, l'Afrique, les Antilles, le Brésil et les Indes* (Rouen, Lestringant, in-8, XIII-291 p.).

— Viennent également de paraître : *Visite des monuments d'Évreux par l'Association normande, le 16 septembre 1888 ; Compte rendu,* par M. Louis Régnier. Caen, Delesques, in-8, 17 p. (Extrait de l'*Annuaire normand* pour 1889) ; et *Excursion archéologique de l'Association normande à Ferrières-Haut-Clocher, Claville, la Bonneville et Glisolles, le 17 septembre 1889;* compte rendu par le même (même rec.). (Caen, Delesques, in-8, 65 p.)

— Signalons également une étude insérée sans nom d'auteur, dans la *Semaine religieuse de Rouen,* sur *les Premières Assemblées départementales de la Seine-Inférieure* (p. 700-705, 726-731 et 749-753).

— M. l'abbé Deslandes, curé de Robehomme, a publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du chapitre de Bayeux.* (Paris, E. Plon et Nourrit, in-8 de 136 p.). Ce travail est d'autant plus précieux que l'intéressante bibliothèque du chapitre de Bayeux a été jusqu'ici fermée ou à peu près, et que l'on ne connaissait qu'approximativement les richesses qu'elle renferme.

— La notice sur *M. l'abbé Do,* chanoine de Bayeux et érudit distingué, connu surtout par son zèle à soutenir la tradition de l'établissement du christianisme en France au second siècle de notre ère, rédigée par M. l'abbé Martin, aumônier de la Visitation de Caen, vient d'être extraite de la *Semaine religieuse* de Bayeux, et tirée à part (Caen, V[e] Domin, in-8, 16 p.) ; ce tirage à part n'est pas mis en vente.

Orléanais. — L'inventaire des très riches archives des hospices de Chartres est très avancé. Il promet d'être des plus intéressants non seulement pour l'histoire locale, mais aussi pour l'étude de la condition des particuliers au moyen âge. Les hospices de Chartres possèdent une collection unique, la série complète des comptes de 1349 à 1789, où l'on peut suivre année par année les changements qui se produisent dans la valeur des terres, le salaire des ouvriers, le prix des denrées. L'archiviste du département d'Eure-et-Loir ne doute pas que, lorsque ce travail sera terminé, « devant la richesse et l'importance du dépôt, » les administrateurs de ces hospices n'en décident l'impression.

Poitou. — L'éditeur Gouraud, de Fontenay-le-Comte, vient de faire paraître le tome VI de l'*Histoire générale, civile, religieuse et littéraire du Poitou,* par M. le chanoine Auber, historiographe du diocèse de Poitiers (un vol. in-8 de 518 p.). Ce volume se termine par une dissertation sur les statues équestres sculptées aux tympans de diverses églises romanes et leur signification dans l'esthétique chrétienne. Les archéologues pourront se dispenser de lire cette dernière dissertation, qui n'est au courant d'aucune des découvertes faites sur la question des cavaliers depuis quelques années, de même que les érudits pourront parfaitement s'abstenir de feuilleter la partie historique dont le moindre défaut est la prolixité interminable de l'exposition. Le tome VI de l'*Histoire du Poitou* est consacré aux événements du x[e] siècle. On peut prévoir que, s'il se termine, l'ouvrage complet atteindra au moins trente volumes.

— Vient de paraître : la liste des *Anciens Fondeurs de cloches poitevins ou ayant travaillé en Poitou,* du XIV[e] au XVIII[e] siècle, par M. Joseph Berthelé, correspondant du ministère à Niort (in-8 de 8 p., extrait du *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*).

— L'éditeur Grimaud, de Nantes, vient de faire paraître : *Armoiries vendéennes, répertoire héraldique des nobles et annoblis de Bas-Poitou,* par M. R. Albert (in-8 de 84 p.).

Provence. — Après avoir passé un assez long temps dans la solitude de la Sainte-Baume pour achever de mettre en ordre les notes rapportées de son voyage et séjour en Orient, le R. P. Didon se trouve en mesure de livrer à l'impression la 1[re] partie de son grand ouvrage sur Jésus-Christ. Elle paraîtra au mois de janvier prochain, en deux beaux volumes in-8, sous le titre de : *Le Christ devant l'histoire.* Les deux autres parties, qui auront probablement la même dimension, seront intitulées, la deuxième, *le Christ devant la vérité religieuse,* et la troisième, *le Christ devant la conscience.* On dit grand bien de ce travail, que les amis et les admirateurs de l'éloquent dominicain attendent avec impatience.

— Nous ne voulons qu'annoncer le recueil de M. Jules Arnoux, agrégé des lettres, inspecteur d'Académie du Var : *Les Troubadours et les Félibres du Midi* (Paris, Gedalge, in-4 de 200 p.), recueil qui est une parfaite réalisation du programme ainsi tracé (*Avant-propos*, p. 6) : « Pourquoi n'offririons-nous pas à nos élèves quelques-unes des plus belles inspirations des troubadours d'autrefois et des félibres contemporains, sous la forme d'un livre d'aspect agréable, facile à lire, dépouillé de toute prétention érudite, avec des extraits choisis et traduits à leur intention ? » Avant d'aborder l'étude de la poésie méridionale, le savant auteur a résumé en quelques traits l'histoire de la Provence et du comté de Toulouse (*Introduction*, p. 10-18). L'ouvrage même se divise en trois parties : 1° *Les Troubadours* (du XIe à la fin du XIIIe siècle); 2° *Période de transition ;* 3° *Les Félibres.* Les poètes cités successivement dans chacune de ces trois parties sont : Bertrand de Born, Pierre Vidal, Rambaud de Vaqueiras, Gaucelm Faidit, Pierre Cardinal, Giraud de Borneil, l'auteur du poème de la croisade contre les Albigeois ; Goudelin, Louis Bellaud de la Bellaudière, Diouloufet, Pierre Bellot, Hyacinthe Morel, Victor Gélu, Jasmin ; Roumanille, Aubanel, Anselme Mathieu, Félix Gras, Frédéric Mistral. M. Arnoux dit, en finissant, que la langue romane ne relève plus que des érudits et que le provençal s'en va, émietté par une fatalité inéluctable. Il ajoute que le deuil de la littérature provençale aura été mené par un poète de race, le noble Mistral, qui l'eût sauvée de la ruine, si elle avait pu l'être. A cette imitation du *Si Pergama dextra,* nous opposerons le discours prononcé par Mistral à Paris le 7 juillet dernier, où il s'est plaint avec une amère éloquence de ceux qui osaient considérer le provençal comme une langue morte, alors que cette langue est plus vivante que jamais.

— Sous ce titre : *Les Incunables de la Méjanes,* ont été publiés un rapport de M. Gustave Mouravit et un vœu de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix, rapport lu et vœu exprimé dans la séance du 18 mars 1889 (Aix en Provence, imprimerie Illy-Brun, in-8 de 37 p. Tirage à 10 exemplaires sur papier de Hollande). M. F. Vidal a eu la pensée, dit le savant bibliophile chargé du rapport, de rechercher dans le riche dépôt dont il est un des conservateurs zélés, ces premiers produits de la typographie, que dans la technographie bibliographique on a désignés sous le nom d'incunables. M. Vidal en a trouvé à la Méjanes environ deux cents. M. Mouravit signale les plus rares et les plus précieux des incunables catalogués par M. Vidal, tels que les *Heures* de Pigouchet (1488), celles d'Ant. Vérard (1500), le *Bréviaire* d'Aix (Lyon, 1499), exemplaire unique sur vélin ; l'*Etymologicum magnum* de Calliergi, édition de Venise, 1499, en belle reliure du temps ; la *Somme rurale* de Jean le Boutillier (Lyon, Arnollet, 1500); le *Catholicon* de Jean Balbi, le premier livre avec date sorti des ateliers mayençais de Gutenberg ; le *Cicéron* de Fust et Schoiffher (Mayence, 1464), la première édition qui ait été donnée d'un classique ancien ; la *Rhétorique* de Guillaume Fichet (1471); la première édition d'*Aristophane* (1498, Alde Manuce) ; le *Lucrèce* (1500) du même admirable imprimeur, etc. Le rapport de M. Mouravit, enrichi de notes charmantes, contient sur les incunables en général et sur les incunables de la Méjanes en particulier, tout ce que l'on pouvait dire de plus instructif et de plus curieux. Le vœu adopté par l'Académie, sur la proposition du rapporteur, est que les joyaux typographiques de la Méjanes soient classés, réunis et exposés en des vitrines spéciales dans la grande salle de la Bibliothèque publique d'Aix, où ils formeront un vrai musée bibliographique. Puisse un pareil vœu être réalisé

dans toutes celles de nos collections publiques qui possèdent des incunables et autres trésors typographiques !

— M. Eugène Fouque publie sous ce titre : *Moustiers et ses Faïences* (Aix, Remondet-Aubin, gr. in-8 de 121 p.) une étude sur Moustiers Sainte-Marie (Basses-Alpes), son origine, sa situation, l'origine des faïences qui ont rendu cette petite ville célèbre, l'apogée et la décadence des fabriques; sur le potier de Moustiers, Pierre Clérissy, qui, dès 1686, trouva ou appliqua le procédé de recouvrir les poteries d'un émail opaque blanc, et de les décorer ensuite d'ornements en peinture bleue ; sur Joseph Fouque, qui, continuant les traditions de Clérissy, fit prospérer sa fabrique, laquelle occupa jusqu'à vingt-deux peintres ou décorateurs, la céda à l'aîné de ses fils, Gaspard Fouque, né en 1757, lequel la dirigea jusqu'en 1830, et la céda à son tour à ses fils et petits-fils qui l'exploitèrent jusqu'en 1852. Dans un chapitre spécial, l'auteur s'occupe d'Olerys, qui fut plutôt peintre que faïencier, et qui importa d'Espagne la peinture polychrome pour décorer les faïences de Moustiers. Deux autres chapitres contiennent, l'un, *les Actes et Documents authentiques servant à établir l'origine et la généalogie des maîtres faïenciers et des peintres de Moustiers qui eurent le plus de renom;* l'autre, *la Nomenclature et Description des œuvres les plus remarquables produites par les fabriques de Moustiers et l'indication des collections qui les possèdent.* A l'appendice, nous trouvons la recette de la composition de l'émail dont se servaient les faïenciers de Moustiers. La monographie composée avec tant de soin, et, pour ainsi dire, avec tant d'amour filial par M. Fouque, est ornée de six belles gravures qui représentent une *vue de Moustiers,* la *plaque aux singes* qui, comme les trois objets suivants, appartiennent à la collection Paul Arbaud ; une *assiette où est peint l'Olympe,* un *bénitier style Louis XV,* une *grande aiguière* et un tableau où est figuré le triomphe d'Amphitrite, de la collection Jouffret). La luxueuse publication est dédiée à M. Paul Arbaud, qui a donné à l'auteur son plus dévoué concours, et qui, fervent collectionneur comme Peiresc, sait se montrer bon et généreux comme lui.

Quercy. — Signalons la seconde édition des *Assemblées des sénéchaussées de Quercy pour l'élection des députés aux États généraux de 1789. Procès-verbaux des séances. Liste des députés. Cahiers des doléances,* publiés par M. Louis Combarieu, officier de l'instruction publique, archiviste départemental (Cahors, Girma, in-8 de 142 p. tiré à 278 exemplaires, 250 sur papier vélin et 20 sur papier de Hollande). M. Combarieu, en publiant l'année dernière les documents ci-dessus énumérés, avait eu surtout pour but de conserver le texte d'un manuscrit de la ville de Cahors, très endommagé à la suite d'un commencement d'incendie survenu à l'hôtel de ville en 1859, et dont le mauvais état pouvait faire appréhender la complète disparition. Ce livre, tiré à un nombre très restreint d'exemplaires, ne s'adressait qu'à quelques curieux. La nouvelle édition est destinée à un plus grand public. Grâce à un recueil manuscrit communiqué par le contre-amiral comte de Marquessac, l'archiviste du Lot a comblé les lacunes causées dans le manuscrit de l'hôtel de ville par les flammes de 1859. Il est inutile d'ajouter que la publication de M. Combarieu est plus complète et plus correcte, en ce qui regarde les doléances des trois ordres, que les *Cahiers des États généraux* de MM. J. Mavidal et F. Laurent, et, en ce qui regarde les listes des députés, que les *Catalogues* publiés par MM. L. de la Roque et Ed. de Barthélemy.

Touraine. — Les juifs au moyen âge ont eu presque partout leur cimetière spécial, comme ils ont eu leur quartier propre. L'existence du

cimetière des juifs à Tours était bien connue, mais l'emplacement jusqu'ici n'avait pu en être déterminé. M. Louis de Grandmaison est parvenu à le faire avec beaucoup de précision. Il a consigné les résultats de ses recherches dans une excellente *Note sur le cimetière des juifs à Tours* qui a été insérée dans la *Revue des études juives*. (Tirage à part, in-8 de 16 p. avec un plan.)

Allemagne. — Le Dr Pastor fera paraître en novembre le second volume de sa belle *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*. Il est consacré aux pontificats de Pie II, Paul II et Sixte IV, embrassant ainsi une période de vingt-six ans (1458-1484).

— A signaler, dans le numéro d'août de la grande revue allemande *Nord und Süd*, entre autres articles intéressants, une étude de M. Moriz Hoernes sur les *Celtes dans l'Autriche méridionale*, et une autre de M. Heinrich Zschalig sur le poète danois Holger Drachmann.

Angleterre. — Sous ce titre *Outline of English Literature*, M. J.-C. Wright a publié (Manchester, John Heynard, in-12 de 138 p.) un manuel de littérature spécialement destiné aux candidats qui se préparent aux *Local examinations* d'Oxford ou de Cambridge. Nous pensons qu'il rendra aussi de réels services à tous ceux qui veulent embrasser, dans une étude d'ensemble toute l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne. Il semble toutefois que l'auteur ait abusé des divisions et des sous-divisions. M. J.-C. Wright a classé en quatre groupes correspondant à quatre chapitres les écrivains antérieurs au règne d'Élisabeth, et ce règne lui-même comporte trois périodes littéraires. En voulant être trop complet, on risque de faire un dictionnaire au lieu d'un traité, et, en ce qui concerne l'époque contemporaine, il eût mieux valu consacrer une plus large place à Macaulay, à Lamb, à Thackeray et passer sous silence Thomas Arnold, l'archevêque Whately et Jane Austen.

— M. Archibald Grove vient de fonder une nouvelle revue politique et littéraire. *The New Review* contient dans son premier numéro des articles de MM. Naquet et Pelletan sur Boulanger et *Un Mois en Russie* de Lady Randolph Churchill.

Autriche. — L'Autriche-Hongrie compte, paraît-il, 172 collèges et 85 écoles professionnelles, donnant l'instruction, les premiers à 55,404 élèves, les secondes à 18,545. 123 collèges sont officiels, 9 provinciaux, 21 municipaux, 14 épiscopaux, 2 sont dus à des sociétés, 3 à des particuliers ; de même il y a 54 écoles professionnelles de l'État ; 6 provinciales, 9 municipales, 1 fondée par une société, 5 par des particuliers. Ces établissements se répartissent ainsi suivant la langue dans laquelle l'enseignement est donné : pour les collèges, 96 allemands, 40 bohémiens, 23 polonais, 4 italiens, etc. ; pour les écoles professionnelles, 59 allemandes, 17 bohémiennes, 5 polonaises, 3 italiennes. Nous empruntons ces renseignements à la *Pädagogische Revue*, l'intéressant périodique dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs. (*Polybiblion*, t. LV, p. 382).

Belgique. — Signalons un court, mais important mémoire, extrait des *Précis historiques*, intitulé : *Le Témoignage d'Adrien de But en faveur de Thomas à Kempis, comme auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, par F.-R. Cruise, docteur en médecine de l'Université de Dublin (Bruxelles, Alfred Vromant, in-8 de 8 p.). M. Cruise met en pleine lumière le témoignage « si formel, et jusqu'alors ignoré, d'un contemporain de Thomas à Kempis, où celui-ci est positivement reconnu comme l'auteur du traité *Qui sequitur me* ou *De Imitatione Christi*. » Il démontre que la date *hoc anno*, indiquée par la note

mise par Adrien de But sur une des pages de la *Chronique des Dunes* (ms. 7979 de la Bibliothèque royale de Bruxelles), se rapporte à l'année 1458, c'est-à-dire qu'elle est antérieure à la mort de Thomas. La brochure du savant auteur des *Notes of a Visit*, etc. (Londres, 1887), est accompagnée d'une photogravure de la page de la chronique où se trouve la précieuse note d'Adrien de But. Il reste à prouver comment le même religieux qui a écrit des traités aussi médiocres que ceux qui sont incontestablement de lui, aurait pu composer un livre aussi admirable que l'*Imitation de N.-S. J.-C.*

Espagne. — Don Gregorio Vicent y Portillo vient de donner au public le premier volume d'un ouvrage qui ne peut manquer de jeter un jour inattendu sur bien des côtés de l'histoire de l'Espagne, s'il est continué sur le même plan. En voici le titre : *Biblioteca historica da Cartagena : coleccion de obras, extractos de codices manuscritos, bulas, fueros... desde sus tiempos primitivos hasta nuestros dies, con notas y grabados.*

— De son côté, un romaniste distingué, M. Mila y Fontanals, a donné récemment au public un nouveau fruit de ses veilles. C'est une étude d'ensemble tant sur les trouvères d'Espagne que sur le génie propre de la langue provençale : *De los trovadores en España, estudio de poesia y lengua provençal* (Madrid, Murillo, in-8 de XXXII-540 p.).

— Nous sommes heureux de faire savoir à nos lecteurs que l'étude si riche en aperçus nouveaux de Mgr Freppel sur la *Révolution française*, ses principes subversifs de toute société et ses déplorables conséquences, vient d'être traduite en espagnol, par M. François Pons y Boigues. La lecture d'un livre aussi substantiel, aussi logique, aussi judicieux, ne peut que faire beaucoup de bien dans un pays foncièrement catholique comme l'Espagne, mais où les doctrines décevantes et les promesses fallacieuses de notre Révolution n'en recrutent pas moins beaucoup d'adeptes plus ou moins conscients du mal dont ils se rendent coupables.

— M. Maurice Harbulot publie dans la *Revue internationale de l'enseignement* (15 juillet 1889) d'intéressantes données statistiques sur *l'Enseignement public en Espagne*, d'après la *Reseña geografica y estadistica de España*, de M. le général Ibanez. On regrette seulement que ces statistiques remontent à l'année 1880 et ne soient pas par conséquent absolument à jour.

Italie. — Depuis quatre mois, la librairie Malagoli de Turin publie un journal hebdomaire, *le Français en Italie*, qui est rédigé en langue française avec une traduction littérale juxtalinéaire. Il contient des exercices gradués de lecture, avec la prononciation indiquée (Prix : 5 fr. par an).

— Notre savant et zélé collaborateur M. P. de Nolhac vient de partir en Italie, chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique. Il s'agit de recueillir des documents en vue d'une étude sur Pétrarque et les origines de la Renaissance. Il serait superflu d'insister sur l'importance d'un travail qui jettera un nouveau jour sur cette période si curieuse de l'histoire littéraire formée par la fin du XIVe siècle ; et le talent de celui à qui ces recherches sont confiées est une garantie qu'elles ne seront point infructueuses.

— Le 3e fascicule de l'*Archivio storico italiano* contient (p. 385-439) une importante bibliographie de l'érudit Cesare Guasti, dont nous avons annoncé la mort à nos lecteurs. Ce catalogue, dû à MM. Gherardi et Castellani, ne comprend pas moins de 489 numéros.

— M. Giuseppe Biadego, bibliothécaire de Vérone, se propose de publier un intéressant manuscrit de cette bibliothèque, resté inédit. Ce sont les *Vite dei pittori, scultori ed architetti veronese* de Diego Zannandreis. Zannan-

dreis (1768-1836) passa toute sa vie à recueillir partout dans les manuscrits comme dans les imprimés, les matériaux de ce vaste ouvrage, qui ne peut être accueilli qu'avec faveur par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art. Plus de trois cents biographies artistiques y sont contenues. Il formera un volume in-8 de plus de 600 p., payable 10 fr. pour les souscripteurs et 12 fr., une fois que l'impression sera terminée. L'éditeur est M. G. Annichini.

Roumanie.— A côté des grands périodiques roumains, malheureusement trop peu connus en France, tels que les *Mémoires de l'Académie de Bucharest,* il y a dans ce pays un certain nombre de revues relatives aux sciences et aux lettres qui n'ont qu'une vitalité restreinte. Un nouveau périodique, qui nous arrive d'Yassi (Cuppermann, éditeur), sous le titre de *Arhiva Societatii stiintifice si literare,* nous permet de bien augurer des promesses contenues dans son premier numéro. Il paraîtra un fascicule tous les deux mois, contenant environ huit feuilles. Le premier (juillet-août 1889) renferme des articles de l'historien bien connu A.-D. Xenopol (entre autres à propos d'une étymologie proposée par M. Hasdeu); de M. Cobalcescu (sur la géologie de la vallée de la Dimbovitza); de M. Tanoviceanu et de M. Titkin (questions orthographiques). Ce recueil s'étant assuré la collaboration des principaux écrivains du pays dans les genres les plus divers pourra obtenir un accueil favorable et de nombreux lecteurs. La partie bibliographique paraît bien traitée, et une série de documents historiques clôt la livraison. On s'y occupera, dans les livraisons suivantes, d'archéologie, de folk-lore et de traditions populaires.

Suisse. — Il vient de se fonder en Suisse une Société catholique d'histoire et d'art, dont le but est d'organiser les forces littéraires des catholiques allemands de Suisse et de les diriger dans un travail scientifique. Elle va publier des *Schweizer Blätter* qui lui serviront d'organe. Puis, dès qu'elle en aura les moyens et l'occasion, elle entreprendra d'autres publications.

États-Unis. — La librairie Lippincott, de Philadelphie, a en préparation un volume qui formera le tome quatrième du *Dictionary of English Literature* d'Allibone, et qui conduira les informations jusqu'à la dernière époque. Cet utile ouvrage paraîtra en 1890.

— L'importante publication de M. Caspar que nous avons annoncée déjà à nos lecteurs, et qui a pour titre *Directory of the American Book, News and Stationery Trade,* est enfin terminée (Milwaukee, Caspar, in-8 de 1,500 p.). Le prix du volume est de 8 dollars pour les souscripteurs et de 12 pour les autres personnes.

— La maison Longman entreprend une importante publication sur l'histoire d'Amérique. Les *Epochs of American History,* rédigées sous la direction du Dr A. Bushnel Hart, le savant professeur de Harvard College, comprennent les parties suivantes : *The Colonies 1492-1763,* travail de M. Reuben Gold Twaites, secrétaire de la State historical Society du Wisconsin; — *Formation of the Union* (*1765-1829*), dont le Dr Hart s'est réservé la rédaction; — *Division and reunion* (*1829-1889*), dont la préparation a été confiée au professeur Woodrow Witson.

Publications nouvelles. — *Bossuet guidant l'âme chrétienne dans ses devoirs envers Dieu* (petit in-18, Desclée et Lefebvre, à Tournai). — *Les Trois Manières de prier,* par le P. Marin de Boylesve (petit in-12, Haton). — *La Piété chrétienne et l'Enfance, d'après saint François de Sales* (in-64, Delhomme et Briguet). — *Plans d'homélies, de prônes et d'instructions sur l'Évangile du*

dimanche, par l'abbé Arnaud (in-8, Propagande catholique). — *Dieu dans l'école. Le Collège chrétien, instructions dominicales,* par Mgr Baunard (in-8, Poussielgue). — *Épouse et Mère chrétienne,* *Mme Adrien Duval* (in-18, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Le Parfum de Lourdes,* récits et souvenirs, par L. Colin (in-8, Bloud et Barral). — *Dictionnaire apologétique de la foi catholique,* par J.-B. Jaugey (in-4, Delhomme et Briguet). — *Discours de Mgr Bougaud, évêque de Laval, publiés par son frère et précédés d'une notice historique,* par l'abbé F. Lagrange (in-8, Poussielgue). — *De consuetudine in jure canonico,* dissertatio canonica conscripsit G. Bauduin (in-8, Vanlinthout, à Louvain). — *Un Monde nouveau,* par L. Darville (Vic et Amat, à Paris ; Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Le Règne de l'enfant,* par H. Durand (in-18, Lecène et Oudin). — *L'Enfant, son passé, son avenir,* par E. Grimard (in-18, Hetzel). — *Les Finances du Chili dans leurs rapports avec celles des autres pays civilisés,* par E. Ovalle Correa (in-8, Guillaumin). — *Les Merveilles de la science, Supplément,* t. Ier, par L. Figuier (gr. in-8, Jouvet). — *Exercices de physique et Applications préparatoires à la licence,* par A. Witz (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons synthétiques de mécanique générale,* par M.-J. Boussinescq (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité encyclopédique de photographie,* par C. Fabre. T. I. *Manuel photographique* (3e fasc.) (in-8, Gauthier-Villars). — *La Photographie au gélatino-bromure d'argent. Le Développement de l'image latente,* par A. de la Baume-Pluvinel (in-18, Gauthier-Villars). — *Bibliothèque photographique. Traité pratique du développement,* par A. Londe (in-18, Gauthier-Villars). — *Bibliothèque photographique. Le Cylindrographe, appareil panoramique,* par P. Moëssart (2 vol. in-18, Gauthier-Villars). — *Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'an 1889* (in-32, Gauthier-Villars). — *Traité d'optique,* par M. E. Moscart, t. Ier (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Maisons d'habitation, leur construction et leur aménagement selon les règles de l'hygiène,* par le Dr W.-H. Corfield (in-12, J.-B. Baillière). — *Cours pratique d'enseignement manuel, ajustage, forge, fonderie, chaudronnerie, menuiserie,* par J. Desforges (in-4 oblong, Gauthier-Villars). — *La Viticulture franco-américaine (1869-1889),* par la duchesse de Fitz-James (in-8, Coulet, à Montpellier; Masson, à Paris). — *Les Engrais,* par A. Müntz et A.-C. Girard (in-8, Firmin-Didot.) — *Le Treizième siècle artistique,* par A. Lecoy de la Marche (gr. in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Histoire de la Renaissance artistique en Italie,* par C. Blanc (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Les Feuilles d'automne,* par V. Hugo (in-18, Hetzel et Quantin). — *Les Chants du crépuscule,* par V. Hugo (in-18, Hetzel et Quantin). — *Rimes cléricales, histoires et légendes,* par l'abbé L. Briault (in-18, Tolra). — *Le Livre du jugement,* par Alber Jhouney (in-8, édition de l'Étoile, Sauvaitre). — *Beatrice, Geist und Kern der Dante'schen Dichtungen,* von G. Gietmann (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Notes sur le théâtre contemporain,* par E. Faguet (in-18, Lecène et Oudin). — *Le Disciple,* par P. Bourget (in-18, Lemerre). — *Amour sans nom,* par C. Lomon (in-12, Plon et Nourrit). — *Présentée,* par Hamilton Aïdé (in-18, Hachette). — *Ce Lutin, Petite Folle,* par J. Strange Winter (in-18, Hachette). — *Le Mystère d'un Hansom Cab,* par F.-W. Hume (in-18, Hachette). — *La Maison des hiboux,* par E. Marlitt (2 vol. in-18, Firmin-Didot). — *La Dot de Germaine,* par M. du Campfranc (in-18, Firmin-Didot). — *Mademoiselle d'Ypre,* par R. Dombre (in-18, Firmin-Didot). — *Roi et Paysan, aventures de Bertoldo de Bertagnana,* par É. Moreau (petit in-8, Firmin-Didot). — *Les Trois Sœurs, chronique du temps passé,* trad. par Daffry de la Monnoye (petit in-8, Firmin-Didot). — *Adoptée,* par Herbert (in-18, H. Gautier). — *L'Hôtel Saint-François,* par M. Maryan (in-18, H. Gautier). — *Pauvre Jean,* par P. du Château (in-18, H. Gautier). — *Un Vieux Pays,*

croquis valaisans, par Mario (in-16, F. Payot, à Lausanne). — *Racontars de wagon,* par C. Lexpert (in-18, Ghio). — *Itinéraire général de la France, par P. Joanne. Bourgogne et Morvan* (in-18 cartonné, Hachette). — *Nordische Fahrten. Island und die Faröer,* von A. Baumgartner (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Voyages, études et travaux de A.-M. Grétry,* racontés par lui-même (in-12, Delagrave). — *Au pays d'Annam,* par P. Antonini (in-8, Bloud et Barral). — *Annamites et Chinois,* par D. Arnauld (petit in-8, Firmin-Didot). — *Voyage d'exploration d'un missionnaire dominicain chez les tribus sauvages de l'Équateur* (in-8, bureaux de « l'Année dominicaine, » à Paris). — *Notice sur Mgr François-Adrien Rougier, évêque titulaire de Cissame, vicaire apostolique du Kiang-Si méridional* (in-8, Retaux-Bray). — *Lionel Hart, engagé volontaire, glorieusement tombé au Tonkin à vingt ans,* par P. Pralon (gr. in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Astronomisches aus Babylon oder das Wissen der Chaldäer über den gestirnten Himmel,* von J. Epping (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Les Fastes de la Numidie sous la domination romaine,* par A.-C. Pallu de Lessert (in-8, A. Picard). — *La France préhistorique, d'après les sépultures et les monuments,* par É. Cartailhac (in-8, F. Alcan). — *François Ier, Marignan, l'Élection impériale (1515-1521),* par B. Zeller (petit in-16, Hachette). — *François Ier, Charles-Quint et le Connétable de Bourbon (1521-1524),* par B. Zeller (petit in-16, Hachette). — *Tourville et la Marine de son temps,* par J. Delarbre (gr. in-8, Baudoin). — *L'Esprit public au* XVIIIe *siècle, étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains, 1715 à 1789,* par C. Aubertin (in-18, Perrin). — *Révolution française. Album du centenaire, 1889* (in-4, cartonné, Jouvet). — *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Révolution française (année 1789),* par H. Monin (in-8, A. Colin). — *Études sociales sur la Révolution,* par A. Nicolas. 1re série (in-18, Retaux-Bray). — *La Question d'Alsace,* par J. Heimweh (in-16, Hachette). — *Un Collège de jésuites aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles. Le Collège Henri IV de la Flèche,* par le P. C. de Rochemonteix (4 vol. in-8, Leguicheux, au Mans). — *Histoire générale, civile, religieuse et littéraire du Poitou,* par le chanoine Auber (gr. in-8, Bonamy, à Poitiers). — *Dictionnaire des Dictionnaires,* par Mgr P. Guérin, t. IV (in-4, Lib. des Impr. réunies). — *Biographie de M. Lecointre-Dupont,* par J.-L. de la Marsonnière (in-18, Oudin). — *Quelques pages intimes sur M. Chevreul,* par A. Riche (in-8, Poussielgue). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 a 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le Schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la Succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT, Charles VII et la Pacification de l'Église. — Cte ED. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Δια Τεσσαρον de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les Chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un Chapitre d'histoire administrative : les Ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Election du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un Nouveau Récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VAESEN : La Représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

. Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.